



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Earl of Harrowby.



OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3922



Earl of Harrowby.

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3922



OEUVRES COMPLÈTES

DE

DU CLOS,

Historiographe de France, Secrétaire perpétuel
de l'Académie Française, Membre de celle
des Inscriptions et Belles-Lettres ;

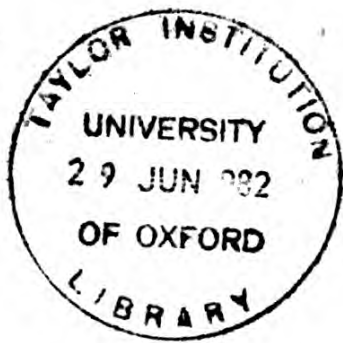
Recueillies pour la première fois, revues et corrigées sur
les manuscrits de l'auteur, précédées d'une notice histo-
rique et littéraire, ornées de six portraits,

Et dans lesquelles se trouvent plusieurs écrits inédits, notamment
des *Mémoires* sur sa vie, des *Considérations sur le goût*, des
Fragmens historiques qui devoient faire partie des MÉMOIRES
SECRETS, etc., etc.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

Chez DELAUNAY, libraire, Palais-Royal, galerie de
bois, n.º 243, côté du jardin.



VOYAGE EN ITALIE, OU CONSIDÉRATIONS SUR L'ITALIE.

UN désir assez général est celui de voir l'Italie, et sur-tout cette Rome, jadis capitale de l'univers, qui, dans un autre genre, l'est encore d'une grande partie de l'Europe, et peut continuer de l'être, au moins pour quelque temps, si son gouvernement se réforme.

Pour peu qu'on ait eu d'éducation, on n'a, dans la jeunesse, entendu parler que des Grecs et des Romains; et nous continuons d'être encore plus familiarisés avec ceux-ci qu'avec les autres, par les relations politiques et journalières avec la cour de Rome; au lieu que la Grèce moderne est actuellement ensevelie dans la barbarie, et nous est absolument étrangère.

La plupart des jeunes gens connoissent plus les noms d'Alexandre, de César, de Scipion,

d'Annibal, etc., que ceux des rois ou des grands hommes de leur patrie; et le peuple sait mieux les noms des ministres subsistans, ou de leurs commis, que ceux des héros de l'antiquité. Il n'en est pas ainsi de Rome. Le plus bas peuple de la catholicité entend parler de Rome aussi souvent que les gens instruits. Rome et le saint père occupent une place considérable dans son imagination. Cette dévotion, qui s'allie si communément à la superstition, au libertinage et aux mœurs basses et crapuleuses, produit la foule de pèlerins, de gueux et de coquins dont l'Italie est inondée, et dont la capitale est toujours le centre de réunion. D'un autre côté, l'amour de l'antiquité et des arts, le désir de voir les lieux qu'ont habités les maîtres de l'univers, dont tout rappelle le souvenir dans Rome, y attirent une quantité de savans de toutes nations, d'artistes et de curieux opulens, très-utiles au pays par l'argent qu'ils y laissent. On y voit donc à la fois un concours perpétuel d'hommes de mérite, et de la plus vile canaille.

J'avois toujours eu le désir, commun aux gens de lettres, de faire ce voyage, et je m'étois souvent trouvé dans les circonstances les plus favorables à mon dessein, sur-tout pendant l'ambassade du duc de Nivernois à Rome, et celle de l'abbé, depuis cardinal de Bernis, à Venise.

J'étois particulièrement lié avec l'un et l'autre , mes confrères à l'académie ; et je connoissois tous les autres ministres de France en Italie. Des contrariétés d'affaires m'avoient toujours empêché d'effectuer mon projet. J'étois convenu depuis, avec le cardinal de Bernis, de l'accompagner au premier conclave ; mais Clément XIII vivant plus que nous ne l'avions cru, et moi avançant en âge, sans être guéri de ma curiosité, je pris brusquement mon parti. A soixante ans passés, mais avec une santé d'athlète, que j'ai mise dans mon voyage à toutes sortes d'épreuves, je résolus de voir cette Italie si vantée par les voyageurs. J'ai su, par moi-même, ce qu'il y avoit à rabattre des relations faites par des gens déterminés à l'admiration avant que d'avoir vu, et qui ne veulent, sur rien, avoir perdu les frais de leur voyage. Il y a tant de livres sur les momens et le matériel de Rome et de l'Italie qu'on peut consulter, et auxquels je recourrai moi-même quand je voudrai me rappeler ce que j'ai vu, que je me bornerai à quelques réflexions que je ne trouverois pas ailleurs. Je les ferai suivant les objets qui me les fourniront ; je ne les écris que pour moi et mes amis : peut-être ajouterai-je à mes notes mon jugement sur les différens voyages qui ont paru, et sur l'usage qu'on en peut faire.

Je partis donc de Paris le 16 novembre 1766, et pris la route de Lyon, n'ayant avec moi qu'un domestique fidèle, jeune et vigoureux, qui m'est attaché dès son enfance, et m'avoit déjà suivi dans plusieurs voyages. La saison, pour celui-ci, étoit assez mal choisie; mais j'avois tant ouï parler de la douceur du climat d'Italie, que je croyois aller au-devant du printemps. Première erreur. Ce n'est pas absolument sur les degrés de la latitude qu'on doit juger ceux de froid et de chaud d'un pays. La nature du sol, la position des montagnes et plusieurs causes externes influent tellement sur la température, que le froid est souvent plus vif et plus long en Piémont, dans le Milanois et dans la partie septentrionale de l'Italie, qu'en France. Les Alpes, si long-temps couvertes de neiges, et dont le sommet en conserve toujours, anticipent l'hiver, et retardent le printemps. Il est vrai qu'après la fonte des neiges, les rayons du soleil, concentrés et réfléchis par les montagnes, produisent une chaleur excessive; ce qui, loin d'être un dommage, est encore un désavantage du pays.

Je trouvai, en arrivant à Chalons, le comte de Rochefort-Dailli, lieutenant des gardes du corps, et cousin de l'évêque, avec qui il comptoit passer quelques jours, et venir en-

suite me rejoindre à Lyon ou à Marseille.

Je fis, à Chalons, une rencontre qui me fut très-agréable, celle du chevalier de Beauvau et de la marquise de Boufflers, sa sœur, qui alloient joindre, en Languedoc, le prince de Beauvau, leur frère, nommé pour tenir les états de cette province. Au lieu de continuer la route en différentes voitures, et pour être plus longtemps ensemble, nous nous embarquâmes sur la Saône, dans la diligence. A mon départ de Chalons, le comte de Rochefort m'envoya un panier de bouteilles du plus excellent vin de l'évêque, à qui nous donnâmes, le chevalier de Beauvau et moi, notre bénédiction.

Comme j'avois fait part au chevalier et à madame de Boufflers de mon voyage en Italie, ils voulurent m'engager à le remettre au printemps de l'année suivante, et à les accompagner aux états de Languedoc, m'offrant de me mener ensuite en Italie, où ils se proposoient d'aller voir la princesse de Craon, leur mère, qui vouloit se retirer à Florence, où on lui avoit déjà préparé un palais. La proposition étoit séduisante; mais entre la tenue des états et le voyage d'Italie, il auroit fallu retourner à Paris; et j'avois, indépendamment du désir de voyager, des raisons de m'éloigner. L'affaire contre M. de La Chalotais, aussi odieuse et aussi absurde que celle d'Ur-

bain Grandier, étoit dans toute sa force. Je m'étois expliqué si souvent et si publiquement sur le brigandage des auteurs et des instrumens de cette persécution, que j'avois fort déplu à quelques ministres, et sur-tout à un certain intrus dans l'administration, où il n'a porté que des talens de procureur, et un orgueil stupide, ne pouvant atteindre à la fierté. Sa sensibilité bourgeoise s'étoit trouvée blessée de quelques plaisanteries qu'il m'attribuoit, et dont il vouloit faire des crimes d'état. J'en eus des avis très-sûrs. Sachant ce qu'un tel ouvrier savoit faire, et qu'il n'étoit permis de parler ni de penser honnêtement, je suivis le conseil de m'absenter. Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ce mystère d'iniquité qui exige un ouvrage exprès.

Madame de Boufflers et son frère, instruits de mes raisons, ne me pressèrent plus de changer de projet. Je leur proposai, à mon tour, de venir voir Marseille et Toulon, et ils y consentirent. Mais, en arrivant à Lyon, nous trouvâmes le prince de Beauvau qui, craignant que le voyage de Toulon n'arrêtât trop long-temps son frère et sa sœur, qui devoient faire les honneurs de sa maison à Montpellier, rompit notre partie. Le lendemain, il me mena dîner chez M. de La Verpillière, prévôt des marchands, et de là à la comédie, où nous avons demandé *la Partie de*

chasse de Henri IV, que je désirois d'autant plus de voir représenter, que j'en aime le sujet et l'auteur, et que la représentation ne s'en fait point à Paris, sans doute par de bonnes raisons; car on n'ose les dire. Je passai deux jours avec la sœur, les deux frères, et quelques évêques de Languedoc qui alloient aux états. Quand je vis que tous en prenoient la route, je pris celle d'Avignon par la diligence du Rhône. Arrivé le jeudi 27, dès neuf heures du matin, par un beau temps, quoique froid, je passai la journée à parcourir la ville et les dehors. Le jour suivant, je pris une voiture bien fermée, pour me rendre à Marseille, où j'arrivai le 30 au matin. Le comte de Rochefort m'y joignit le jour même. Nous jouissions, en décembre, de ce beau soleil de Provence, et de la température la plus douce; mais le sol de cette province n'est presque partout qu'un fonds pierreux ou de craie, et les tristes oliviers d'un verd noir, dont la campagne est couverte, n'offrent pas un paysage agréable. Nous nous promenions beaucoup, mon camarade de voyage et moi; le soir, nous allions à la comédie, et revenions souper à notre auberge, en très-nombreuse compagnie, comme nous y avions dîné, au milieu de gens dont nous ne connoissions aucun, ce qui nous amusoit assez. Nous fûmes bientôt connus, et nous l'étions

trop du duc de Villars, gouverneur de Provence et alors à Marseille, pour pouvoir nous dispenser de le voir. Nous y allâmes donc, et en fûmes reçus très-poliment. Dès qu'il nous aperçut, il sortit du cercle des officiers et des notables de la ville, pour venir au-devant de nous. Il nous invita à dîner; mais ayant ajouté que son repas ordinaire étoit le souper, nous le priâmes de ne point déranger son régime, et de nous excuser si nous n'acceptions pas le souper, attendu que, fatigués de nos courses du jour, nous nous retirions de très-bonne heure, et qu'il nous suffisoit de n'être pas venus dans son gouvernement sans lui rendre nos devoirs. Cela nous suffisoit si bien, que nous n'y retournâmes plus. Le tableau changeant de notre auberge nous faisoit mieux connoître les Marseillois que n'auroit fait l'hôtel du gouverneur, où nous n'aurions vu que des joueurs de lansquenet, compagnie aussi mauvaise qu'uniforme, et qu'on trouve dans tous les gouvernemens de nos provinces. On met de la dignité à tenir ces repaires; je n'y vois que de l'argent pour les valets (si même cela se borne à eux) et de la honte pour les maîtres.

Nous n'acceptâmes, à Marseille, qu'un dîner chez M. Guys, négociant distingué, et qui le seroit dans les lettres, s'il ne se bornoit pas à en faire son délassement. En me promenant sur le

port, je vis un bâtiment prêt à mettre à la voile pour Civita-Vecchia, et l'on me dit qu'il portoit les meubles et équipages du nonce Colonne, aujourd'hui cardinal Pamphile. En rentrant à mon auberge, je trouvai le secrétaire du cardinal qui venoit m'offrir de passer en Italie sur ce même bâtiment où je serois très-commodément. Il savoit que j'étois fort connu du cardinal, avec qui je m'étois souvent trouvé, pendant sa nonciature à Paris, chez M. le duc de Nivernois, son parent. La proposition me tenta, et je lui dis que, voulant aller passer quelques jours à Toulon, je profiterois de ses offres à mon retour, s'il pouvoit jusque-là différer son départ. Il me le promit, et le comte de Rochefort et moi allâmes à Toulon voir l'intendant, M. Urson, qui ne voulut jamais nous laisser loger ailleurs que chez lui. Pendant notre séjour, M. de Bompar, commandant de la marine, nous invita à dîner, et, sur ce que je lui dis de mon projet d'embarquement, il me conseilla de n'en rien faire. *Si le roi*, ajouta-t-il, *m'ordonnoit dans cette saison d'aller à Rome, je m'y rendrois par terre. Le vent peut vous porter partout ailleurs qu'à Civita-Vecchia, peut-être en Sardaigne ou en Corse, et vous y retenir long-temps.* Le conseil d'un homme aussi fait à la mer que M. de Bompar me décida, et, à mon retour à Marseille, je

remerciai l'abbé Porta de ses offres, et pris la route d'Antibes. Je vis, en passant par Fréjus, où je m'arrêtai assez pour parcourir la ville, et faire des questions sur le local et la société, que le cardinal de Fleury, qui en avoit été évêque, avoit grande raison de dire qu'aussitôt qu'il eut vu sa femme, il en fut dégoûté; aussi ne vécut-il guère avec elle. Il y a mille paroisses de village qui l'emportent sur la cathédrale de Fréjus, ce qui fait du moins une présomption sur la pauvreté d'un pays. L'abbé de Fleury, accoutumé au séjour de la cour, où il fut long-temps aumônier du roi, regarda Fréjus comme un exil, quoiqu'il eût eu bien de la peine à l'obtenir. Mais ceci n'a rien de commun avec mon voyage, et j'en parle dans l'histoire du règne présent.

Je trouvai à Antibes, dans l'auberge où je descendis, le marquis de Barbantanne qui alloit, en qualité de ministre de France, résider à Florence; ses équipages étoient déjà embarqués dans une felouque, sur laquelle il se dispoisoit à passer à Gênes. Les felouques s'éloignant peu de la côte, on n'est pas exposé, en cas de mauvais temps, à rester à la mer plus long-temps qu'on ne le veut: on peut toujours aborder et coucher à terre, au lieu que dans un bâtiment qui a pris le large, il faut obéir au vent. Mon dessein étant aussi de passer à Gênes, le marquis de Barban-

tanne m'auroit donné place dans sa felouque, s'il eût été possible de m'y arranger ; mais elle étoit déjà si embarrassée d'équipages, qu'à peine pouvoit-il s'y placer lui et ses gens ; encore étoit-il obligé de s'y renfermer dans la caisse de sa chaise. Je fis donc marché avec le patron d'une autre felouque ; et M. de Barbantanne et moi convînmes que, ne pouvant être dans la même, nous partirions du moins en même temps, pour nous retrouver le soir ensemble au lieu où nous aborderions. Un ouragan, qui dura deux jours, nous ayant retenus à Antibes, nous en partîmes le lundi matin, 15 décembre, par le plus beau temps ; mais à peine avions-nous dépassé Nice, le vent devint si fort et si contraire, que tout ce que nous pûmes faire fut, à force de rames, de gagner Monaco. La felouque de M. de Barbantanne, apparemment trop chargée, resta bientôt en arrière, et nous ne nous rejoignîmes qu'à Gênes, où j'arrivai plusieurs jours avant lui. Le ciel étoit si pur, et l'aspect de la ville de Monaco, placée sur le plateau d'un rocher, me parut si agréable, que j'y montai. Le commandant, chez qui je fus conduit, me reconnut d'abord pour m'avoir vu à Paris en différentes maisons. C'étoit un chevalier de Saint-Louis. Je ne me le rappelois pas ; mais je n'en témoignai rien, et répondis à ses politesses. Il voulut m'engager à

passer la journée avec lui, m'offrant de me coucher au château. Sur ma réponse qu'il y avoit sur la felouque d'autres passagers qui ne seroient pas, non plus que le patron, disposés à s'arrêter, il m'offrit du moins de rester à dîner. Je m'en excusai encore, parce que le vent commençoit à tomber, et qu'on ne tarderoit pas à reprendre la mer.

Je me contentai de voir avec lui le château et la place, d'où l'on découvre la plus grande étendue de la mer et des côtes. Après avoir fait à ce commandant les remerciemens que je lui devois, je redescendis au port, et nous partîmes. Le vent étant devenu favorable, nous voguâmes le reste du jour et toute la nuit. Nous arrêtâmes le matin à Noli, où nous déjeunâmes avec d'excellent poisson, et nous rembarquâmes tout de suite. Nous avons bien fait de profiter du vent de la nuit; car il changea, devint contraire, et si fort, que nous fûmes près de trois heures à doubler, à force de rames, la pointe d'un rocher, sans quoi nous aurions eu à dériver trop loin. Nous gagnâmes enfin Savone vers les deux heures après midi. Ne sachant si la mer seroit plus praticable le lendemain, et n'étant qu'à dix lieues de Gênes, j'arrêtai des mulets pour m'y rendre par la Corniche, laissant mon bagage dans la felouque, et n'emportant qu'un porte-manteau.

Ce qu'on appelle la Corniche est un chemin raboteux, haut et bas, n'ayant de largeur que pour un mulet et sa charge, taillé sur le flanc de la montagne, de sorte qu'en y passant on a le rocher d'un côté et le précipice de l'autre, sans garde-fou. On n'y va qu'au pas de mulet, et on met environ six heures à faire les cinq lieues de Savone, par la montagne, au pied de laquelle est un lieu assez considérable, et agréablement situé au bord de la mer, à cinq lieues de Gênes, où je me rendis en deux heures dans une calèche, par un chemin aussi uni qu'une allée de jardin.

Voulant connoître la nature des chemins de l'Italie, et les différentes manières d'y voyager, je me sus bon gré d'avoir fait l'essai de la Corniche, sans quoi je ne m'en serois pas fait une idée complète. Le passage du Mont-Cénis, dont les voyageurs parlent tant, est un chemin royal en comparaison de celui-là. Il seroit facile de l'élargir; il suffiroit de couper sur le flanc du rocher, et de déblayer du côté du précipice; on pourroit même faire un parapet des pierres qu'on arracheroit de la montagne, comme on l'a fait en Savoie, au lieu nommé Les Échelles, *Scalæ*. Des troupes auroient bientôt fait un tel ouvrage. Mais les Génois ne veulent pas rendre si aisés, par terre, les accès de leur capitale. Les

difficultés de la Corniche n'ont pas empêché l'armée de don Philippe d'y passer.

Je n'avois pris, en partant, aucune lettre de recommandation, attendu que je connoissois les ministres que nous avions en Italie, et qu'ils étoient suffisans pour me présenter dans les principales maisons où j'aurois envie d'aller; et plusieurs m'auroient même logé, si je n'avois toujours préféré, en voyage, la liberté de l'auberge ou de la chambre garnie.

Le lendemain de mon arrivée à Gênes, le 17 décembre, j'allai voir M. Boyer de Fons-Colombe, notre ministre auprès de la république. J'en fus reçu avec toutes sortes de marques d'amitié. J'y dînai, et il vouloit que je lui promisse de passer avec lui tout le temps de mon séjour à Gênes; je le vis en effet assez assidûment, et, à l'exception de mes courses dans la ville pour voir ce qu'il y a de curieux, je partageois mon temps entre lui et le marquis de Lomellini, qui, heureusement, étoit sorti du dogat, sans quoi je n'aurois pu le voir qu'avec toutes les formes de l'étiquette. Nous avons beaucoup vécu ensemble à Paris, lorsqu'il y étoit envoyé de la république. Nous nous revîmes avec cette joie que ressentent deux compatriotes qui se retrouvent en pays étranger. Il n'y avoit pourtant alors que moi qui le fusse. C'est

que Paris devient la patrie universelle de tous ceux, de quelque pays qu'ils soient, qui y vivent en bonne compagnie. Le souvenir qu'on en garde ailleurs, nuit souvent au plaisir qu'on auroit de vivre chez soi, si l'on n'en étoit pas sorti. La campagne seule, quand on est assez heureux pour en prendre le goût, dédommage de notre grande capitale. Paris ou le village, pourroit être le vœu de bien des gens raisonnables.

Le marquis de Lomellini est un des hommes en qui j'ai trouvé le plus d'esprit, de belles-lettres, de science, de philosophie, de vivacité et d'agrément dans la conversation. Il n'y a point d'académie en Europe dont il ne fût un des membres les plus distingués. Il connoît parfaitement les vrais intérêts de sa république, et le grand art de se prêter aux circonstances. Si ses conseils eussent prévalu dans l'affaire de Corse, Gênes s'en seroit mieux trouvée et nous aussi. Mais les hommes supérieurs ont souvent le malheur d'avoir pour confrères, dans quelques compagnies que ce soit, des sots et des jaloux, égaux de rang et de crédit, et opposés à toutes les vues qu'ils seroient incapables d'avoir.

Parmi les curiosités de Gênes, j'en remarque une assez plaisante ; c'est le mot de *Libertas*, fastueusement écrit sur les édifices publics, et

même sur la prison, et que le peuple lit avec complaisance. C'est à peu près tout ce qu'il connoît de la liberté, quoiqu'il l'ait seul rendue à ses maîtres.

J'avois fort connu à Paris madame Brignolli, mère de la princesse de Monaco. C'étoit alors une des plus belles femmes, de l'air le plus noble et d'un caractère si aimable, que plusieurs femmes lui pardonnoient sa beauté. Je voulois la voir avant de quitter Gênes; mais j'appris qu'elle étoit retirée dans une terre où elle ne recevoit que sa famille. Dès que sa beauté avoit commencé à se passer, les vapeurs l'avoient saisie, et la mélancolie y succédoit. C'est une de ces infortunées qui ne savent ni vieillir, ni remplacer la jeunesse, quoiqu'elle eût plus de moyens que d'autres d'avoir des amis qui valent bien des adorateurs.

En parlant de nos amis communs, M. de Lomellini me dit qu'il avoit écrit à M. d'Alembert sur son ouvrage au sujet de l'expulsion des jésuites de France : *Vous avez oublié la loi de Solon contre les impartiaux*. Le marquis de Lomellini n'est pas ami des jésuites; et quelque attention qu'on ait à cacher son éloignement pour eux, ils ne s'y trompent jamais : ce sont les rats qui sentent un chat de très-loin, avec cette différence que les rats jésuites n'oublient rien pour

étrangler le chat, et y réussissent souvent. M. de La Chalotais en est un cruel exemple. M. de Lomellini a donc le plus grand intérêt à la destruction des jésuites; ce qui ne peut arriver à Gênes que par leur extinction à Rome, attendu que les plus grandes maisons génoises ont des parens chez eux, et qu'ils sont dans une grande considération.

Si la société de M. de Lomellini m'eût fait prolonger mon séjour à Gênes, la douceur du climat n'y auroit pas contribué. Il y tomba un demi-pied de neige pendant que j'y étois. Je ne doute pas qu'on n'y soit brûlé en été par la réverbération des rochers qui entourent la ville. Comme j'aspirois à une température plus douce, je partis au bout de dix jours. M. de Lomellini me fit promettre de repasser dans la belle saison; mais les promesses des voyageurs dépendent si fort des circonstances, que je ne pus tenir la mienne.

La veille de mon départ j'eus sujet de me louer de ne m'être pas embarqué sur le vaisseau du cardinal Pamphile. L'abbé Porta, après avoir battu la mer pendant plus de quinze jours, fut obligé de se faire mettre à terre à Gênes; et fit bien, car le bâtiment n'aborda à Civita-Vecchia que deux mois après mon arrivée à Rome. L'abbé vint me trouver, et me proposa de faire route

avec moi. Je fus très-content d'avoir un compagnon de voyage qui connoissoit parfaitement l'Italie, où il avoit passé plusieurs années.

Le lendemain 26 décembre, je le menai chez M. Boyer, notre ministre, où j'étois invité à faire un déjeûné pendant qu'on placeroit nos malles et porte-manteaux dans le canot du courrier avec qui nous devions passer à Lerice pour y prendre la poste.

Nous partîmes vers midi, par le plus beau soleil; mais avec un vent froid si contraire, que nous n'arrivâmes qu'à la nuit à trois lieues de Gênes, où nous entrâmes dans une felouque, sur laquelle nous arrivâmes à Lerice à trois heures du matin. Le directeur de la poste de Gênes m'avoit prévenu qu'un violent orage avoit tellement dégradé le chemin de la première poste, en sortant de Lerice, que si je voulois l'éviter, le patron de la felouque avoit ordre de me conduire à Via-Reggio, au cas que je l'exigeasse. Il n'en fit pas la moindre difficulté; mais, comme il étoit fête, il voulut entendre une messe qui se dit vers quatre heures. J'avois inutilement représenté que le vent étant devenu favorable, nous arriverions assez tôt à Via-Reggio pour y avoir une messe; le scrupuleux patron m'objecta le risque de la manquer; et, quoique je n'eusse pas la même crainte, ne voulant pas dans un

tel pays montrer là dessus la moindre indifférence, je le suivis à l'église; et, messe entendue, nous rentrâmes dans la felouque, n'ayant pour couverture qu'un ciel très-étoilé et très-serein, et qui n'en étoit que plus froid. Les felouques sont ordinairement couvertes; mais le patron avoit besoin des étoiles par une telle nuit pour se guider. Je n'eus de ressource contre le froid que de me doubler de quelques coups de vin, de me rouler dans une couverture, et de me coucher à plat en attendant qu'il plût au soleil de se lever. Nous avions déjà fait une lieue lorsque le patron, qui s'étoit si bien souvenu de la fête, s'aperçut qu'il avoit oublié à Lerice son certificat de santé, absolument nécessaire sur toute la côte de la Méditerranée, et qu'il faut, par tout où l'on veut prendre terre, présenter au bout d'une perche au garde qui vient reconnoître la felouque, et voir si elle n'est pas sortie de quelque lieu suspect de contagion. Sans ce préalable, on nous eût plutôt écartés à coups de fusil, que de nous laisser aborder. Nous perdîmes donc l'avantage de deux lieues, tant à retourner chercher notre passe-port, qu'à revenir sur notre route.

Les premiers rayons du soleil, sans le moindre nuage, nous firent grand plaisir; mais une heure après son lever, le vent tomba, et on re-

prit les rames. Nous commençâmes, mon compagnon et moi, par déjeuner amplement pour nous réchauffer. Nous étions assez bien munis de vin, de pain et de viandes froides; ainsi nous en fîmes part au patron et aux rameurs. Cela leur donna du zèle, et nous fit arriver avant midi à Via-Reggio, joli village de la république de Lucques.

Le temps étoit si beau, qu'après un second déjeuner à l'auberge où est la poste, nous nous promenâmes jusqu'au coucher du soleil. Je remarquai des maisons assez riantes, où des citoyens de Lucques viennent passer la belle saison, et en plusieurs endroits le mot de *liberté* qui n'est pas là un mot vide de sens. Le gouvernement doit être bon, puisque les paysans s'en louent, et que cette première classe des hommes, la plus nombreuse et la plus utile, est le seul thermomètre d'une bonne ou d'une mauvaise administration. La preuve de la vraie liberté d'un peuple est son bien-être. Que les sujets d'un grand état en tirent vanité, à la bonne heure; c'est souvent un mulet qui, sous sa charge, se glorifie de son panache et de ses sonnettes. On ne voit dans la petite république de Lucques ni mendiants, ni fainéans, ni vagabonds; et sa population est, relativement à son étendue, la plus forte de l'Italie. On y recueille peu de blé;

mais l'industrie procure aux Lucquois les moyens de suppléer à ce que la nature leur a refusé. *Discite reges.*

La nuit nous ayant fait rentrer à l'auberge, nous y trouvâmes un bon souper et des lits propres. C'est le seul endroit de l'Italie, excepté dans les villes, et pas en toutes, dont je puisse parler ainsi.

Le lendemain matin la poste nous conduisit à Pise, dans une chaise à deux. Les maîtres de poste en fournissent suivant un prix réglé; mais, si l'on veut toujours se servir de la poste, il vaut mieux avoir sa voiture, pour éviter l'incommodité de passer les malles d'une chaise sur l'autre, sans compter la perte du temps. Nous fûmes très-bien traités, bonne chère, bon vin et chambre propre, à une auberge près du Pont-de-Marbre : c'est le principal des trois qui sont sur l'Arno, et joignent deux quais assez semblables à ceux de Paris. J'allai après dîner voir monsieur Cérati, chef, quant au spirituel, de l'ordre de Saint-Étienne. Ce prélat, vénérable par son âge, l'est encore plus par son caractère, ses mœurs douces, l'étendue de ses connoissances en tout genre de sciences et de littérature. C'est un des plus aimables savans, et des plus communicatifs que j'aie rencontrés. Quoique nous ne nous connussions que de nom, il me fit les plus

tendres reproches sur ce que je n'étois pas venu descendre à son palais, et dîner avec lui. Ce fut avec peine qu'il se rendit aux raisons que j'avois de partir de Pise dès le lendemain, parce que j'en avois pris l'engagement avec mon compagnon de voyage, que son devoir obligeoit de se rendre à Rome. Nous avons même déjà arrêté notre voiture pour partir le jour suivant, à dix heures du matin, suivant la règle d'Italie, qui oblige de séjourner vingt-quatre heures dans le lieu où l'on est arrivé par la poste, si l'on ne continue pas de s'en servir. L'embarras du déplacement des malles, n'ayant point de voiture à nous, nous fit arrêter celle d'un voiturin, et un cheval pour mon domestique. Il s'engageoit à nous rendre à Rome le sixième jour, et n'y arriva pourtant que le septième.

Je fis une observation, à Pise, sur des orangiers en pleine terre, chargés de fleurs et de fruits, dans un jardin, à la vérité peu étendu, et entouré de bâtimens; mais il faisoit assez froid pour qu'il y eût de la glace sur des flaques d'eau. J'avois aussi cueilli de très-belles, bonnes et grosses oranges dans la montagne de Lesterelle, où il y a souvent neige et glace. Je suis persuadé qu'il y a bien des lieux en France où des orangiers exposés au midi, et à l'abri du nord, viendroient en pleine terre, particulièrement près

de la mer où le froid n'est pas si vif, que dans les provinces méditerranées.

Après avoir parcouru les quais et les plus beaux quartiers de la ville, jusqu'au coucher du soleil, nous allâmes à l'opéra, où j'eus quelques instans de plaisir, et beaucoup d'ennui. Sans entrer dans la dispute sur la préférence de la musique françoise ou italienne, qui a occasionné tant de bavardages et d'écrits bons ou mauvais, je dirai, pour mon goût, que les opéra-bouffons m'ont fait souvent plaisir; que les grands opéra m'ont, à quelques morceaux près, excédé d'ennui; et qu'à tout prendre, l'ensemble des nôtres est fort au-dessus de ceux d'Italie. Leurs autres spectacles ne méritent pas qu'on en parle.

Nous prîmes notre route par la Scala, Stagio, Sienne, Sanquirino, Radicofani, dernière place de la Toscane, Aquapendente, première de l'état du pape, Montefiascone, Viterbe, Ronciglione, Monterosi, la Storta, et arrivâmes à Rome le 4 janvier 1767, vers trois heures après midi. Je conseille à tout voyageur de ne s'arrêter, sur-tout pour coucher, nulle part hors dans les villes qui en méritent le nom. Tout est ailleurs d'une malpropreté dégoûtante. On ne pourroit, par exemple, se figurer un bouge tel que l'auberge de Stagio, qui voudroit pourtant avoir un air de ville : on prend là une idée des auber-

ges de la route de Rome à Naples. On est encore plus frappé du contraste quand on a voyagé en Angleterre, où j'ai trouvé dans des auberges de village, une propreté qu'on ne verroit pas toujours dans les hôtels garnis de Paris.

Le vin est bon dans toute la Toscane, et dans plusieurs endroits tient plus ou moins du muscat. Le *muscatello* de Montefiascone est célèbre; et les aubergistes écrivent volontiers sur leur enseigne le triple mot : *est, est, est*, pour attester la bonté de leur vin, en rappelant la mémoire du prélat allemand, Jean de Fueris, qui en but tant qu'il en mourut. Tous les voyageurs en ont parlé.

Ce qui est plus intéressant que la mort de Jean de Fueris, c'est la culture de la Toscane, qui m'a paru bien cultivée partout où elle est cultivable; car, n'en déplaise aux enthousiastes, cette délicieuse Italie offre, dans une grande étendue de pays, l'image de la nature bouleversée par les tremblemens de terre et les volcans. Ceux qui n'y ont pas voyagé concevront aisément que l'Apennin, qui la partage dans toute sa longueur, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités du royaume de Naples, doit couvrir de roches entassées un espace prodigieux de pays nécessairement inculte. Cette chaîne de montagnes a aussi l'avantage de fournir une quantité de ruisseaux et

de rivières qui fertilisent les plaines, et l'inconvénient des torrens qui en ravagent beaucoup. Les plateaux de Florence, Pise, Sienne, Colonne et autres sont de la plus forte végétation, et de la plus belle culture. Je parlerai de la Terra-Felice à l'article de Naples.

Avant de quitter la Toscane, je dois dire que j'y ai vu le paysan partout vêtu de drap, bien logé, et nulle part des sabots. C'est, je le répète, sur l'état du paysan que je juge d'un gouvernement que je n'ai ni le temps ni le moyen de connaître.

Nous eûmes le bonheur de n'être arrêtés dans notre chemin par aucun torrent; nous les trouvâmes tous à sec; mais nous éprouvâmes un froid très-vif dans notre voiture italienne, espèce de cabriolet fermé par de simples rideaux sur le devant. Le ciel étant très-net, nous mettions souvent pied à terre pour nous échauffer en marchant, sur-tout aux montagnes où les chevaux ne pouvoient monter ni descendre plus vite que nous. Cette ressource nous manqua le quatrième jour. Le temps se couvrit, et il tomba une si grande quantité de neige, que nous ne cessâmes de la traverser depuis Aquapendente qu'en approchant de Monterose, pendant dix à douze lieues.

Jusque-là je ne m'étois pas aperçu de la moin-

dre différence entre l'hiver de France et celui d'Italie ; mais, passé Monterose , je commençai à la sentir , et ce n'étoit point par le relâchement du temps, ce qui arrive partout , à Stockholm comme à Paris. J'ai soigneusement observé la température de Rome et de Naples pendant l'hiver ; et comme celle d'une seule année ne peut pas servir de règle, voici quelque chose de plus précis ; ce sont les observations météorologiques , faites par les pères Jacquier et Le Sueur, minimes françois , et les meilleurs physiciens qu'il y ait en Italie.

Observations de onze années consécutives, dont on a formé une année commune.

La quantité de pluie qui tombe à Rome est de trente pouces et demi. A Paris, il est rare qu'elle aille à vingt. Des onze années observées à Rome, il y en a eu deux à quarante-trois pouces, deux à vingt-six pouces, A Paris, il y en a eu, en soixante ans une seule à vingt-cinq, qui fut en 1711, année de la plus grande inondation connue, et plusieurs depuis sept pouces jusqu'à neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze et quinze. L'année 1723 fut de sept pouces huit lignes. (*Voyez les Mémoires de l'académie des sciences.*)

Il y a encore cette différence entre Paris et Rome, que les plus grandes pluies de Paris sont

ordinairement de la mi-mai à la mi-août, et à Rome de la fin d'août au commencement de décembre. On peut observer aussi que, si les mois pluvieux ne sont pas les mêmes dans ces deux villes, il pleut dans l'une et dans l'autre autant ou plus dans les trois mois pluvieux que dans les neuf autres.

A l'égard des observations du thermomètre de Réaumur pendant les mêmes années, la liqueur monte pendant l'été, assez communément, à trente degrés et demi; s'y soutient huit à dix jours, et baisse ensuite pour y remonter bientôt. La liqueur à Paris n'a, depuis le siècle, monté qu'une seule fois, en 1753, à trente et un quart, ce qui ne dura que quelques heures. Dans les hivers de Rome, par un temps serein et la nuit, la liqueur a quelquefois baissé jusqu'à douze degrés, terme assez ordinaire des hivers de Paris, où celui de 1709 n'a été qu'à quinze degrés et demi. Mais nos jours de grand froid se soutiennent aussi long-temps que ceux du grand chaud à Rome; au lieu que dans les jours les plus froids de cette ville, il n'existe point de glace à midi, et qu'on y jouit alors d'une température de printemps. L'hiver est la belle saison de Rome.

Tous les voyageurs parlent de leur surprise et même de leur admiration en entrant dans Rome par la porte du Peuple. La place devrait être du

moins ornée de bâtimens d'une architecture noble et uniforme dans le goût de notre place Vendôme ; au lieu qu'elle n'est entourée que de maisons basses, inégales, et dont la plupart sont des écuries ou des greniers à foin. Les trois rues en pate-d'oie qui viennent aboutir à la place, et dont l'obélisque du milieu fait le sommet des angles qu'elles forment, n'ont pas assez de largeur. Celle du milieu, qu'on nomme le Cours, devoit sur-tout en avoir davantage, relativement à sa longueur et à sa destination. C'est où l'on se promène en carrosse, où se font les courses de chevaux et les entrées publiques. Les palais, dont elle est ornée par intervalle, ont leurs beautés intérieures ; mais cette longue suite de fenêtres grillées y donnent un air de prison. Le palais de France est celui dont la façade m'a paru la plus noble. On le nomme communément l'Académie, et le roi y entretient toujours douze ou quinze élèves qui, pendant trois ans, étudient à Rome ce qu'elle renferme de plus beau en peinture, sculpture et architecture.

Aussitôt que nous entrâmes dans Rome, un commis ou un garde nous arrêta notre voiture, pour nous conduire à la douane et y faire visiter nos malles. Ne s'y trouvant rien de sujet aux droits, l'attention des visiteurs se porta sur mes livres qu'ils retinrent pour les faire examiner le

lendemain par celui qui est chargé de cette fonction. Ce n'étoit que des ouvrages relatifs à l'Italie, où je prenois d'avance les notions de ce que j'allois voir ; aussi les envoyai-je réclamer le jour suivant , et ils me furent rendus. J'étois assez prévenu de cette visite pour n'avoir pas mis , avec ces livres , le voyage de Misson qu'on auroit confisqué , comme étant à l'*index*. Le cardinal Piccolomini , avec qui je vécus assez familièrement , m'ayant offert de me procurer une permission du pape d'avoir et de lire des livres prohibés, je lui dis qu'il me faudroit d'abord une absolution de ceux que j'avois lus , et que ce seroit trop de grâces à la fois. Il se mit à rire , et il ne fut plus parlé de permission. Il savoit d'ailleurs que j'étois moi-même un auteur à l'*index* , pour un ouvrage où je n'ai pas trop ménagé la cour de Rome , ni son grand oncle Pie II , *Ænéas Silvius Piccolomini*.

A propos des douanes , on passe sous tant de dominations différentes en parcourant l'Italie , que ces visites sont une des incommodités du voyage. On se les épargne quelquefois avec de l'argent ; mais , que les commis visitent ou non , il faut toujours les payer. Un autre embarras vient de la diversité des monnoies. Il est vrai que l'or en louis , guinées ou sequins , a cours par tout avec plus ou moins de valeur. Le sequin

et cinq par repas quand je mangeois chez moi. Tout auroit été plus cher, si le carnaval eût eu lieu cette année à Rome, où il est plus brillant qu'en aucune ville d'Italie. Le pape, affligé de la disette, l'avoit défendu par une dévotion très-contraire à la politique; car il priva Rome de plus de deux millions que les étrangers y auroient dépensés.

Dans quelque lieu qu'on aille, on sait que tout est cher pour les étrangers; mais la vie ne l'est pas à Rome pour quelqu'un d'établi. On y brûle peu de bois; beaucoup de chambres n'ont point de cheminée, plus par économie que faute de besoin. J'écrivis à ce sujet à un grand seigneur de France, que la plus forte preuve que j'avois trouvée de la douceur du climat, étoit de n'avoir guère de feu, et que je ne doutois point qu'on ne me prouvât la douceur des mœurs par l'impunité des crimes. Je parlerai ailleurs du prix des denrées et de la valeur des monnoies.

Le lendemain de mon arrivée à Rome, j'allai voir notre ambassadeur, M. d'Aubeterre, dont j'eus, dès ce moment et pendant tout mon séjour, les plus grands sujets de me louer. Il a rempli avec distinction les trois premières ambassades, Rome, Vienne et Madrid. Je vis le même jour l'abbé de Véri, notre auditeur de rote, homme d'esprit et de mœurs douces, et

le bailli de Breteuil, ambassadeur de Malte, un des hommes les plus aimables. Ma liaison avec eux trois fut bientôt au point que je pouvois me regarder chez eux comme chez moi. Ce sont, sans contredit, les meilleures maisons, et à peu près les seules de Rome. Je ne sache, de tout le sacré collège, que le cardinal d'York qui ait une table de sept à huit couverts. Presque tous les cardinaux ou princes romains donnent pour la leur, où ils se trouvent seuls, une somme modique à un soi-disant maître d'hôtel. Leur dépense est en équipages et livrées, ou décoration de leurs palais. On sait qu'à Rome le seul repas est le dîné ; le soir dans les assemblées, qu'on nomme *conversations*, on joue, on cause, on prend des glaces.

Je fus présenté dans les principales maisons, chez la duchesse de Bracciano, la princesse Altieri, etc. Je connus encore la plupart des personnes distinguées chez M. d'Aubeterre, et chez l'abbé Véri qui, tous les mercredis, avoit un concours où l'assemblée étoit d'autant plus nombreuse, que le pape, non content d'avoir défendu les spectacles publics, avoit encore, par un édit très-libellé, interdit tous les divertissemens particuliers. Monsignor de Véri, quoique très-décent dans toute sa conduite, et attaché par sa place à la cour de Rome, se regardoit cepen-

dant, en sa qualité d'auditeur pour la France, comme assez indépendant du pape pour ne se pas croire obligé d'obéir à l'interdit. On ne regarde, à Rome, que les cardinaux de supérieurs aux auditeurs de rote; aussi appelle-t-on quelquefois ceux-ci les éminences noires. Ils sont, sans contredit, à la tête de la prélature, des *monsignori*. Notez que le *monsignor* ne répond point à notre *monseigneur* en français; *signor mio* le rendroit mieux. Il en est ainsi des *lords* en Angleterre. Lorsque le roi leur adresse la parole au parlement, il n'entend certainement pas dire qu'ils soient ses supérieurs; mais ses premiers sujets. Si le nom de *pair* étoit de style pour cette dignité en France, comme celui de *lord* pour la dignité angloise, en concluroit-on que le roi, en disant *mes pairs*, diroit *mes égaux*; ou qu'un particulier obscur, en donnant ce titre à un pair, le traiteroit d'égal? Les mots n'ont que la valeur fixée par l'usage; *monsieur* n'est qu'une abréviation de *monseigneur*, et a cependant une acception très-différente. Il y a plus de cent *monsignori* à Rome; mais tous ne sont pas de même étoffe. La plupart se trouveroient honorés de l'épiscopat, et quelques-uns le dédaigneroient, parce qu'ils prétendent au chapeau, et que les cardinaux ne font à Rome aucune comparaison du violet au rouge. Les prélats

ne sont extérieurement distingués des autres ecclésiastiques que par des bas violets. Nul évêque ne porte à Rome de croix ; il n'y a que le pape seul qui en ait une.

L'abbé de Véri ne suspendit son concert que pendant la semaine sainte, et le concours y fut aussi fort dans le carême que dans le carnaval. On y présentait des glaces et autres rafraîchissements à l'assemblée composée d'hommes et de femmes, tous gens de marque ou très-connus, tant Italiens qu'étrangers. Le sénateur de Rome, l'aîné des neveux du pape, y venoit souvent. J'y ai vu aussi le cardinal Pamphile. Je remarquai, parmi les étrangers, les petits-fils du célèbre général Munich, deux jeunes gens, l'un de dix-sept et l'autre de dix-huit ans, très-polis et de la meilleure grâce. Je causai avec eux, et fus d'abord étonné de trouver de jeunes Russes aussi instruits qu'ils l'étoient, parlant facilement l'italien et le françois, et montrant en tout beaucoup de justesse d'esprit. Mon étonnement cessa lorsque j'appris que, nés en Sibérie pendant l'exil de leur famille, ils y avoient été formés par un père et un aïeul instruits eux-mêmes par le malheur, si propre à réformer les grands. Le général Munich étoit un de ces hommes qui ont éprouvé dans leur vie les faveurs, les disgrâces et tous les caprices de la fortune. Il a fini sa carrière au milieu

des honneurs, dont il avoit si bien connu l'instabilité. Sur ce que j'ai vu des jeunes Munich, qui ont du bien ailleurs qu'en Russie, je doute qu'ils y fixent leur fortune. Les voyages, en faisant connoître d'autres gouvernemens que le despotisme, ne lui sont pas favorables. On peut lui appliquer ce que Sancho dit de l'état de chevalier errant, qu'on y est toujours à la veille d'être empereur, ou roué de coups de bâton.

Ayant eu occasion d'être connu de plusieurs cardinaux, dans les maisons où j'avois été présenté, je reçus un jour la visite d'un moine, chef d'ordre, qui me dit que ces éminences avoient envie de faire avec moi une connoissance plus particulière, et qu'il seroit flatté de m'y conduire. Je répondis, avec politesse pour le moine, et respect pour leurs éminences, que je me sentois très-honoré de leurs bontés; mais que je n'en pourrois profiter qu'à mon retour de Naples, où j'étois près d'aller pour voir un carnaval d'Italie, puisqu'il n'y en avoit point cette année à Rome. Je prenois ainsi le temps de m'informer d'avance à M. d'Aubeterre de ceux qu'il me seroit le plus agréable de connoître. J'avois eu, dès le lendemain de mon arrivée, une autre visite, celle du P. Forestier, premier assistant du général des jésuites. Nous ne nous connoissions que de réputation, et notre réputation n'étoit pas la mê-

me. Il savoit que j'étois des amis de M. de La Chalotais; il étoit fort éloigné d'en être. Mais il est Breton ainsi que moi, et la *cara patria* fut le texte de notre premier entretien. Il étoit accompagné d'un jésuite italien que je voulus faire approcher du feu, au-dessous de lui et au-dessus de moi. *Laissez, laissez*, me dit-il, *le père où il est; il est bien.* Notez que c'étoit dans un coin de la chambre. Je compris que ce n'étoit qu'un valet de chambre de robe-longue; je n'insistai pas, et je me conformai à l'étiquette de la société.

Le P. Forestier est le plus délié jésuite que j'aie connu. Sa physionomie est pleine d'esprit, et ne trompe point à cet égard. Il est à Rome le principal ressort de toutes les affaires de son ordre, et de plus est à la tête du collège romain. Après les assurances du plaisir de me connoître personnellement, il me confia tout ce qu'il ne doutoit point que je ne susse déjà, ou que je saurois bientôt. Il me dit qu'il arrivoit de Londres, où il étoit allé pour des arrangemens relatifs aux dettes de la société. Elle auroit mieux fait de prévenir le procès, que de chercher des moyens tardifs de remédier au mal.

Pour moi, qui n'ai jamais eu à m'en louer ni à m'en plaindre, et qui n'en suis point élève, je ne voulus ni flatter un de ses représentans ni lui

déplaire. Ainsi, laissant à l'écart la question sur l'expulsion des jésuites de France, que je trouve raisonnable, pourvu qu'on ne s'en tienne pas là, je convins avec lui, et je le pense, qu'on avoit traité les particuliers avec trop de dureté. Le bon père me prévint que, depuis la proscription de sa société en France, il ne voyoit plus notre ambassadeur. Je n'en doutois point, et je lui répondis que cela ne m'empêcheroit point d'aller le voir. Nous nous vîmes en effet plusieurs fois chez moi et au collège romain. Il m'en détailla le plan d'études aussi bon que dans tout autre collège, et qu'il faudroit réformer partout; mais les mauvaises routines continuent de subsister long-temps après qu'on en a reconnu l'abus, et qu'on propose de les corriger : tant a de puissance la force d'inertie !

Pour finir ce qui concerne le P. Forestier, j'ajouterai qu'à mon retour de Naples, il vint me voir le matin du samedi de la passion, et me dit qu'ayant appris que je partoisi après les fêtes de Pâques, et lui entrant en retraite ce jour même samedi, il avoit voulu me dire adieu. Nous passâmes une heure ensemble, et nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre.

Le lundi saint, 13 avril, le courrier d'Espagne apporta la nouvelle de ce qui venoit de s'y passer à l'égard des jésuites. Cet événement cau-

sa, je crois, beaucoup de distraction à ceux de Rome dans leur retraite, s'il ne fit pas même l'unique sujet de leurs méditations. Le pape assembla aussitôt son conseil; et, sur ce qu'on dit que le roi d'Espagne avoit fait embarquer tous les proscrits, avec ordre de les transporter à Civita-Vecchia, il fut résolu de ne les pas laisser aborder, et, en cas de résistance de la part des Espagnols, d'écarter leurs vaisseaux à coups de canon. Cette résolution fut prise dans l'instant; car dès le mardi M. d'Aubeterre en fut instruit, et me le confia.

Les jésuites, très-chers à la cour de Rome, sont pour le pape ce que les troupes de la maison du roi sont en France. Mais, dans cette occasion, l'inclination céda à la politique; et le cardinal-ministre Torrégiani, tout protecteur déclaré qu'il est de la société, se vançoit du parti pris, et sur-tout des canons préparés contre la descente, comme d'un acte d'homme d'état et de guerre.

Il est vrai que le pape, déjà chargé de la subsistance de quinze cents jésuites portugais, n'auroit pu fournir à la colonie espagnole trois fois plus nombreuse. On sait ce qui est arrivé depuis.

Les jésuites d'Italie n'ont point recueilli dans leurs couvens leurs frères portugais. Dispersés



dans des maisons particulières que le pape a louées pour eux, ils n'ont point d'office commun. J'en voyois souvent dans les rues, par pelotons, hâves, tristes et désœuvrés. Quelques-uns sont employés dans des hôpitaux ou des chapelles domestiques.

A mon retour en France, beaucoup de gens me demandèrent quel effet avoit produit, sur les habitans de Rome, la proscription des jésuites en Espagne. Je leur ai dit la vérité, en répondant : *Plus fort qu'à Paris.* Les jésuites ont en effet partout des amis fanatiques, des ennemis forcés, et la classe des indifférens ne leur est pas favorable. Ces derniers, désirant l'anéantissement des ordres réguliers et peut-être plus, se flattent de la destruction du corps, en voyant tomber la tête. Il y a encore, à l'égard des jésuites, une différence bien sensible entre Rome et Paris. Établis à la cour de France, où ils ont régné long-temps, et où ils pouvoient reprendre leur ancien empire, ils n'avoient point de rivaux parmi les réguliers, et se voyoient des cliens et des protégés dans des classes très-élevées. Leur disgrâce n'a donc pas dû avoir à Paris une approbation bien marquée.

Le parlement, auteur ou instrument de leur ruine, en a hautement triomphé. L'université, qui recueille leurs dépouilles, le corps des gens

de lettres, quoique la plupart leurs élèves, mais que la société, ne pouvant les asservir, avoit décriés et cherchoit à rendre suspects sur la religion, ont applaudi. Tous les jansénistes de dogme ou de parti, ceux-ci très-nombreux, et les autres assez rares, ont fait éclater leur joie, sans faire attention que, ne tirant leur existence que du combat contre leurs ennemis, ils vont tomber dans l'oubli. Le peuple, proprement dit, n'a pris aucun intérêt à cet événement.

D'autre part, presque tout le corps épiscopal a pris parti pour les jésuites, peut-être dans la crainte du retour; car il a souvent fléchi sous eux : peut-être aussi par humeur contre le gouvernement qu'il soupçonne de vouloir aller plus loin.

Les ordres réguliers ont sans doute été charmés de l'expulsion des jésuites; mais ils ont eu la décence de renfermer leur joie, qui d'ailleurs est tempérée par la crainte qu'ils ont pour eux-mêmes. A l'égard des provinces, si les opérations du parlement n'avoient pas été confirmées par un édit presque arraché au roi, je doute fort que les autres parlemens, excepté celui de Rouen, eussent suivi l'exemple de Paris. Je ne crains pas d'assurer (et j'ai vu les choses d'assez près) que les jésuites avoient, et ont encore, sans comparaison, plus de partisans que d'adversaires. La

Chalotais et Monclar ont seuls donné l'impulsion à leurs compagnies. Il a fallu faire jouer bien des ressorts dans les autres. Généralement parlant, les provinces regrettent les jésuites, et ils y reparoîtroient avec acclamation par des raisons que je développe dans un ouvrage particulier.

Il n'en a pas été à Rome comme à Paris. De quelque considération qu'y jouissent les jésuites, elle est partagée; ils y ont de forts concurrens. Les dominicains, les franciscains, sous des formes variées, tant d'ordres différens forment un peuple dont on pourroit dire, comme saint Jean : *Magnam turbam quam numerare nemo poterat*. Toutes ces tribus monacales ont leurs amis et leurs dévots chez les grands et parmi le peuple. Je n'ai vu à Rome que le clergé séculier dans l'abjection : les paroisses désertes, et la foule dans les couvens. Tous les moines, sur-tout les dominicains et les franciscains, qui ont fourni plusieurs papes, ce qui n'est pas encore arrivé aux jésuites, quoiqu'ils aient eu des cardinaux, regardent la société comme une colonie étrangère qui est venue mettre la faux dans leur moisson. Ils sont jaloux de la faveur dont ces hommes nouveaux jouissent à la cour de Rome, et ne les craignent pas assez pour contraindre et dissimuler leurs sentimens. Aussi ont-ils fait éclater, à la nouvelle de la disgrâce des jésuites en France

et en Espagne, une joie qui alloit jusqu'au scandale. J'en ai été témoin, et je pris la liberté de dire à des moines qu'ils étoient bien aveugles, s'ils ne voyoient pas le nuage s'étendre et s'épaissir sur eux tous. Le premier coup de tonnerre est tombé sur la société, arbre dont la tige perceoit la nue; mais que de moines doivent penser que, si l'on coupe les chênes avec la coignée, on fauche l'herbe!

On peut s'étonner que les jésuites, ayant eu des cardinaux, n'aient jamais eu de papes. J'en crois voir deux raisons. La première vient du collège des cardinaux, qui aiment mieux être protecteurs de la société que de se hasarder à n'en devenir que les protégés, et de n'être plus recrutés que par des jésuites sous un pape qui l'auroit été et le seroit encore dans le cœur. On peut m'objecter que cette prévoyance des cardinaux ne suffiroit pas pour exclure du pontificat un cardinal jésuite, si la société étoit bien déterminée à l'y placer. Elle étoit, avant son expulsion d'Espagne et du Portugal, assez puissante en richesses pour acheter les voix des cardinaux qui ne sont pas encore assez en crédit pour prétendre à la thiare. Ma réponse à cette objection est ma seconde raison contre l'élévation d'un jésuite. Je suis persuadé que la société elle-même ne le voudroit pas. Personne ne connoît

mieux qu'elle le secret de son régime ; et ce secret n'est pas ignoré de tout le monde. Le pape n'est pas l'objet principal, le point central de l'affection des jésuites. Il n'est, comme les autres princes catholiques, auxquels ils paroissent le plus attachés, que l'instrument, le moyen de gouverner sous un voile l'église et les états, ou d'influer dans le gouvernement quand ils ne peuvent totalement s'en emparer. La société, en portant un jésuite sur le trône pontifical, ne serviroit que l'ambition d'un seul, et peut-être par là y sacrifieroit le corps. Il seroit à craindre que le pontife ne cessât d'être jésuite, ne voulût régner seul, et, pour n'être jamais contrarié ni gêné par ses anciens confrères, ne les détruisît. Si l'aga des janissaires, après avoir précipité un sultan du trône, parvenoit à s'y placer, il pourroit bien casser la milice qui l'auroit élevé. Cromwel anéantit le parlement dont il s'étoit si utilement servi, et Pierre I.^{er} abaissa le clergé à qui son aïeul devoit la couronne. Il pourra bien être question des jésuites sous le prochain pontificat, et ils sont dans une position critique. Il y a déjà du temps qu'ils voient décroître une branche de leur crédit à Rome, par l'établissement des *écoles pies*, qui leur disputent avec avantage l'éducation de la jeunesse.

Dès mon arrivée à Rome, je suivis le plan que

je m'étois fait, c'est-à-dire que je sortois le matin en frac, pour me promener dans les ruines. Les débris des monumens qui, dans cet état de destruction, sont encore les témoins de la grandeur romaine, jettent l'âme dans une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse, font naître des réflexions sur le sort des empires, ramènent l'homme à lui-même et l'avertissent de jouir. A chaque pas Tite-Live, Saluste, Tacite, Horace, revenoient à ma mémoire. Je repassois mes auteurs sans livres. Tout me rappeloit les faits que j'avois lus. Les ruines immenses de palais d'empereurs, de monumens élevés sous des règnes assez courts, me prouvoient combien il doit se trouver de malheureux dans un grand état, pour fournir à la magnificence des princes et au luxe de leur capitale.

Deux ou trois courses avec un *cicerone* me firent connoître que ces indicateurs sont d'un foible secours pour un homme un peu instruit. La plupart ne sont guère supérieurs aux valets de nos hôtels garnis qui promènent à Paris les étrangers. Tout est à leurs yeux d'une égale importance ; et, pour quelques endroits dignes de curiosité qu'ils vous indiquent, ils vous fatiguent de cent autres qui ne méritent pas la moindre attention, ni chez vous, ni ailleurs. Je m'en rapportai bientôt à moi-même. Une visite que je fis à l'a-

cadémie de France me fut assez utile. Après avoir commencé par le directeur, j'allai tout de suite voir dans leurs chambres tous les élèves qui sont logés dans le même palais. Sensibles à cette politesse, ces jeunes gens s'empressent de vous prévenir de ce qu'il y a de curieux et de vous y accompagner. J'usai quelquefois de leurs offres ; mais je n'en abusai pas ; et avec leurs instructions, mon cocher suffisoit pour m'y conduire. D'ailleurs, les étrangers connus, François, Anglois et autres, sont bientôt assez liés pour aller ensemble satisfaire leur curiosité. Ceux qui ont déjà parcouru Rome et les environs, veulent revoir, et se font un plaisir d'instruire les nouveaux arrivés. J'ai rendu plusieurs fois à cet égard le même service que j'avois reçu d'abord.

Le temps fut très-favorable à mes courses du matin pendant le mois de janvier ; le ciel fut presque toujours sans le moindre nuage. Les premières heures de la matinée étoient cependant assez froides pour qu'en sortant je visse de la glace ; mais vers midi il n'en existoit plus, et l'on éprouvoit au soleil une chaleur assez vive. C'est pourquoi, voulant monter dans la boule du dôme de St.-Pierre, nous y allâmes au nombre de douze avant neuf heures. Comme elle est de bronze, je suis persuadé qu'étant échauffée par le soleil à midi, même en hiver, la place ne seroit pas tena-

ble, et qu'on s'y trouveroit dans une tourtière. Des voyageurs prétendent y être entrés au nombre de vingt-deux : j'en doute, à moins qu'ils n'y fussent entassés comme dans un bûcher, ou que la moitié de la compagnie ne fût montée sur les barres de fer qui la traversent en croix. Au surplus, on peut aisément, et sans aller à Rome, estimer ce que peut contenir d'hommes qui veulent respirer, un globe de huit pieds de diamètre.

Puisque je suis dans St.-Pierre, dont la description peut se lire dans beaucoup de voyageurs que je ne veux ni copier, ni répéter, je me contente d'y renvoyer; je me bornerai à une réflexion sur la différence du caractère des papes à celui des autres souverains. Chez nous, par exemple, un roi bâtit un palais; son successeur n'en est pas content, et en construit un autre qu'un troisième prince abandonne encore. Si le changement ne se faisoit que par le développement du génie d'un siècle et le perfectionnement des arts, à la bonne heure; mais c'est souvent par pure inconstance, et le peuple en paie toujours les frais. Nous avons vu dépenser en bâtimens autant et plus que Louis XIV, et qu'a-t-on fait? Il n'en a pas été ainsi à Rome. S'est-on proposé la construction d'un édifice? le plan en est médité, digéré et arrêté. Les changemens qui s'y

peuvent faire ensuite, ne tendent qu'à le perfectionner, sans détruire. Un pape commence, et ses successeurs continuent. L'église de St.-Pierre est l'ouvrage de trente papes. C'est aussi le plus grand et le plus beau monument qu'il y ait peut-être jamais eu; car je doute fort que l'antiquité ait rien produit d'égal. L'idée que m'en avoient donnée les relations ne fut point affoiblie par la réalité. Je ne suis guère admirateur sur parole; j'ai eu tant de fois à rabattre des exclamations des voyageurs, qu'elles me sont toujours suspectes.

A l'égard de St.-Pierre, le premier sentiment que la place, la colonnade, l'obélisque, les deux gerbes d'eau et le temple excitent dans l'âme, est celui de l'admiration, que l'examen ne détruit point. Il n'y a rien encore, dans quelque état que ce soit, à opposer aux magnifiques fontaines qu'on voit à Rome dans les places et les carrefours, ni à l'abondance des eaux qui ne cessent jamais de couler, magnificence d'autant plus louable que l'utilité publique y est jointe. Ces ouvrages prouvent que les papes, qui en sont les auteurs, ont eu d'aussi grandes idées dans un état borné, que les Romains dans la splendeur de leur empire. Les fontaines sont si multipliées dans Rome, qu'il n'y a point de particulier qui ne soit près de quelque-une, et beaucoup en ont dans

leurs maisons ; tandis que dans Paris, où chacun est consumé par le luxe, on est réduit à puiser l'eau dans une rivière qui est l'égoût général de la ville, et qu'il y a des quartiers qui en sont à une demi-lieue. L'eau est communément mauvaise dans la plupart des autres lieux de l'Italie.

Les travaux pour la décoration de la ville et l'avantage des citoyens, entrepris par les papes, ont été suivis avec persévérance, et sans cette précipitation de la plupart des souverains qui, concentrant tout l'état en eux seuls, surchargent leurs sujets d'impôts pour satisfaire la fantaisie du moment.

En général, l'administration économique des papes est modérée ; mais le gouvernement est trop léthargique, et ne peut guère être autrement. Chaque pontificat n'est guère évalué qu'à sept ans, en formant une durée moyenne d'une suite de papes. Il n'est guère possible qu'un vieillard s'occupe des vices qui peuvent se trouver dans l'administration, se flatte d'avoir le temps de les corriger et d'affermir la réforme, ou même ait, à un âge avancé, le courage nécessaire pour une telle entreprise. Il songe à jouir. Il est communément gouverné par des neveux qui, sachant qu'ils ne lui succéderont pas, du moins immédiatement, n'ont garde de lui

inspirer des idées de réforme. Elles ne feroient que leur aliéner les plus puissans de la cour, qui sont toujours ceux qui profitent des abus. Ils prennent donc le parti d'en profiter eux-mêmes.

Il est peu d'hommes qui, nés dans la poussière, comme Sixte V, soient pourtant nés pour régner; cela est même rare parmi ceux qui naissent sur le trône. Sixte V fut un de ces prodiges; et il seroit à désirer pour l'état ecclésiastique d'avoir une suite de papes de ce caractère, et capables d'en réformer le gouvernement, qui est aujourd'hui un des plus mauvais de l'Europe. Je ne parle pas des vices qui naissent de la constitution même de cette monarchie singulière, et tiennent à des avantages dont ils sont inséparables. Par exemple, dans un état dont le souverain est un vieillard électif et absolu, mais qui ne peut choisir ni indiquer son successeur, il est impossible de réunir toutes les volontés en une seule, de confondre les intérêts particuliers dans l'intérêt commun, ou de les faire naître. L'esprit de la nouvelle Rome est diamétralement opposé à celui de l'ancienne. Dans celle-ci, chaque point de la circonférence tendoit au centre : le patriotisme étoit la passion dominante des citoyens. Dans la nouvelle, tout ce qui a le moindre intérêt de s'en éloigner s'en

écarte. On se tient isolé, ou l'on ne s'unit que pour former des factions contraires, excepté dans les prétentions de la cour de Rome sur les autres états catholiques. C'est dans ce seul point un même esprit qui l'anime. Il faudra pourtant bien qu'elle y renonce un jour, si elle veut conserver quelques droits.

Tels sont les inconvéniens qui tiennent à la constitution fondamentale de la monarchie papale, et qu'on ne pourroit changer sans la détruire, parce qu'elle a aussi ses avantages.

Mais combien y a-t-il dans l'administration économique et politique d'abus et de vices particuliers qu'un pape éclairé et ferme pourroit réformer, et qui disparaîtroient, si le conclave lui donnoit quelques successeurs qui eussent les mêmes qualités? Que ne feroient-ils pas pour la culture des terres, effet et principe de la population, d'où renaîtroit la salubrité de l'air; pour la réformation de la justice civile et criminelle; pour la suppression de ces asiles si scandaleux; pour celle même de tant de pratiques d'une superstition absurde, plus contraire à la religion que favorable à la cour de Rome, qui tireroit alors sa dignité de la pompe des cérémonies, si puissante sur l'esprit des peuples, et encore plus de l'ordre et des mœurs? Rome cesseroit par là d'être l'objet de la dérision des protestans et du

scandale des catholiques raisonnables. Elle auroit grand besoin d'une régénération. Les lettres, les sciences et les arts, à l'exception de la musique, y dépérissent. S'il paroît en France, en Angleterre, ou ailleurs, un ouvrage généralement estimé, il n'en passe pas quatre exemplaires à Rome. Quelques amateurs avoient engagé un libraire étranger à s'y transporter avec un assortiment de choix. Il a été obligé de s'en retirer, après y avoir perdu la moitié de ses fonds. L'académie des arcades, avec son déluge de sonnets, n'est, par son titre, qu'une parodie des vraies sociétés savantes. Ce n'est que par complaisance que des étrangers consentent à s'y laisser inscrire. On ne voit sur les théâtres, excepté à l'opéra, que des farces de foires. Si les premiers rayons qui ont éclairé l'Europe sont partis de l'Italie, ils ont porté ailleurs plus de chaleur qu'il n'en reste aujourd'hui au centre, quoiqu'il s'y trouve toujours des hommes d'un mérite distingué, et qui le seroient partout.

Par un contraste assez singulier, les habitans de Rome (car je ne puis les appeler des Romains) ont, comme les anciens, l'ambition de transmettre leurs noms à la postérité. Celui qui récrépit un mur de couvent, reblanchit une chapelle, n'oublie pas de l'annoncer par une inscription aux races futures; il brise en même temps les

plus beaux monumens, pour en employer les matériaux aux plus vils usages ; il voit l'escalier des récolets d'Ara-Coeli et l'église de St.-Paul pavés d'inscriptions en marbre enlevées des tombeaux des empereurs, et croit, au milieu de tout ce qui atteste l'oubli où tombent les plus grands hommes, perpétuer sa petite existence. Les Barberin et les Farneze ont arraché du Colisée les pierres de leur palais. On a sacrifié à un luxe privé la magnificence publique de Rome, dont l'utilité est pourtant très-réelle ; car il ne faut pas que les habitans de cette ville s'imaginent que les étrangers y portassent tant d'argent, si l'église de St.-Pierre n'existoit pas, et sur-tout si les restes de la magnificence romaine étoient absolument ensevelis sous l'herbe. Il est très-important que ces débris subsistent, et soient, sinon rétablis, du moins conservés et entretenus. Le nom des papes qui ont détruit ou permis de détruire d'anciens monumens, tels que le Colisée et autres, devrait être proscrit dans Rome. Sixte V en connoissoit l'importance : il en rétablit plusieurs ; il en éleva lui-même, tels que le dôme de St.-Pierre, l'obélisque, et les deux fontaines de la place, d'où partent deux gerbes d'eau. On lui doit l'aqueduc qui porte dans Rome cet immense volume d'eau, qu'on appelle de son nom l'*Aqua-Felice*. Toutes ces dépenses, en don-

nant de l'activité à l'industrie et aux arts , ne l'ont pas empêché de laisser un trésor prodigieux pour ces temps-là , et qui depuis a fait plus d'une fois le salut de Rome. Ce n'est pas que je loue cette opération ; j'en dirai ailleurs les raisons. On est étonné de ce que Sixte V a pu faire en cinq ans de pontificat , et toujours à l'avantage de Rome. Mais ce qui lui a fait le plus d'honneur , comme pape et comme prince , c'est d'avoir exterminé une race d'assassins et de brigands qui infestoient l'Italie , et formoient une espèce de profession qui avoit ses lois. On faisoit alors assassiner ou mutiler un ennemi , suivant les conventions , comme on tire une lettre de change. On rapporte qu'un homme à qui un de ces scélérats venoit de couper le visage , lui représentoit l'injustice de maltraiter quelqu'un dont il n'avoit jamais eu sujet de se plaindre. L'assassin alléqua l'argent qu'il avoit reçu , et la parole d'honneur qu'il avoit donnée de s'acquitter de sa commission. Le balafre offrit à l'instant pareille somme à ce commissionnaire si exact , s'il vouloit en user ainsi à l'égard de son commettant. Le marché fut accepté ; et l'exécuteur s'acquitta de la seconde commission avec autant de scrupule que de la première.

Sixte V purgée l'état ecclésiastique de cette branche de commerce , et n'épargna pas les exé-

cutions. Les brigands qui échappèrent au supplice par la fuite, les vagabonds et gens sans aveu refluèrent chez les princes voisins. Ceux-ci s'en étant plaints, Sixte, pour toute excuse, leur fit dire qu'ils n'avoient qu'à l'imiter, ou lui céder leurs états.

Si je me suis un peu arrêté sur ce pape, c'est que l'état actuel de Rome m'en a souvent rappelé l'idée. On l'a mal à propos taxé de cruauté; je le trouve un prince très-humain. Il assuroit la tranquillité de ses sujets en épouvantant le crime; et je maintiens qu'il y a eu moins d'exécutions sous son règne, qu'il n'y avoit auparavant de meurtres dans un mois. J'aurai encore occasion d'en parler au sujet des lieux de monts.

Quoi qu'il en soit, Rome auroit aujourd'hui plus de besoin d'un prince tel que Sixte V, que d'un saint : or le pape actuel, Clément XIII, est un saint et non pas un prince; et son ministre, le cardinal Torrégiani, n'est ni l'un ni l'autre.

Il me semble qu'on n'a pas généralement une idée assez exacte de ce pape ni de son ministre. Voici ce que j'en pense, d'après les conversations que j'ai eues avec les ministres, cardinaux et autres qui ont souvent conféré avec le pape et traité d'affaires avec Torrégiani. L'audience que le premier m'a donnée, et ce que j'ai vu du

second, que j'ai rencontré dans quelques sociétés, tout m'a paru s'accorder avec ce qu'on m'en a dit.

Clément XIII, Rezzonico, est de la plus haute piété. Il a toujours eu des mœurs pures, beaucoup de candeur et de douceur dans le caractère, le cœur et l'esprit droit; peut-être ne lui a-t-il manqué, pour avoir plus d'étendue dans l'esprit, que de l'avoir appliqué aux affaires, et d'avoir osé prévoir qu'il monteroit un jour sur le trône. Son élection fut un coup fourré, un tour de conclave, auquel il n'eut aucune part, et dont plusieurs cardinaux furent les dupes. Quoiqu'il eût le nombre de voix nécessaire pour son élection, il lui manqua celles d'une douzaine de cardinaux, qui lui auroient donné la leur, s'ils eussent soupçonné qu'il eût pu s'en passer sans en être moins élu. Pour entendre ceci, il faut savoir qu'après le jeu des batteries et contre-batteries que les différentes factions emploient les unes contre les autres, quand toutes les intrigues, les finesses italiennes sont épuisées et déconcertées, les partis assez forts pour combattre et trop faibles pour vaincre, font la paix de guerre: l'ennui, les chaleurs et les punaises (car le Saint-Esprit se sert de tout) suffiroient pour chasser les cardinaux du conclave. Ils se réunissent alors sur un sujet dont le premier mérite, du moins

à leurs yeux , est de leur être indifférent ; c'est assez qu'il ne soit point l'ouvrage d'une faction contraire. Ainsi se justifie le proverbe : *Qui entre pape au conclave en sort cardinal*. Comme on y prévoit l'élection dès la veille, les opposans, s'il s'en trouve, craignant de s'aliéner, par une résistance inutile, celui qui va devenir leur maître, s'empressent de lui donner leurs suffrages, et veulent paroître n'avoir désiré que lui. Il a donc ordinairement l'unanimité des voix.

Dans le conclave où fut élu Benoît XIV (Lambertini) et qui dura plus de cinq mois, les cardinaux, après avoir balloté quelques sujets, se partagèrent en deux factions ; celle qui portoit Aldovrandi, lui donna constamment trente-trois voix chaque jour, pendant deux mois, sans pouvoir lui en procurer une trente-quatrième, qui auroit assuré l'élection. Le cardinal Annibal Albani, chef de la faction contraire, feignit de se laisser gagner pour Aldovrandi qui eut l'imprudence d'en marquer sa reconnaissance dans un billet dont Albani se prévalut pour accuser Aldovrandi d'user d'intrigue. Celui-ci, voyant quelques-uns de ses partisans près de se détacher de lui, les tourna tous vers Lambertini, pour les enlever du moins à Albani dont la faction, lasse du conclave, accéda à Lambertini, à qui personne n'avoit d'abord pensé, et qui eut l'unanimité.

Je suis persuadé que la même chose arrivera communément.

Il n'en fut pas ainsi de l'élection de Rezzonico. Le cardinal Spinelli, qui avoit un parti très-fort, ayant su qu'il auroit l'exclusion de la part de l'Espagne, et Cavalchini celle de la France, sans que celui-ci s'en doutât, résolut d'élever au pontificat quelqu'un qui, lui en ayant obligation, lui donnât part au gouvernement. En conséquence, il confia la moitié du secret à Cavalchini, c'est-à-dire le projet d'exclusion de l'Espagne, sans parler de la France, et lui offrit de le faire pape, en joignant un parti à l'autre. Cavalchini, déjà fort par lui-même, crut son élection sûre; mais la France l'ayant fait exclure, Spinelli joua l'affligé, et lui proposa de se réunir en faveur de Rezzonico, peu agréable à Sciarra Colonne, partisan de la France. Cavalchini, piqué, et croyant avoir reçu de Spinelli un service désintéressé, dont la France seule avoit empêché l'effet, accepta la proposition; et Rezzonico fut élu. L'affaire fut si brusquement conclue, que plusieurs cardinaux n'eurent pas le temps d'être instruits de ce qui se passoit, et de se faire le mérite d'y concourir. Peut-être aussi le secret lui procura, ou lui conserva-t-il des voix qu'il n'auroit pas eues; et il n'en eut que le nombre suffisant. Passionei, qui ne lui avoit pas donné la

sienne, ne voulant pas être soupçonné de timidité, ni passer pour dupe, dit hautement qu'il l'avoit refusée à Rezzonico, parce qu'il le croyoit incapable de gouverner l'église. Il a souvent répété ce propos dans l'affaire de Portugal. Quand on lui objectoit la pureté d'âme de Clément XIII : *Jésus-Christ*, disoit *Passionei*, *rendoit le même témoignage à Nathanaël* : *bonus Israëlita*, etc. ; *mais il n'en fit pas un apôtre*. Les cardinaux auroient dû suivre le conseil qu'un anonyme leur donnoit, en affichant à la porte du conclave : *Si doctus, doceat nos ; si sanctus, oret pro nobis ; si prudens, gubernet nos*.

Je ne parle des deux derniers conclaves que pour donner une idée de ce qui se passe dans tous les autres.

Clément XIII, n'ayant pas les qualités propres au gouvernement, ne s'est pas, comme tant d'autres, imaginé les avoir ; et ce n'est pas un mérite commun que de savoir se juger. Uniquement occupé de son salut, il abandonna toutes les affaires à son ministre. Mais il n'a pas été heureux dans le choix qu'il a fait du cardinal Torrégiani. Ce ministre est honnête homme, grand travailleur, entendant bien les affaires quant au positif des lois, mais incapable d'en connoître l'esprit, d'y faire fléchir la lettre, ou de réformer ce qu'elles peuvent avoir de vicieux. Plus opiniâtre que fer-

me, la contradiction l'affermir dans un sentiment qu'on lui feroit abandonner en le flattant. C'est un grand défaut dans un homme d'état, que de manquer de flexibilité, et de ne pouvoir être ramené que par la voix de la séduction. Rustre et même grossier, il ignore que l'ancienne audace ecclésiastique n'est plus de saison. N'étant jamais sorti du Vatican ou du Quirinal, il croit fermement que le pouvoir des clefs est le même que du temps de l'empereur Henri IV ; et, ne se reprochant rien, il ne suppose pas qu'on ait aucun reproche à lui faire. Quand il ne peut disconvenir des pertes que la cour de Rome fait journellement de son autorité dans l'Europe catholique, il les regarde comme des nuages passagers, et répond : *Nous avons la parole de Jésus-Christ ; l'église est inébranlable*. Il ne soupçonne pas qu'il y ait de la différence entre l'église et la cour de Rome. Il a perdu les jésuites par son opiniâtreté. Les jansénistes et les parlemens lui devoient un temple, avec l'inscription : *Deo ignaro*.

Le 16 janvier 1762, le duc de Praslin, alors ministre des affaires étrangères, écrivit de la part du roi au cardinal de Rochechouart, ambassadeur de France à Rome (j'ai lu la lettre), de mander chez lui le P. Ricci, général des jésuites, et de lui proposer de nommer en France un vicaire

général françois, qui seroit changé tous les trois ans, ou ne pourroit être continué que pendant trois autres années au plus; au moyen de quoi les jésuites seroient conservés. Le roi fait marquer dans cette lettre, sur-tout dans trois endroits, son goût pour eux, et le désir de les garder. Le cardinal avoit ordre de parler suivant l'esprit de la lettre, sans la montrer, et d'exiger une réponse précise et prompte, laquelle devoit arriver avant le 9 février, jour fixé par le parlement pour terminer l'affaire. Il faut que le cardinal ait fait sèchement sa commission, sans quoi il seroit inconcevable que le P. Ricci eût refusé l'offre du roi. Je suis persuadé que, s'il eût vu la lettre, il auroit accepté avec reconnoissance. Il voulut, avant de se déterminer, consulter le ministre de Clément XIII, le cardinal Torrègiani, qui répondit, comme on sait : *Sint ut sunt, vel non sint*. Ce fut l'arrêt de mort des jésuites.

Torrègiani ne connoît pas l'état qu'il gouverne, puisqu'il ne connoît pas les états avec lesquels il est obligé de négocier. Quand les événemens contrarient ses vues et ses mesures, il dit qu'il renonceroit au ministère, si la providence qui l'y a placé, ne lui déclaroit, par cela seul, qu'elle veut qu'il y reste. Il a cette folie-là de commune avec l'archevêque de Paris, Beaumont,

supposé que leur folie soit bien purgée d'intérêt; j'en doute fort.

La cour de Rome est sur le point de perdre le Portugal; Carvalho, comte d'Oyras, vient de faire paroître un ouvrage terrible en faveur des évêques, contre le pape; et a fait, en conséquence, donner, pour des mariages entre parens, des dispenses qu'on alloit auparavant demander à Rome. Cependant on y craint encore plus les écrivains françois que la révolte ouverte du Portugal, et l'on n'a pas tort. L'affaire de Portugal tient uniquement au ministre; la superstition n'y a rien perdu de sa force sur l'esprit de la nation; au lieu que le François, avec ses incommodes libertés, sans se détacher de la communion romaine, est plus à craindre que des hérétiques déclarés. Le pouvoir spirituel de Rome tombe, depuis quarante ans, avec l'accélération des corps graves dans leur chute: quelques prélats en sont convenus avec moi. Dans une conversation libre que nous eûmes, le cardinal Piccolomini et moi, j'allai jusqu'à lui dire que, si je n'avois que dix-huit ans, je verrois la révolution du gouvernement de Rome, et il ne me contredit pas.

Ce gouvernement pourroit encore se relever et s'affermir pour long-temps, s'il avoit la sagesse de renoncer à ses prétentions chimériques. Il conserveroit des droits ou prérogatives honora-

bles que les princes catholiques respecteroient. Sans quoi, ces princes s'affranchiront bientôt d'eux-mêmes, et la proscription des chimères entraînera les attributions utiles.

Ce n'est pas que je pensasse que la séparation de la France d'avec Rome fût avantageuse au roi. Un patriarche pourroit avoir de grands inconvéniens; et s'il faut un centre d'unité, il vaut mieux l'avoir à trois cents lieues que chez soi. Le roi, dans bien des occasions où il ne veut pas user de son autorité, peut faire réprimer par le pape des évêques fanatiques ou brouillons. Quant à l'idée de se constituer chef de son église, cela ne seroit guère praticable à un prince catholique. Il y trouveroit de grands obstacles, par des raisons qui, pour être développées, exigeroient un traité en forme.

La cour de Rome ne sauroit aujourd'hui se conduire avec trop de prudence. Elle voit partout qu'on lui fait perdre, par degrés, ses usurpations. Les moines, sa plus chère milice, auxquels on n'auroit pas osé toucher autrefois sans encourir les censures, reçoivent partout des entraves, et finiront, si l'on en laisse subsister, par être soumis à l'ordinaire, comme ils l'étoient dans leur institution. Il se trouve des moines, même en Italie, hors des états du pape, qui préfèrent à ses ordres ceux de leur souverain.

En 1766, le grand-duc proposa aux minimes et aux augustins de lui prêter à intérêt, et jusqu'au remboursement, le superflu de leur argenterie, pour relever une maison de charité. Les moines l'ayant accepté, la cour de Rome trouva fort mauvais que cela fût fait sans son attache, exigea que les deux supérieurs en demandassent du moins l'absolution. Le minime voulut bien s'y soumettre, et la reçut. L'augustin la refusa, soutenant qu'il n'en avoit pas besoin pour avoir concouru avec son souverain à un arrangement raisonnable. La cour de Rome a été réduite à faire passer cette absolution par le général des augustins résidant à Rome, lequel l'a envoyée au moine, qui ne la reçut que par respect pour son supérieur.

Peu de temps auparavant, l'Empereur avoit fait justice, en Toscane, de l'évêque de Pienza. Ce fanatique jetoit à tort et à travers les excommunications comme les bénédictions. L'Empereur, après l'avoir fait plusieurs fois et inutilement avertir d'être sage, le fit enlever et conduire par des grenadiers à Aquapendente, première ville de l'état ecclésiastique du côté de la Toscane. Dès qu'il fut sur la montagne où les grenadiers prirent congé de lui, se retournant vers la Toscane, il excommunia tout le duché et nommément l'Empereur et les grenadiers,

qui en firent peu de cas. Arrivé à Rome, il fallut le dédommager du revenu de son évêché; et la chambre apostolique n'ayant pas beaucoup de fonds pour des dépenses extraordinaires et imprévues, on a eu recours à une économie assez singulière. Le général des troupes du pape venoit de mourir et n'étoit pas encore remplacé. On a laissé la place vacante; et les appointemens, en ont été donnés à l'évêque, qui en jouissoit lorsque j'étois à Rome. Il est vrai que les papes ont fait plus de conquêtes avec des prêtres et des généraux de moines qu'avec des soldats; mais il ne paroît pas qu'ils puissent aujourd'hui en faire de façon ni d'autre.

La cour de Rome vient d'échouer dans une entreprise qu'elle vouloit faire sur Gênes. La république présente au pape trois sujets pour un évêché. Le pape se hasarda d'en nommer un non présenté, pour l'évêché de Vintimille; et, le prenant parmi les nobles, se flattoit par là de le faire accepter par le sénat. L'évêque nommé ayant accepté, le sénat le fit mettre en prison; et, quoiqu'il y fût bien traité, il y est mort au bout d'un an. Le pape en a nommé un second qui, ne voulant ni mourir ni vivre en prison, a sagement refusé, et l'évêché est encore vacant.

On voit qu'indépendamment des pertes que fait la cour de Rome par la révolution arrivée

dans les esprits, elle s'attire encore des désagréments par ses imprudences ; et, malgré toute sa politique, les besoins qu'elle éprouve lui font faire de mauvais marchés. Si celui que Benoît XIV fit en 1753 ne fut pas forcé, ce fut une faute très-grande.

Par un concordat, le roi d'Espagne, moyennant un million cent trente-trois mille trois cent trente-trois écus romains, qui font cinq millions six cent soixante-six mille six cent soixante-six livres de France, une fois payés, nomme aux bénéfices de son royaume et expédie les bulles, sans que le pape puisse mettre des pensions sur aucun de ces bénéfices. Il ne s'en est réservé que cinquante-deux qu'il nomme comme autrefois, et dont il expédie les bulles ; et le roi d'Espagne donne aux nonces apostoliques à sa cour, cinq mille écus romains par an, sur le produit de la bulle de la croisade, espèce d'indult par lequel le roi lève une certaine somme sur le clergé, pour les prétendus frais d'une guerre fictive contre les Turcs.

Rome a perdu, par cet arrangement, près de huit mille Espagnols, sollicitateurs de grâces, qui faisoient leur cour au pape, portoient de l'argent chez lui, et lui procuroient chez eux une très-grande considération. Rien n'ajoute si fort à celle d'un prince chez les étrangers, que d'y

en entendre souvent parler. Benoît XIV étoit savant, avoit l'esprit aimable, l'imagination vive et gaie, les propos libres et des mœurs pures; affable, tolérant, populaire, l'homme enfin le plus fait pour la société; mais, s'il prétendit, comme les autres papes, à l'infailibilité, ce ne devoit pas être en politique.

A propos d'infailibilité, il est assez singulier qu'un pape annule, par un décret, ce que son infailible prédécesseur avoit statué. On peut se rappeler la lettre encyclique de Benoît XIV aux évêques de France, pour y établir la paix sur la constitution. A peine fut-il mort, que Giacomelli, le fanatique agent des fanatiques constitutionnaires, et secrétaire des brefs aux princes, c'est-à-dire, des brefs qui ne partent pas de la daterie, voulut engager Clément XIII à donner de cette lettre une interprétation qui l'auroit exactement anéantie, et auroit produit un schisme qui pouvoit aller jusqu'à la séparation de la France d'avec Rome. M. d'Aubeterre para le coup par le moyen du cardinal Galli, grand pénitencier, le plus vertueux, le plus instruit, le plus éclairé des cardinaux, et le contre-poison de Giacomelli. Sur ce qu'on représentoit à celui-ci qu'il se hasardoit à mettre le feu en France : *Je le voudrois*, dit-il, *aux quatre coins du royaume.* Et peut-être avons-

nous en France des brûlots qui pensent comme lui. Je tiens de plusieurs prélats romains, et je sais que le pape pense comme eux, que si quelques évêques françois ne souffloient pas le feu à Rome, on y seroit fort tranquille sur la constitution.

Lorsque Clément XIII étoit prêt à faire sa promotion de 1766, Torrégiani et les cardinaux de son parti, amis des jésuites et ennemis des parlemens, furent accablés de lettres des évêques françois qui pensent comme eux, pour engager le pape à comprendre dans sa promotion, et nommer *proprio motu* l'archevêque de Paris, Beaumont. Il sembloit que le sort de l'église et de la religion en dépendoit. J'ai lu, entr'autres, une lettre de l'évêque de Sarlat (Montesquiou), qui avoit été interceptée. Cette lettre, de juin 1766, est un plaidoyer en forme, pour prouver au pape la nécessité de donner le chapeau à l'archevêque, et de le mettre par là à l'abri de toute poursuite du parlement. Il faut être bien impudent ou bien ignorant de nos principes, pour en avancer de si faux. Le parlement l'auroit détrompé, pourvu que le roi l'eût laissé agir. Dans un temps où Rome étoit autrement respectée qu'aujourd'hui, le chapeau n'empêcha pas le cardinal Balue d'être enfermé dans une cage de fer.

Les modèles de la plupart de ces lettres étoient dressés à Rome, par Giacomelli et l'abbé de Caveirac. Les évêques ne faisoient que les transcrire. Cependant toutes ces batteries n'eurent aucun succès, et l'archevêque ne fut point cardinal. Ses partisans ont prétendu que le pape l'auroit nommé, s'il n'avoit craint de se compromettre en proposant au roi un sujet qui n'en auroit pas été agréé. J'ai au contraire tout lieu de penser que le pape, pour céder à la persécution des *zelanti* de l'archevêque, et s'en faire un mérite auprès d'eux, l'auroit proposé au roi, s'il eût été sûr du refus de sa majesté.

Les papes sont flattés sans doute de voir le sujet distingué d'un souverain devenir le leur, s'attacher trop souvent à son prince adoptif plus qu'à celui que sa naissance lui avoit donné. Mais il suffit à la cour de Rome d'avoir, dans chaque état puissant, un ou deux sujets décorés du chapeau, et d'en montrer de loin la perspective à tous les autres. Elle ne veut pas que dans un conclave la faction des couronnes puisse l'emporter sur l'italienne. Les papes ont d'ailleurs, dans leurs propres états, assez de maisons illustres à s'attacher, pour ne pas donner le chapeau à des étrangers, sans y être contraints par un intérêt sensible.

Je ne connois que deux chapeaux en France

donnés *proprio motu*, depuis plus d'un siècle : l'un au cardinal Mailly, et l'autre au cardinal de Bernis. Le premier fut la récompense du fanatisme de Mailly pour la constitution ; le second fut un acte de reconnaissance de Benoît XIV à l'égard de l'abbé de Bernis, qui avoit réconcilié la cour de Rome et la république de Venise. Je parle de ces deux faits dans mes mémoires sur le règne présent.

Quand le roi voulut procurer le chapeau au cardinal Fleury, il fut obligé de consentir que son droit seroit regardé comme employé lors de la nomination des couronnes, qui se fit un an après, et à laquelle la France n'eut point de part. Il y avoit déjà eu des exemples de promotions anticipées, celle du cardinal de Bouillon, en 1669, et une autre plus récente, en 1715, du cardinal de Bissy, sous Louis XIV. C'est pourquoi, sous Louis XV, la France ne prétendit point participer à la promotion des couronnes, en 1719. Puisque je me suis arrêté sur les promotions des cardinaux, j'ajouterai quelques articles qu'on ne trouve dans aucun voyageur, et que je ne crois pas imprimés ailleurs.

On décida au concile de Constance que les cardinaux seroient choisis dans toutes les nations chrétiennes. Les papes nommèrent cependant plus d'Italiens que d'étrangers, et en ayant pris

parmi ceux-ci qui ne convenoient pas à leurs souverains, il fut réglé, vers 1600, que les princes présenteroient eux-mêmes leurs sujets. Lors de ce règlement, l'Angleterre n'étant plus catholique, et le Portugal étant soumis à l'Espagne, le droit de nomination se bornoit presque à l'Empereur, à la France et à l'Espagne. Les rois de Pologne voulurent cependant participer aux promotions. Le pape prétendoit que, n'étant qu'électifs, ils n'avoient pas les mêmes droits que des rois héréditaires. Une autre difficulté le touchoit encore plus : c'est que les évêques polonois ne veulent pas céder, comme ailleurs, aux cardinaux. Les rois de Pologne, pour établir un droit de nomination, présentèrent d'abord des nonces qui avoient résidé auprès d'eux. Ils en ont depuis nommé d'étrangers, autres que des nonces, et plusieurs François leur ont dû et leur doivent encore le chapeau. La cour de Rome vouloit du moins les borner à une seule nomination pendant leur règne; mais il faut désormais que les papes comptent avec les rois.

La république de Venise, ayant le traitement des têtes couronnées, de concert avec l'ambassadeur, comprend un Vénitien dans la promotion des couronnes.

Depuis que le Portugal a secoué le joug de l'Espagne, ses rois ont leur droit de nomination.

Tous les rois de la communion romaine ont le même droit.

Pendant la guerre de la succession, Clément XI, ayant été forcé de reconnoître l'Empereur pour roi d'Espagne, ce prince le força encore, à ce titre, de comprendre dans la promotion des couronnes le jésuite espagnol Cinuegos, indépendamment du cardinal qu'il avoit nommé comme Empereur.

Le pape, ayant reconnu Jacques III comme roi d'Angleterre, lui accorda, dans la promotion de 1712, la nomination d'un chapeau, qui fut celui du cardinal de Polignac, dans le temps qu'il signoit le traité par lequel Jacques III étoit exclus à perpétuité du trône d'Angleterre. Depuis cette première nomination, Jacques, que nous ne nommions plus que le prétendant, a joui de ce droit pendant toute sa vie, à chaque promotion des couronnes, et l'a toujours appliqué à des François, dont chacun lui a fait une gratification de cent mille écus qui étoient censés être pour sa maison.

Le prince Édouard, son fils, ne jouit pas de ce droit, le pape ne l'ayant pas reconnu pour roi. On ne lui permettoit pas à Rome de prendre le pas sur son frère, le cardinal d'Yorck; et l'on a exilé quelques supérieurs de moines qui, dans une visite, l'avoient traité de majesté. Je

J'ai souvent rencontré dans les rues de Rome, marchant avec deux carrosses. J'avois eu avec lui à Paris quelques conversations, et il parut me reconnoître, en me faisant un signe de bonté; mais je n'allai point lui faire ma cour, ne voulant, dans les circonstances présentes, ni lui donner, ni lui refuser le titre de majesté.

On pense que les égards du pape pour l'Angleterre ont pour objet d'en procurer la protection aux catholiques du Canada. Les Anglois sont plus accueillis à Rome qu'aucune autre nation, par la dépense qu'ils y font; au lieu que cette ville est surchargée de pèlerins gueux de tous les états catholiques.

Pour finir ce qui concerne les promotions de cardinaux, il faut observer que le pape ne peut donner le chapeau *proprio motu* à un sujet de l'Empereur, du roi de France ou de celui d'Espagne, sans l'agrément réuni des trois. Ces puissances ont encore le droit de rejeter pour nonces tous ceux qui ne leur sont pas agréables: c'est par conséquent les nommer elles-mêmes; et ces trois nonciatures assurent le chapeau à ceux qui les ont remplies.

J'ai dit que le pape avoit un pouvoir absolu; j'ajouterai que les cardinaux l'usurpent sur les autres citoyens. Je ne connois point de pays où les grands soient plus en état d'abuser de leur

crédit, et les Italiens nomment cet abus la *prepotenza*. Chaque cardinal a la franchise de son palais aussi sacrée que celle d'une église, et tout coquin qui a la protection d'une éminence, est à couvert des poursuites de la justice. Un seul exemple des excès où peut se porter un cardinal, en donnera une idée qu'on ne pourroit pas se former sur une assertion générale d'abus de puissance.

Le cardinal Aquaviva étoit protecteur de l'Espagne, titre insolent que prennent les cardinaux chargés des affaires ecclésiastiques d'un royaume, et qui l'est encore trop en les qualifiant de protecteur des églises de, etc.; mais il ne s'agit pas ici de discuter de vains titres, voyons-en l'effet.

Il faut encore savoir que Rome n'ayant point de guerres pour son compte, tous ses habitans ne s'en intéressent pas moins à celles qui s'élèvent en Europe, que si elles les regardoient eux-mêmes. Chacun s'y passionne pour ou contre chaque nation belligérante. On voit le parti françois, autrichien, anglois, prussien, etc.

Lorsque l'empereur François I.^{er} fut élu à Francfort, en 1745, le parti autrichien imagina une espèce de triomphe. On prit un enfant de douze à treize ans, fils d'un peintre, nommé Léandro, et d'une jolie figure; on l'habilla d'o-

ripeau ; un faquino le portant de bout sur ses épaules , on le promena dans Rome , suivi d'une foule de canaille qui crioit : *Vive l'Empereur !* Cette mascarade passa d'abord devant le palais du cardinal de La Rochefoucault , chargé des affaires de France , s'arrêta sous les fenêtres , et redoubla de cris de joie . Le cardinal sentit bien que ce n'étoit pas pour lui faire honneur ; mais , prenant le parti qui convenoit avec une populace , il se montra sur le balcon , et fit jeter quelques poignées d'argent . Aussitôt la canaille se jeta dessus en criant : *Vive l'Empereur ! vive la France !*

Cette troupe de gueux , échauffée par le succès de son insolence , continua sa marche , se rendit sur la place d'Espagne , devant le palais du cardinal Aquaviva , et voulut y jouer la même farce . Le cardinal , l'homme du caractère le plus violent , paroît à une fenêtre ; au même instant , vingt coups de fusils partent du palais , couchent sur la place autant de tués ou de blessés , et le pauvre enfant fut du nombre des premiers . Tout le peuple de Rome , indigné d'une telle barbarie , dont la conduite du cardinal de La Rochefoucault monroit encore plus l'horreur , s'attroupe , veut incendier le palais et y brûler Aquaviva . Mais celui-ci , qui avoit prévu les suites de sa violence , s'étoit assuré de plus de mille braves , dont il

couvrit la place ; quatre pièces de canons chargés à cartouches sont mises en batterie devant le palais , imposent au peuple qui s'écarte , se dissipe , n'exhalant sa fureur qu'en imprécations contre le cardinal. Il n'en fut depuis que plus respecté , et savoit se défaire de façon ou d'autre de tous ceux qui lui faisoient ombrage. Si le fait n'étoit pas si récent et n'avoit pas eu tant de témoins , il seroit incroyable qu'il fût arrivé , ou qu'il n'eût pas eu plus de suite. J'ai eu besoin , pour le croire , de me le faire répéter par des personnes de toutes classes. J'ai su d'un banquier très-accrédité dans Rome , et qui en connoît bien l'intérieur , que le cardinal n'avoit pas été sans inquiétude pendant plusieurs jours.

Le peuple , forcé de renfermer sa fureur , avoit projeté de pénétrer par un égoût sous le palais , et de le faire sauter avec de la poudre. Le chef de la conjuration étoit un maçon nommé Maestro Giacomo , homme de tête , hardi , et une espèce de coq du bas peuple. Le banquier de qui je le tiens , en eut connoissance et en instruisit le cardinal , qui manda secrètement Giacomo , le flatta beaucoup , et tout ce qu'il en put obtenir fut que maître Jacques , sans nier ni blâmer le projet , promit simplement de ne s'en plus mêler. Les conjurés , ayant perdu ce chef , si nécessaire par sa profession , n'en purent trouver un pareil ; le

temps refroidit les esprits, et les choses en restèrent là.

Il n'est pas moins étonnant que le pape, avec l'autorité absolue et un corps de troupes, n'ait pas fait, du cardinal, quelque justice au peuple.

Aquaviva eut, dans les derniers jours de sa vie, tant de remords de ses violences, qu'il vouloit en faire publiquement amende honorable; mais le sacré collège ne le permit pas *ob reverentiam purpuræ*.

Le ministre d'Espagne entretient encore aujourd'hui quatre soldats et un bas officier, qui montent la garde sur la place, prêts à sabrer les sbires qui oseroient paroître sur sa franchise. Les autres ministres étrangers ont aussi chacun la leur, et toutes sont autant d'asiles pour le crime.

Il en est ainsi des autres villes de l'Italie. J'ai vu, à Florence, un coquin qui s'étoit fait une baraque sur le perron d'une église où il vivoit, depuis deux ans, de charités, s'y refermant la nuit, et se promenant le jour sur le perron. Etant à Boulogne, je voyois sous le portique des franciscains plusieurs de ces marauds y recevoir tranquillement autant d'aumônes que les mendiants qui couroient les rues.

Il y a un siècle que toutes les franchises auroient été supprimées, sans la hauteur, pour ne

pas dire plus, de Louis XIV, qui, seul de tous les souverains, voulut conserver la franchise de son ambassadeur. Le pape Innocent XI avoit le consentement des autres princes, qui le retirèrent dès qu'ils virent qu'il n'étoit pas général. Comment le confesseur de Louis XIV, un jésuite, attaché au pape par état, n'a-t-il pas remontré à son pénitent de combien de crimes il se rendoit responsable, et dans une occasion où la raison, la justice et le bien de l'humanité étoient visiblement du côté du pape.

Ce prince avoit de grandes qualités; mais il n'a pas toujours placé le point d'honneur où il devoit être, et a quelquefois abusé de sa puissance. Il eut raison d'exiger une satisfaction éclatante de l'attentat des Corses contre son ambassadeur; mais il falloit en même temps châtier les domestiques qui avoient donné lieu à la violence de la soldatesque. Il faut dans toutes les affaires envisager à la fois le principe et l'effet. Tout Rome attestoit alors que les valets et les braves attachés au duc de Créqui ne cessoient journellement d'insulter les soldats de la garde corse: ce qui est assez croyable, vu l'esprit du temps, l'indiscrétion françoise et l'insolence de la valetaille.

Si l'on peut blâmer l'excès du crédit des cardinaux, on ne peut leur faire de reproches sur les mœurs. Il y en a sans doute quelques-uns,

comme parmi nos évêques , dont la conduite ne seroit pas hors d'atteinte ; mais en général elle est régulière. Un prélat qui auroit donné un scandale , et ne seroit pas d'une naissance qui excuse tout , parviendroit difficilement au chapeau ; et il est très-rare qu'une longue habitude de régularité , ou même de contrainte , se démente dans un âge plus avancé. Piccolomini , qui avoit été gouverneur de Rome , place cardinalice , c'est-à-dire d'où l'on ne sort que pour être cardinal , eut beaucoup de peine à y parvenir à cause de quelques galanteries d'éclat.

Quoiqu'il n'y ait pas à Rome la même réserve qu'en France sur les spectacles , à l'égard des ecclésiastiques , les cardinaux n'y paroissent guère. Il y a bien la loge du gouverneur ; mais il n'est que dans la prélature , et beaucoup de prélats s'en abstiennent.

A l'égard de la débauche qui règne , dit-on publiquement à Rome , et des femmes prostituées sous la protection du gouvernement , cela est absolument faux , du moins à présent. Il n'y a pas plus à Rome qu'à Paris , à Londres et dans les grandes capitales , de lieux de débauche. On y est ce qu'on appelle *raccroché* en plein jour. Cela n'arrive-t-il pas à Paris ? On ajoute , pour aggraver le reproche , que c'est souvent par des abbés ; on ne dit pas que cet habit n'est pas res-

treint aux ecclésiastiques. C'est l'habit commun de tous ceux qui ne veulent pas être confondus avec le bas peuple, et ne sont pas en état de se vêtir comme les laïques aisés. Observons encore que tout se fait en Italie par des hommes. Aussitôt qu'on y est entré, on ne voit plus de servantes dans les auberges; ce ne sont que des valets, *camerieri*. Je ne connois que Venise où les femmes publiques forment une espèce de profession, et soient protégées par le gouvernement.

La société à Rome est divisée en plusieurs classes, comme dans tous les gouvernemens où il y a des distinctions d'état très-marquées. Les cardinaux, les princes romains, les femmes qualifiées, la prélature, forment la première classe. L'assemblée qu'on appelle *conversation* se tient à des jours marqués chez ceux ou celles qui se sont mis sur le pied de la recevoir. Les étrangers connus, et présentés par le ministre de leur nation, y sont admis, et peuvent continuer d'y aller. On y joue, ou l'on y prend des glaces. Le jeu n'y est pas fort; comme partout où l'opulence n'est pas grande. On n'y paie point les cartes; mais aussi sont-elles souvent bien sales, et ne les change-t-on que lorsqu'on ne peut absolument s'en servir. La propreté n'est, en aucun genre, une qualité des Italiens, ni même des Italiennes. Un insolent de Paris s'exposeroit à quelques dégoûts,

indépendamment d'autres accidens dont malheureusement l'Italie n'a pas le privilége exclusif.

Je fus d'abord un peu choqué de ne voir sur les tables de jeu que des jetons de cuivre ou d'ivoire. La raison qu'on m'en donna me parut bonne pour les maîtres de maison, et injurieuse pour les joueurs. On prétend que, si les jetons étoient d'argent, on en emporteroit souvent par mégarde, ou autrement. On m'ajouta que M. le duc de Nivernois en avoit perdu quatre ou cinq cents, pendant son ambassade.

Les gens de loi et les principaux de la bourgeoisie ont aussi leurs assemblées, et vivent entr'eux; car un homme d'un ordre inférieur, quelque mérite qu'il eût, ne seroit pas admis dans les sociétés de la première classe. La naissance et les dignités y sont les seuls titres d'admission. Je ne connois point de pays où le mérite personnel soit moins considéré qu'à Rome, si l'on excepte l'Allemagne, où la naissance l'emporte sur tout. Un exemple suffira :

Barsquainstein, fils d'un professeur d'histoire à Strasbourg, s'étant fait connoître par son esprit et ses talens, l'empereur Charles VI se l'attacha, le fit ministre et comte de l'Empire. Il a occupé la même place sous l'Impératrice-reine. Les plus grands lui faisoient la cour; mais il ne put jamais engager leurs femmes à voir la

sienne. La comtesse de Kaunitz, que je voyois souvent à Naples où son mari est ambassadeur de l'Empereur, m'a dit que le comte de Kaunitz, son beau-père, que nous avons vu ambassadeur en France, voulut, à son retour à Vienne, admettre dans sa société quelques femmes aimables et estimables qui en auroient fait l'agrément. Celles qui leur étoient supérieures par le rang refusèrent d'y souscrire, désertèrent ; et le comte de Kaunitz fut obligé de se soumettre au noble ennui dont elles étoient en possession.

Sur l'éloge qu'on faisoit devant elles du général Lawdon, qui venoit de remporter une victoire, en applaudissant à son mérite : *C'est dommage*, disoient-elles, *qu'il ne soit pas chevalier* ; car avec seize quartiers, sans mérite, il leur auroit paru bien plus estimable.

Il n'en est pas ainsi à Paris ; un homme de mérite n'est exclus d'aucune société. Il est vrai que le premier des mérites, pour y être reçu et accueilli, est celui d'être aimable, c'est-à-dire de porter dans la société de l'esprit d'agrément. Il suffit souvent d'être homme de plaisir pour être recherché. La probité, la naissance, pourvu qu'elle ne soit pas honteuse et sans fortune, sont les dernières choses dont on s'informe. Ce que je dis de la facilité des liaisons ne regarde que les hommes. Les femmes, qui sont partout les con-

servatrices de la vanité, admettoient un homme dont elles ne recevroient pas la femme. Il faut plus d'égalité d'état pour qu'elles se voient familièrement. Une seule chose établit l'équilibre avec la naissance, les titres et le rang ; c'est l'opulence. Les richesses donnent une grande considération, puisqu'elles décident des alliances les plus disproportionnées et quelquefois honteuses. Il est naturel qu'elles influent sur la société ; et le besoin du plaisir y contribue encore. La plupart des femmes de qualité, et même titrées, n'ayant qu'une pension médiocre relativement à leurs fantaisies, ne pourroient pas tenir une maison assez opulente pour y recevoir habituellement une compagnie à leur choix ; elles sont donc obligées de rechercher celles qui peuvent en faire les frais, et c'est communément dans la finance qu'on les trouve. L'orgueil compose avec le plaisir, et en subit la loi. Quiconque donne un bon souper, a une loge à l'opéra et aux autres spectacles, est en possession de se faire faire la cour, et d'avoir même des complaisances de tout état.

Le goût pour la table ne règne pas à Rome comme à Paris ; ce qui n'empêche pas qu'on n'y puisse faire des liaisons agréables dans les sociétés de la première classe et de l'ordre mitoyen. Le séjour que j'y ai fait, et les habitudes que j'y ai

eues, m'ont confirmé ce que le président de Montesquieu n'en avoit dit : que Rome eût été une des villes où il se seroit retiré le plus volontiers.

A l'égard du physique, les environs de Rome, quatre à cinq lieues à la ronde, sont en friche et dévastés presque partout. Varron n'en loueroit pas aujourd'hui la culture. La campagne ne prévient donc pas favorablement pour la capitale. En effet, quant au peuple et à la petite bourgeoisie, tout déceit la pauvreté, comme tout à Londres annonce l'opulence nationale, et à Paris le luxe particulier.

La Rome moderne ne rappelle l'ancienne que par des ruines, et la population présente ne donneroit pas l'idée de celle dont parlent les historiens. Ce n'est pas que je croie qu'elle ait jamais été au point qu'ils prétendent : il seroit même aisé d'en prouver l'impossibilité. Sans vouloir faire ici une dissertation, il suffiroit de considérer que l'enceinte actuelle de Rome est la même que sous Aurélien, mort en 275, qui donna à cette ville la plus grande étendue qu'elle ait eue. Elle n'égale pas celle de Paris, dont le diamètre est de cinq mille deux cents toises de la barrière du Roule à celle du Trône (plus de deux lieues); et Paris est à peu près rond. Il n'est donc pas possible que Rome ait pu, dans les temps les plus brillans, renfermer plus de cinq à six cent

mille âmes, si l'on fait attention à l'espace que devoient occuper les places publiques, les temples, les portiques, les cirques, théâtres, amphithéâtres, les palais des empereurs, dont celui de Néron faisoit, disent les mêmes auteurs, un tiers de la ville. Denis d'Halicarnasse, liv. 4, dit que Rome s'étoit tellement accrue, qu'on ne savoit où finissoit la ville et commençoit la campagne. On en peut dire autant de Paris, en partant des barrières qui joignent presque les premiers villages. C'est pourquoi les auteurs varient si fort sur l'étendue de Rome : les uns lui donnant treize milles de circuit, et d'autres jusqu'à cinquante milles. Il n'est donc pas étonnant que ceux-ci y supposent des millions d'habitans ; ils y comprenoient sans doute le Latium en entier. On parleroit encore ainsi de Paris, si l'on faisoit entrer dans le dénombrement les villes, bourgs et villages de dix à douze lieues à la ronde.

Cependant, quelque supposition qu'on pût faire sur la population et le nombre des citoyens romains, il n'est guère possible de croire ce qu'on lisoit sur la pierre d'Ancyre : que, sous le sixième consulat d'Auguste, le dénombrement des citoyens romains montoit à quatre millions cent soixante-trois mille ; et que, sous l'empereur Claude, le nombre en fut encore augmenté et porté jusqu'à six millions neuf cent soixante-

quatre mille. Rapportons les termes mêmes de Juste Lipse , tom. III , pag. 387. Plantin. 1637. *Augustus de se in lapide Ancyrano hoc dicit : in consulatu suo sexto lustrum condidisse, quo lustro censita sunt civium romanorum capita quadragies centum millia et sexaginta tria. Immanis herclè numerus.... at etiam crevit assidue, et sub Claudio imperatore, Tacitus ac fidi auctores accensent sexagies novies centena sexaginta quatuor millia.*

La population de tout l'état ecclésiastique n'est aujourd'hui que de deux millions, suivant le tableau du gouvernement. Ceux qui portent le plus haut la population de Rome , ne lui donnent pas plus de cent soixante-dix mille âmes; et nous avons en France quatre villes de province qui en ont autant ou qui les passent : Lyon, Nantes, Rouen et Marseille. Je ne crois pas que Rome en ait plus de cent vingt mille, en y comprenant les Juifs et le concours des voyageurs, pèlerins, etc., hors le temps d'un grand jubilé, ou celui du couronnement d'un pape. Les circonstances font extrêmement varier la population d'une ville. Celle de Rome n'étoit guère que de trente mille, lorsque Grégoire XI y transporta, en 1377, le siège que les papes tenoient à Avignon, depuis soixante-douze ans. Léon X la porta à plus de quatre-vingt mille, et six ans après, sous Clé-

ment VII, après le sac de Rome, en 1527, on n'y comptoit pas trente-cinq mille habitans. Une grande partie de ceux d'aujourd'hui est composée de prêtres et sur-tout de moines et de religieuses. Je n'en sais pas absolument le nombre ; mais il doit être fort considérable, si l'on en juge par ceux et celles de cette espèce qui sont dans la seule ville de Naples. Suivant le dénombrement qui en fut fait et imprimé en 1766, il s'y trouva trois mille huit cent quarante-neuf prêtres, quatre mille neuf cent cinquante-un moines, et six mille huit cent cinquante religieuses. Il est vrai que Naples est trois fois plus peuplé que Rome ; mais celle-ci, proportion gardée, abonde encore plus que Naples en pareilles colonies.

On n'en sera pas étonné, si l'on fait attention à l'espèce de gens qui les recrutent. Les ordres mendiants, les plus nombreux de tous, sont ordinairement composés de fils de paysans, d'artisans, etc. Il est naturel que des enfans destinés, par leur naissance, aux travaux et à la peine, cherchent à s'y soustraire, et préfèrent une vie oisive qui leur procure de la considération, et quelquefois du respect de la part de ceux à qui ils étoient originairement obligés d'en rendre. Le couvent des capucins en renferme trois cents, et l'on évalue à plus de mille le nombre des récollets, dont trois à quatre cents occupent le

couvent d'Ara-Coeli, jadis le temple de Jupiter Capitolin. Quelle métamorphose ! Telle est la politique du pape. Il a d'ailleurs peu de ces troupes dont, malheureusement, les autres princes n'ont que trop. Quelques-unes de ses places ont de foibles garnisons. A l'égard de l'état de sa maison militaire dans Rome, il est environ de quinze cents hommes ; une compagnie de cuirassiers et une de cheveu-légers. L'infanterie consiste en un régiment de gardes italiennes, un de gardes avignonoises, et un de gardes suisses. Ces troupes sont bien entretenues, bien payées, et mal disciplinées. Les soldats ont douze sous par jour, et ne sont ni casernés ni en chambrée. La plupart sont mariés, ont des métiers, et font faire leur service par d'autres à qui ils donnent une partie de leur paie.

Il y a une classe du peuple de Rome qui se prétend fort supérieure aux autres ; ce sont les Transteverins, c'est-à-dire au delà du Tibre, du côté du Janicule, presque tous jardiniers, vigneron ou gens de peine. Ils sont persuadés qu'ils descendent des anciens Romains. Cette prétention est assez chimérique, dans une ville si souvent saccagée et envahie par les barbares. Mais comme l'opinion, vraie ou fausse, d'un peuple forme ses sentimens, fait sa force, et qu'il peut quelquefois ce qu'il croit pouvoir, les Transte-

verins, plus courageux, plus forts par l'habitude du travail que le commun du peuple, ont souvent fait des séditions, et obligé le gouvernement de compter avec eux. Quoiqu'on ne puisse leur accorder l'antiquité qu'ils s'attribuent, on doit les regarder comme les plus anciens du peuple et de la bourgeoisie, où il y en a peu dont l'aïeul soit né dans Rome. Il en est à peu près ainsi des grandes capitales qui sont ordinairement les vampires d'un état, comme il est aisé de s'en convaincre à Paris, dans quelque assemblée que ce soit, en interrogeant ceux qui s'y trouvent sur le lieu de leur naissance.

S'il règne, comme je l'ai dit, tant de frugalité chez les plus grands de Rome, on peut juger que le peuple y vit assez misérablement. Les pièces de théâtre des différens peuples, sont une image assez vraie de leurs mœurs. L'arlequin, valet et personnage principal des comédies italiennes, est toujours représenté avec un grand désir de manger, et qui part d'un besoin habituel. Nos valets de comédie sont communément ivrognes, ce qui peut supposer crapule, mais non pas misère. Sans vouloir rien conclure de cette observation, il est sûr que le peuple vit très-mal à Rome. Ce n'est pas que les vivres y soient chers; en 1765, 66 et 67, années de cherté, et même de disette, le pain ne valoit que

deux sous quatre deniers la livre de France, et vaut communément un tiers, et quelquefois moitié moins ; puisque le blé, qui coûtoit alors vingt livres le setier, n'avoit souvent été que de dix, onze ou douze. Mais tout est cher pour un peuple pauvre. On trouve à Rome du vin pour l'artisan et le bourgeois, depuis deux, quatre et huit sous la pinte. Les droits sur le vin sont aussi très-modérés. Le baril de soixante-deux pintes ne paie en tout que vingt-cinq sous, ce qui n'est que le huitième des droits à Paris. Le vin est assez généralement mauvais en Italie, excepté en Toscane et à Naples ; on ne sait pas même le faire. Les plus passables de l'état ecclésiastique sont ceux de Genzano et d'Orviette. Le peuple de Rome ne fait pas grand usage de vin ; car pendant mon séjour je n'y ai pas vu un homme ivre. La viande y coûte un tiers de moins qu'à Paris, et les légumes sont bons et en abondance. Le bois est beaucoup moins cher qu'à Paris ; et, comme je l'ai dit, on en brûle peu. Le sel est à deux sous la livre.

Je ne suis entré dans ce détail que pour montrer que la vie n'est pas chère à Rome, pour quelqu'un de domicilié ; et, comme les poids ni les mesures n'y sont pas les mêmes qu'à Paris, j'ai réduit le tout à nos poids, mesures, et à la valeur numérique de nos monnoies.

L'écu romain pèse six gros et demi, trente grains, poids de France, et vaut cinq livres quatre sous, prix fixé au change des monnoies. Il vaut cinq livres six sous neuf deniers dans le commerce des matières d'or et d'argent. Il est au titre de l'écu de France, c'est-à-dire à onze deniers de fin, ou un douzième d'alliage; à cette différence près, qu'à Rome le remède de loi est en dehors, au lieu qu'en France il est en dedans.

Le sequin romain est au titre de vingt-trois carats vingt trentièmes, et pèse un demi-gros vingt-huit grains du marc de France. Son prix est, au change de la monnoie, de dix livres huit sous onze deniers, et, dans le commerce, de dix livres quatorze sous cinq deniers.

Les essais de ces différentes monnoies ont été faits par M. Tillet, l'homme le plus exact et le plus instruit sur ces matières. A l'égard des poids, la livre romaine est de douze onces, l'once de vingt-quatre deniers, et le denier de vingt-quatre grains. Total, six mille neuf cent douze grains. La livre romaine est donc à celle de France, dans le rapport, à peu près, de vingt-cinq à trente-six.

On sait la passion que les Romains avoient pour les spectacles, et que le peuple, sur-tout depuis la perte de sa liberté et de ses vertus, ne

désiroit que *panem et circenses*, du pain et des spectacles. Les Italiens modernes diroient *circenses et panem*, des spectacles d'abord. Ils commencent à Rome le lendemain des Rois, jour de l'ouverture du carnaval et de huit théâtres, où l'affluence du peuple est toujours la même. Ils ne durent pas toute l'année; ils sont remplacés par des spectacles d'un autre genre, des processions, des *oratorio* dans les églises. Il n'y a point de jour où il n'y ait quelques fêtes qui attirent la foule des fainéans, première profession de cette ville. Je suis étonné que les Italiens, ayant autant cultivé la musique qu'ils l'ont fait, n'en aient pas imaginé une propre pour l'église; car celle-ci et la musique du théâtre sont du même caractère.

Il y a dans les théâtres d'Italie des places à un prix assez bas pour que le peuple y puisse entrer. Cependant les entrepreneurs paient très-cher les voix rares, soit de femmes, soit de castrats. La fameuse Gabrieli avoit, à Naples, deux mille sequins pour le carnaval. Il est vrai que les sujets ordinaires coûtent peu, et que, l'affluence des spectateurs ne cessant point, les entrepreneurs y gagnent suffisamment.

La passion pour la musique est telle que les gens assez aisés pour se satisfaire à cet égard, courent d'un bout de l'Italie à l'autre pour en-

tendre un chanteur ou une cantatrice célèbre. Les ballets des opéra, les danseurs, sont au-dessous du médiocre. La danse noble ne seroit pas goûtée en Italie, la grotesque est celle qui leur plaît.

Aucune femme à Rome ne monte sur le théâtre, et il en étoit ainsi chez les Romains. Les rôles de femmes sont joués par des hommes. J'ai vu des femmes partout ailleurs sur les théâtres de l'Italie. Mais ce qui m'a toujours choqué, c'étoit d'y voir des castrats jouer des héros tels qu'Alexandre, César, etc.

La promenade n'est pas un des plaisirs du peuple de Rome; il ne pourroit pas se le procurer comme à Paris dans des jardins publics de la ville, et ce seroit un voyage que d'aller hors des murs.

L'enceinte de Rome est la même que du temps d'Aurélien, ce sont encore les murailles que releva Bélisaire. La partie de la ville habitée est à peine aujourd'hui d'un tiers du total; le reste est en vignes, en champs, en jardins fermés où l'on n'entre qu'en payant. Cela seroit ou impossible ou très-onéreux au peuple, et c'est un avantage pour les étrangers qui peuvent satisfaire leur curiosité à prix d'argent, sans être obligés de voir ou faire solliciter les maîtres, dont la plupart ne donnent guère d'autres gages à leurs concierges.

La *villa* Médicis appartenant à l'Empereur , et occupée par son ministre, est la seule qui soit gratuitement ouverte au public; et, faute d'habitude de la part des habitans , je n'y ai trouvé que des étrangers. On ne voit point dans les faubourgs ni hors des murs, ces guinguettes où nos artisans et le bas peuple vont oublier leurs travaux , et se livrer à une joie franche, sans souci pour le lendemain.

Les campagnes, les jardins de la partie méridionale de l'Italie n'ont, ni ne peuvent avoir l'agrément des nôtres. L'ardeur du soleil grésilleroit bientôt les feuilles de nos arbres ordinaires, et leur feroit perdre ce vert tendre, frais, si agréable à la vue, et qui, de temps en temps, rafraîchi par des pluies, se soutient dans nos climats pendant plus de six mois avec plus ou moins d'éclat. On ne voit guère dans le midi de l'Italie que des chênes verts, des cyprès, des ifs, des oliviers d'un vert noir ou très-foncé, qui n'offre point l'image de la jeunesse de l'année. Ainsi, quoiqu'en disent les admirateurs décidés de l'Italie, nos campagnes sont plus riantes que les leurs. Je n'en dirois pas autant de celles d'Angleterre, si le prime-vert ne s'y soutenoit pas aux dépens de plus de brouillard, et d'une humidité plus continue qu'en France. Voyageons un peu, nous ferons bien : revenons vivre chez nous

avec un peu d'aisance, nous ferons encore mieux.

Un aspect assez désagréable dans la population de Rome, est cette multitude de mendiants qu'on y rencontre à chaque pas. Je n'imaginois pas qu'il fût possible d'en trouver ailleurs plus qu'à Paris, où, suivant le calcul le plus modéré, on en compte plus de vingt mille. Mais, en y faisant attention, je compris que cela étoit dans la règle. La mendicité doit principalement régner dans des pays catholiques, et sur-tout au centre de la catholicité. Dans quelque état que ce soit, la mendicité est un défaut de police; mais elle ne peut être regardée comme un vice méprisable partout où il y a des ordres honorés qui sont mendiants par institution. Il est naturel qu'une canaille qui n'a pas voulu prendre dans ces ordres un brevet de mendiant qui impose d'autres devoirs gênans, ait cru pouvoir en exercer l'emploi comme volontaire dans cette armée.

Il n'y a pas à Rome un pauvre qui n'y vive aisément, même dans un temps de disette. Un gueux un peu alerte peut trouver, dans sa journée, trois ou quatre soupes aux portes des couvens et autres; participer à autant et plus de distributions de pagnottes; de sorte que plusieurs en revendent, et tous, l'un dans l'autre, en recueillent deux paoles par jour. Cette contribution se lève communément sur les moins aisés des citoyens.

Le peuple est partout naturellement charitable, parce que la compassion, bien ou mal entendue, est principalement dans le cœur de ceux qui souffrent eux-mêmes. Les grands à Rome répandent aussi beaucoup d'aumônes, aliment de l'oisiveté et poison de l'industrie : quelques-uns en font une partie de leur luxe. Ce seroit un grand bien, si l'application en étoit plus raisonnée ; si ces aumônes n'étoient qu'une aide, un encouragement, une récompense du travail ; s'ils savoient enfin combien la charité qu'on appelle aumône, diffère de la charité bien entendue.

Il y a très-peu de classe moyenne à Rome ; c'est-à-dire, de cette bourgeoisie d'une fortune honnête sans opulence, et qui, avec un patrimoine soutenu de commerce et d'industrie, vit sans faste et sans inquiétude, telle enfin qu'on en voit dans Paris et dans presque toutes nos villes.

On n'a pas à Rome la commodité des carrosses de place, qu'on trouve non-seulement à Paris, mais dans plusieurs villes de France. Ils ne se soutiendroient pas à Rome, attendu qu'il n'y a pas assez de bourgeoisie aisée pour en faire un usage fréquent. Les carrosses de louage ou de remise n'y sont guère employés que par les étrangers.

Le bas peuple est également lâche et cruel. Les assassinats n'y sont pas rares. La plupart des

querelles s'y terminent par des coups de couteau; et un homme, l'épée à la main, écarteroit une foule de cette canaille d'assassins. Ce n'est pas faute de lois. Elles sont à Rome, à certains égards, plus sévères qu'ailleurs; mais presque toujours sans exécution, ou mal appliquées. Par exemple, il est défendu, sous peine de mort, de porter des couteaux à gaine, regardés comme poignards; et celui qui en a frappé ou tué quelqu'un en est quitte pour les galères: encore faut-il qu'il soit sans protection; car il y a des assassinats impunis. Quelquefois un vol léger est puni de l'estrapade, et plusieurs en demeurent estropiés pour la vie; de sorte qu'un voleur est souvent plus malheureux qu'un assassin. Cela vient peut-être du peu d'intérêt qu'on prend à Rome à un homme tué, au lieu que le volé y poursuit le voleur. Il n'y a point de pays où l'argent n'ait une grande faveur; mais il me paroît encore plus révérend chez un peuple qui en a peu, qui en désire beaucoup, et qui de jour en jour en voit diminuer la masse. De sorte que dans peu d'années on ne verra d'or et d'argent dans Rome, que ce que les voyageurs en portent dans la poche; car leurs fortes dépenses se paient en lettres de change.

Pour entendre ceci, il faut que j'expose de quelle manière les choses en sont venues au point où elles sont actuellement.

Sixte V , qui étoit monté en serpent sur le trône pontifical, voulut y régner en prince absolu. Quoique la séparation des protestans d'avec Rome dût rendre les papes plus circonspects qu'auparavant avec les états catholiques romains, ils y conservoient encore beaucoup d'influence. Mais il falloit, pour se soutenir ailleurs, commencer par être maître chez soi; et Sixte voulut détruire, ou concilier les factions qui partageoient Rome.

Deux puissantes familles les Colone , et les Ursins , étoient ennemies l'une de l'autre, et cherchoient réciproquement à se détruire : toute la noblesse suivoit le parti de l'une ou de l'autre. Cette dissension causoit des troubles dans Rome. Sixte V entreprit de les calmer, de les prévenir pour la suite , et d'assurer de plus en plus son autorité, en réunissant et s'attachant les Ursins et les Colone. Il avoit deux petites-nièces, petites-filles de sa sœur. Il maria l'une à l'aîné de la maison Colone , et l'autre à l'aîné de la maison Ursins. Il déclara en même temps que les aînés de ces deux maisons seroient toujours princes *del soglio*, du trône; c'est-à-dire que, les papes tenant chapelle, un de ces deux princes alternativement seroit assis sur un tabouret auprès du trône; ce qui subsiste encore aujourd'hui. Par là, Sixte, en accordant à ces deux maisons une supé-

riorité sur les autres, affoiblit réellement leur puissance. Les princes ou barons romains, qui jusque-là s'étoient regardés comme égaux de rang aux Ursins et aux Colone, s'en détachèrent par jalousie. Sixte V ayant, suivant la maxime de Tibère, divisé pour régner, imagina, pour mettre toute la noblesse et les familles opulentes dans sa dépendance, de se rendre maître de l'or et de l'argent des citoyens par l'appât qu'il leur présenta. Pour cet effet, il créa les *lieux de mont*, qui répondent à nos rentes sur la ville. Ils étoient d'abord à cinq pour cent; et par les réductions qu'éprouvent ces sortes d'effets, ils sont aujourd'hui à moins de trois pour cent. Mais le coup décisif de Sixte V, pour garder l'argent, fut qu'au lieu de payer les intérêts en espèces, on ne les paya qu'en papier qui avoit et continua d'avoir cours comme monnoie, que l'état reçoit et donne en paiement.

L'or et l'argent furent renfermés au château St.-Ange, et c'est ce qu'on nomme le trésor de Sixte V. Il étoit originairement de cinq millions d'écus romains, faisant, de notre monnoie actuelle de France, en 1767, vingt-six millions cent quatre mille cent soixante-six livres treize sous quatre deniers, l'écu évalué à cinq livres quatre sous cinq deniers titre et poids de France.

Je donnerai un état abrégé des revenus et des



dépenses du pape, et de ce qui concerne ses finances.

On voit que le système économique de Sixte V a pu lui être personnellement avantageux, mais qu'il a été pernicieux à Rome, et par conséquent à ses successeurs. Des rentiers peuvent être une ressource passagère dans un état; mais, si l'on ne s'empresse d'éteindre leurs créances en les remboursant, ils deviennent un ver rongeur dans ce même état qui, tôt ou tard, périt ou les fait périr eux-mêmes par une banqueroute. Si l'argent, au lieu d'être un fonds mort au château St.-Ange, eût circulé, les terres des environs de Rome auroient été cultivées; au lieu que les richesses réelles se sont évanouies; l'argent y devient de jour en jour plus rare, et la cause en est évidente. Tout état qui a besoin de productions étrangères, ne peut se les procurer qu'en argent ou par l'échange du superflu des siennes : or, dans l'état ecclésiastique, l'exportation est fort inférieure à l'importation; la balance du commerce est donc contre Rome en faveur de plusieurs états qui lui fournissent plus qu'ils n'en tirent. Par exemple, la France ne doit pas à Rome un million en bulles, annates, dispenses, etc., en dépenses d'ambassadeurs, de l'auditeur de rote, en abbayes à quelques italiens, et pour les productions que nous tirons :

or, la France en fournit pour près de trois millions ; l'excédant doit donc être soldé par Rome en argent, qu'elle tire d'autres états catholiques, tels que l'Allemagne ou la Pologne, qui ne lui portent que peu ou point de productions. Cette ressource n'est pas toujours suffisante, et il y a des calamités qui obligent les papes de recourir au trésor de Sixte V. Clément XIII y a déjà puisé trois fois dans des années de disette, pour faire venir des blés, sans quoi une partie du peuple seroit morte de faim.

On remplace quelquefois une portion de ce qu'on a pris ; mais jamais en total. Ainsi on estime que ce trésor, originairement de vingt-six à vingt-sept millions de notre monnoie, est à peine aujourd'hui de six à sept.

Benoît XIV n'y donna point d'atteinte ; mais le marché, quoique mauvais en soi, qu'il fit avec l'Espagne, lui procura, pour le moment, des ressources que n'a pas eues son successeur. Quoiqu'il en soit, le gouvernement et l'administration économique de Rome ont tant de vices, que, si on ne les réforme, cet état ne subsistera pas encore long-temps, du moins tel qu'il est.

Le désir de l'argent n'y est pas, comme chez les riches avarés, la soif de l'hydropique, mais celle de l'homme épuisé. Aussi n'y a-t-il rien qu'on n'y obtînt à prix d'argent ; et l'on pour-

roit encore dire de la Rome moderne ce que Jugurtha disoit de l'ancienne : *Urbem venalem et maturè perituram , si emptorem inveni-*

nerit.

Il passe pour constant que Rezzonico , riche banquier, procura le chapeau de cardinal à son second fils , aujourd'hui pape (Clément XIII), moyennant cent mille écus qu'il donna au cardinal Neri Corsini, neveu de Clément XII. Je suis persuadé qu'avec trois millions répandus avec intelligence , on feroit pape un janséniste, en achetant les voix de ceux des cardinaux qui ne pourroient pas prétendre à la thiare pour eux-mêmes.

Après m'être à peu près satisfait sur le matériel de Rome ; après en avoir observé les mœurs et le régime, il ne falloit pas , comme le proverbe le dit de ceux qui négligent ce qu'il y a de plus curieux, aller à Rome sans voir le pape. Pour moi, qui ne le jugeois pas l'objet le plus important de mon voyage, j'avois déjà passé un mois dans sa capitale, sans penser à lui aller baiser la mule. Je le rencontrais souvent avec son cortége, allant aux prières de quarante heures, qui se font tous les jours de l'année dans quelque église. Cependant, tous les François connus s'y étant fait présenter, je crus qu'il y auroit de la singularité à ne le pas faire, d'autant que je sus

que quelques cardinaux lui avoient parlé de moi ; et j'étois curieux de voir comment il recevroit un auteur noté à l'*index*. Je fis part de mon dessein à M. d'Aubeterre, notre ambassadeur, qui, le jour même, envoya son maître de chambre demander pour moi une audience. Le pape la donna pour le lendemain.

Je m'y rendis ; et, après avoir, suivant l'étiquette, quitté mon chapeau et mon épée, je fus introduit par le prélat, monsignor Borghese. Je fis les trois génuflexions, et baisai la mule du pontife, qui me fit relever aussitôt, et engagea la conversation. Il me fit d'abord des questions sur les motifs de mon voyage, me parla avec beaucoup d'estime du cardinal de Bernis, avec qui il savoit, me dit-il, que j'étois fort lié. Je répondis à tout ce qu'il me demandoit, et me mis avec sa sainteté aussi à l'aise qu'il est possible, sans sortir du respect qui lui est dû. Il me demanda, entr'autres choses, si je ne comptois pas faire imprimer des morceaux du règne présent. *Vostra santità*, lui répondis-je, *non voglio m'avvilire ne perdere. Votre sainteté*, ajoutai-je en françois, *me conseilleroit-elle de faire lire par mes contemporains des vérités qui ne plairoient pas à tous? È pericoloso*, dit le pape. J'observerai que je lui parlai d'abord en italien ; mais, l'entendant mieux que je ne le parle,

je me servis du françois quand il m'étoit plus commode ; et , pour m'y autoriser, je dis au pape : *Je sais que votre sainteté entend parfaitement le françois , et j'espère qu'elle trouvera bon que le secrétaire de l'académie françoise parle quelquefois sa langue.* Oui , dit-il , en me parlant lentement. Je me servis donc indifféremment des deux langues. Il m'avoit déjà donné une demi-heure d'audience , lorsque je lui dis : *Saint père , pour ne pas abuser des bontés de votre sainteté , je vais en prendre congé ; mais je la supplie auparavant de me donner sa bénédiction paternelle.* *Aspetta* , me dit le pape ; et , sur un signe qu'il fit à un prélat , celui-ci entra dans un cabinet , d'où il revint le moment d'après , portant sur une soucoupe un chapelet d'une dixaine , d'où pendoit une médaille d'or qu'il présenta au saint père , qui le prit et me le donna. En le recevant de sa main , je pris la liberté de la lui baiser , ce qui le fit sourire , et je vis que les assistans sourioient aussi. Quand je fus sorti , je demandai le motif de cette petite gaîté au prélat qui me conduisoit. Il me dit , devant les officiers de l'antichambre , que je m'étois attribué un privilège réservé aux cardinaux , qui ont seuls celui de baiser la main du pape , et s'opposèrent au dessein que Benoît XIII (Ursini) avoit de l'accorder aux évêques. Comme mon

entreprise cardinaliste devint le sujet de la plaisanterie, je leur dis que si une jolie femme m'avoit présenté quelque chose, je lui aurois baisé la main en le recevant, et qu'un vieux pontife ne devoit pas trouver mauvais qu'on le traitât comme une jolie femme. On en rit beaucoup, et je crois qu'on le redit au pape.

Deux jours après ma présentation, je partis, le samedi 7 février, pour Naples, par le *procaccio*, et j'y arrivai le mercredi 11, vers quatre heures du soir. La distance de Rome à Naples est de cent cinquante milles, qui font au moins cinquante lieues de France; et cette route très-fréquentée est, à tous égards, pour les voitures, les cavaliers et les gens de pied, la moins praticable qu'il y ait en Europe, sur-tout quelques milles avant Piperno, et de là jusqu'à Capoue; car, de Capoue à Naples, le chemin est assez beau. On m'a dit que, depuis mon retour d'Italie, le chemin avoit été refait pour le passage de la reine de Naples, et qu'il est aujourd'hui très-beau. Mais, comme cette princesse n'avoit rien de commun avec les auberges, elles sont restées dans le même état. Les vivres et la saleté des chambres, des lits, etc., l'emportent encore sur les autres de l'Italie; c'est tout dire.

Le *procaccio* est un messenger qui part tous les samedis de Rome pour Naples, et de Naples

pour Rome ; de sorte que les deux messageries se croisent et se trouvent ensemble à la dînée de Terracine. Chaque journée est de trente milles ou dix-huit lieues , qui ne se font pas en moins de douze heures , en partant à quatre heures du matin ; ainsi on arrive de grand jour à la couchée, en hiver même , attendu la latitude. Les voitures que fournit le *procaccio* , sont des espèces de cabriolets à deux , ne fermant qu'avec des rideaux de cuir , et derrière lesquels on peut placer deux malles et un porte-manteau , ou même un valet.

Le marché qu'on fait , porte que le voyageur sera défrayé du souper et du coucher. On ne prend cette précaution que pour s'assurer du gîte ; car le souper n'est pas tentant. A l'égard du dîner, c'est l'affaire du voyageur. J'étois heureusement muni de provisions et de vin , et je quittois volontiers le *procaccio* de sa bonne chère , dont je ne fis nul usage. Il faut aussi porter un couvert , car on ne trouve que des cuillères et des fourchettes de cuivre. On pourroit du moins , quand elles sont de fer , les nettoyer en les passant au feu.

L'usage en France est de donner des arrhes pour les places dans les voitures publiques ; en Italie , ce sont les voituriers qui sont obligés d'en donner à ceux qui les arrêtent. Mon des-

sein étoit d'abord de prendre une chaise de poste; mais M. d'Aubeterre, notre ambassadeur, m'en détourna, en me prévenant que les routes n'étoient pas sûres, et que, s'il ne voyageoit pas avec un nombreux domestique, il se serviroit lui-même du *procaccio*. Nous trouvâmes en effet, en traversant un bois, entre Terracine et Fondi, un voyageur qui venoit d'être volé et blessé, qu'on transporta à Fondi. Nous n'avions pas à craindre pareille aventure; nous marchions avec neuf ou dix chaises, et notre caravane étoit au moins de trente personnes, maîtres et valets. Cela n'empêchoit pas qu'à trois quarts de lieue en avant des gîtes, des sbires en guenilles, armés de fusils et de pistolets de ceinture, et prêts à fuir devant des brigands à nombre égal, ne vinssent nous offrir leur escorte, et nous suivoient à pied pour obtenir quelques paoles qu'on leur donne, et qu'ils ne méritent pas. Ce sont, la plupart, de plus grands marauds que ceux qu'ils sont chargés de poursuivre. J'ai eu la preuve de leur brigandage et de leur vexation avec des voyageurs à qui ils pouvoient inspirer de la crainte.

Arrivé à Naples, voici ce que j'ai recueilli, pendant mon séjour, de notions générales sur ce royaume. Sa longueur est de trois cent cinquante milles, sa largeur de cent milles, son circuit de

quatorze cent vingt-cinq milles , et de quatre cents milles de côtes sur la Méditerranée et l'Adriatique. Les tables de la population, faites en 1766, la portent à trois millions neuf cent cinquante-trois mille quatre-vingts âmes. La Sicile en renferme environ trois millions. On compte, dans le royaume de Naples, cent neuf mille cinq cent quatre-vingt-cinq prêtres, moines et religieuses,

Archevêques	22	} 109585.
Évêques.	116	
Prêtres	55942	
Moines.	30677	
Religieuses	22828	

Ces célibataires sont donc dans la proportion d'un sur trente-six à trente-sept, et l'on estime qu'en France elle est d'un sur cent huit : ainsi cette espèce de célibataires du royaume de Naples seroit à celle de France comme trois à un. Si l'on ne considère que la seule ville de Naples, dont la population est, suivant les mêmes tables, de 557095 habitans, les personnes vouées à l'église sont d'un à vingt-deux, encore dit-on qu'il y a eu des omissions faites à dessein. Quoi qu'il en soit, les tables portent :

Prêtres.	3849	} 15650.
Moines.	4951	
Religieuses.	6850	

Le royaume de Naples et celui de Sicile rapportent au roi quarante millions de livres de France, dont vingt à vingt-deux millions sont engagés ; de sorte qu'il n'en reste pas vingt pour les dépenses. Le roi entretient trente-six régimens d'infanterie et neuf de cavalerie ou dragons, faisant en tout environ vingt-sept mille hommes. Sa petite marine est de deux vaisseaux de guerre, quatre frégates et quatre galères.

Quand on considère la situation du royaume de Naples, la fécondité du sol, la force de la végétation, ce qu'on en peut tirer en blés, vins, huiles, soies, laines et fruits ; et quand, d'un autre côté, on y trouve si peu de manufactures et de commerce, on est obligé de supposer que l'administration ou la constitution de cet état est vicieuse. Il paroît que l'une et l'autre le sont. Les biens offerts par la nature, ne peuvent être altérés que par des causes morales, et il y en a plusieurs qui s'opposent à la prospérité du royaume de Naples. La multitude des gens d'église détruit la population ; l'énormité des impôts étouffe l'industrie et le commerce. Toutes les productions du pays sont chargées de droits de sortie, et les soies manufacturées paient jusqu'à vingt-cinq pour cent en passant à l'étranger, et même de province à province. La multitude des fêtes, des confréries, des processions, etc., entretient

la paresse du peuple le plus vif et le plus ennemi du travail ; il n'a qu'une activité purement machinale.

Presque tout le royaume n'est composé que de grands fiefs et de terres titrées. On y compte soixante principautés, cent duchés, autant de marquisats, soixante-dix comtés et plus de mille barons ou baronnets. Cette distribution n'est nullement favorable à la culture. Les propriétaires ne doivent pas prendre un grand intérêt à l'amélioration de leurs fiefs dont le roi hérite, faute d'hoirs au delà du troisième degré. Ils ne peuvent par conséquent les aliéner, il ne leur est pas même permis de sortir du royaume sans congé limité ; ils sont donc en effet des espèces de serfs *addicti glebæ*. Lorsque les fiefs tombent sous la main du roi, ils n'en sont que plus mal administrés. On sait quel est ailleurs le sort des domaines du prince. Il n'en est pas en Sicile comme dans le royaume de Naples. Si les seigneurs napolitains ne doivent pas être fort attachés à des possessions précaires, les cultivateurs le sont encore moins, puisqu'ils ne peuvent disposer du fruit de leurs travaux. On voit ailleurs des réglemens absurdes sur le commerce des grains ; mais à Naples le ministère est en effet le seul marchand de blé ; et la plupart des impôts portent sur les consommations, par conséquent sur le

peuple, occasion prochaine de révolte de la part des malheureux qui n'ont rien à perdre. Celle de Mazaniello vint, en 1647, d'un impôt sur les fruits et les herbages, nourriture commune de ce peuple. Voilà une partie des causes du peu de prospérité d'un état, dont le sol seroit si fécond, et dont la position est si favorable au commerce. La marque la plus sûre d'un mauvais gouvernement est de voir les hommes, naturellement attachés au lieu de leur naissance, le désertir, pour se réfugier dans les villes, ou se rapprocher de la capitale. L'état napolitain en offre un exemple frappant.

Quelque prévenu que je fusse de la population de Naples, j'en fus frappé en y entrant. C'est la ville la plus peuplée de l'Europe, relativement à son étendue, et qui le paroît encore plus par la multitude de *lazaroni*, de gueux sans profession fixe, dont un grand nombre n'a d'autre habitation que les rues et les places. On voit par toute la ville le même mouvement que dans la rue St.-Honoré à Paris; et il étoit encore augmenté par l'affluence des étrangers que le carnaval attiroit dans une année où il n'y en avoit point à Rome. Les hôtels garnis et les auberges ne suffisant pas à la quantité d'étrangers qui affluoient à Naples, j'en ai vu d'assez distingués obligés de loger chez des artisans, dans des rues étroites et

obscurcs, où les carrosses n'abordoient qu'avec peine. N'étant pas arrivé des premiers, j'aurois été fort embarrassé où loger, si je n'avois pas eu le bonheur de trouver milady Orfort, bru du célèbre Robert Walpole, qui, prévenue de mon arrivée, voulut absolument me donner un appartement chez elle. Je l'avois connue à Paris, douze ans auparavant, chez la comtesse de Grafigny, auteur des Lettres Péruviennes et de Cénie. Elle passoit alors d'Italie en Angleterre pour y régler quelques affaires, et il y avoit déjà plusieurs années qu'elle s'étoit retirée à Florence. A son retour d'Angleterre, elle retourna en Italie, dont la température l'avoit engagée à s'y fixer; et lorsque j'allai à Naples, dont le climat est beaucoup plus chaud que celui de Florence, elle y étoit établie depuis cinq ou six ans. J'avois été assez heureux pour lui rendre à Paris un très-léger service. Aussitôt qu'elle me sut à Rome, elle m'écrivit les lettres les plus pressantes, et chargea de plus le cardinal Piccolomini, son ami, de me chercher, et d'exiger ma parole de ne point loger ailleurs que chez elle à Naples.

Quelque répugnance que j'aie toujours eue à prendre en voyage d'autre logement que la chambre garnie, la difficulté d'en trouver alors, et les instances de milady Orfort me firent accepter ses offres. Son hôtel est à Pezzofalcone, le lieu

de Naples le plus élevé. Elle m'y donna un appartement de la plus grande propreté angloise , avec toutes les commodités de recherche. L'usage des maîtres à Naples est d'occuper l'étage le plus haut , pour être moins incommodés du bruit et du service des écuries. On est encore par là à portée des terrasses qui forment tous les toits , et d'y aller respirer l'air frais une partie de la nuit , dans la saison des grandes chaleurs , qui doivent durer long-temps , si j'en juge par la température de ce climat en plein hiver. J'ai vu , dès le premier jour de mars , des enfans absolument nus , courir sur le bord de la mer. Cette ville , bâtie en amphithéâtre autour du golfe , offre le plus bel aspect qu'il y ait dans l'univers. Je doute que Constantinople l'emporte à cet égard sur Naples. J'en découvris de mes fenêtres toute l'étendue avec celle de la mer , et en perspective le Vésuve à l'orient , et le Pausilippe au couchant. Je voyois le volcan étinceler la nuit , et pousser continuellement , pendant le jour , une épaisse colonne de fumée.

Ce fut par événement un bonheur pour moi d'être logé chez milady Orfort. Au bout de dix ou douze jours j'éprouvai ce que j'avois lu dans le voyage de Grosley ou *des Deux Suédois* , l'effet de l'air de Naples sur ceux qui n'y sont pas habitués. L'atmosphère est si imprégnée de sou-

fre par le voisinage du Vésuve et de la Solfatare, qu'on le respire avec l'air ; je m'en trouvai si incommodé, que le docteur Thierry, médecin de l'Impératrice-reine, qui faisoit en Italie des expériences sur des eaux minérales, et dont j'étois connu, vint me voir, et me força de me faire saigner. Sans être réduit à m'aliter, je ne jouis point pendant le reste de mon séjour à Naples de ma santé ordinaire. Le chagrin que me causa la mort de ma mère, que j'appris en même temps, aggrava encore mon indisposition. Quoiqu'elle fût dans sa cent deuxième année, je l'avois laissée en si bon état, que je me flattois de la conserver encore long-temps. On ne pouvoit en effet attribuer sa mort à son âge, puisqu'elle mourut d'une fièvre inflammatoire de vingt-trois jours avec des redoublemens. Mes amis de Paris, connoissant ma tendresse pour elle, et ne voulant pas troubler le plaisir qu'ils me supposoient dans mon voyage, se concertèrent avec ma famille, et empêchèrent qu'on n'annonçât la mort de ma mère dans la gazette de France ; mais je l'appris par celle d'Avignon, et par d'autres papiers publics. J'en ressentis la douleur qu'on doit éprouver en perdant la seule personne dont on puisse être sûr d'être aimé. A mon chagrin, se joignoit le dépit de n'avoir pu aller cette année en Bretagne jouir du plaisir d'y voir

ma famille , et de passer auprès de ma mère des momens qui me devenoient de jour en jour plus précieux à mesure qu'elle avançoit en âge. J'avois , l'année précédente , été rappelé d'auprès d'elle par une lettre du ministre , attendu que j'étois accusé de ne pas applaudir à la tyrannie qui s'exerçoit dans la province. Il est vrai que je m'étois quelquefois expliqué en vrai patriote , en fidèle sujet : et c'étoit alors un grand crime.

Avant que je me trouvasse incommodé de l'air de Naples , j'en avois déjà vu tout ce qu'il y a de curieux , ou donné pour tel. Le jour même que j'arrivai , j'allai à l'opéra au théâtre de St.-Charles , parce que le roi y étoit , et que lorsqu'il y vient , toutes les loges sont éclairées chacune de deux flambeaux de cire blanche , indépendamment des bougies qui sont toujours dans l'intérieur des loges. On vante beaucoup les salles de spectacle de l'Italie , et celle de St.-Charles est une des plus renommées ; cependant les six rangs de loges , dont le devant contient à peine trois personnes de front , ressemblent , par leur multiplicité , à des boulines de colombier. Elles s'élargissent un peu vers la porte , où l'enceinte extérieure d'une forme circulaire a plus d'étendue que l'intérieure , et sont assez profondes pour contenir en tout huit ou dix personnes sur des chaises. On y prend des glaces , et l'on fait

la conversation pendant l'opéra, qui dure quatre ou cinq heures, sans qu'on y fasse attention, excepté à trois ou quatre ariettes. Aussi quand les plus grands amateurs me demandèrent ce que je pensois de l'opéra, je répondis qu'il m'intéressoit autant qu'eux, puisque ni eux, ni moi ne l'écoutions. Aussi fait-on des visites d'une loge à l'autre pendant le spectacle, et j'en usois ainsi. Je connoissois tous les ministres étrangers, soit pour en avoir vu plusieurs à Paris, soit pour m'être trouvé à dîner avec eux dès les premiers jours de mon arrivée à Naples. J'avois été invité aux bals de la noblesse, et présenté aux principales personnes de cet ordre. J'aurois donc été fort répandu, si ç'eût été mon goût; mais je me bornois à vivre chez milady Orfort, le comte de Kaunitz, ministre de l'Empereur, et M. Hamilton, ministre d'Angleterre. Je voyois circuler, dans ces trois maisons, tout ce qu'il y avoit dans Naples de gens qui méritoient le plus d'être connus; et, comme je les rencontrais à l'opéra, je leur faisois des visites dans leurs loges. Je n'aurois pu, sans cette distraction, supporter l'ennui de l'opéra. Je n'ai garde de prendre parti dans la dispute sur la préférence de la musique françoise ou italienne: j'ai vu cette querelle aussi vive que si elle eût été de religion. Pour moi, ami des chefs des deux sectes, et très-sensible à la musique,

je me suis borné au plaisir que l'une et l'autre m'ont fait, chacune dans son genre. Les opéra bouffons des Italiens m'ont plu; mais leurs grands opéra avec deux ou trois ariettes et quelques morceaux de récitatif mesuré, très-clair-semés, ne peuvent racheter l'ennui d'un spectacle de plus de quatre heures. Les ballets sont pitoyables; le garçon perruquier dont je me servois, étoit un des figurans. La danse noble ne seroit pas du goût des Italiens, il leur faut des polichinels, des pierrots et d'autres grotesques, sans légèreté ni grâces. Tous les airs de danse sont empruntés des musiciens françois, et je n'ai presque jamais trouvé, dans les sonates et les concerto, que de l'harmonie sans dessein. Au reste, il entre beaucoup d'habitude dans le plaisir que cause la musique, et les différens peuples peuvent fort bien différer de goût, sans avoir tort ni raison. Le récitatif des Italiens nous blesse, le nôtre leur déplaît; c'est que notre prosodie et la leur ne sont pas la même. Je conviendrai cependant que le leur est plus débité, et le nôtre trop languissant. A l'égard de nos chanteurs et chanteuses, ils donnent trop de voix, crient assez souvent, et l'on n'entend pas avec plaisir des sons forcés. Les Italiens pèchent peut-être par l'excès contraire, et ne chantent qu'à demi-voix. Un avantage que notre musique, du moins à mon sens,

a sur la leur, c'est que celle de nos instrumens est toujours chantante, au lieu que leur vocale tient lieu de l'instrumentale : ce sont des tenues, des passages, des points d'orgue. Cependant, dans l'ordre de la nature, la voix est le premier instrument, et la musique instrumentale ne doit être qu'une imitation de la vocale. La célèbre Gabrieli me paroissoit moins chanter que jouer de la voix. Pour les castrats, qui n'ont aucune sensibilité dans le chant, ce sont de purs instrumens. Le plaisir qui peut naître de leur exécution brillante, est troublé par la compassion et le mépris que leur état inspire ; c'est du moins ce que j'ai toujours éprouvé.

Les plaisirs du carnaval étoient, à Naples, ce qui me touchoit le moins. J'y préférois des courses au Vésuve, à Portici, Herculane, à Pompeïa, deux lieues au delà de Portici, Pouzzol et Bayes, à la Solfatare. J'avois d'autant plus de facilité à me satisfaire, que milady Orfort avoit beaucoup d'équipages et deux maisons de campagne, l'une à Pouzzol et l'autre à St.-Jorio, au pied du Vésuve. Si j'avois été frappé des ravages du temps et des barbares au milieu des monumens de l'ancienne Rome, je l'étois encore plus en voyant des villes entières ensevelies sous les laves du Vésuve. Je parcourois tous ces lieux avec le meilleur guide, le *cicerone* le plus instruit que je pusse trouver dans Naples. C'étoit pourtant un étran-

ger, M. Hamilton, ministre d'Angleterre. Lorsqu'il me conduisit au Vésuve, il alloit, pour la vingt-deuxième fois, en observer les phénomènes. Un étranger curieux, et qui a passé quelques années dans un pays, le connoît mieux que ceux qui y sont nés. La plupart de ceux-ci se flattent toujours de voir ce qui est si fort à leur portée, vivent et meurent sans avoir rien vu. Observateur exact des antiquités, de la nature et des arts, M. Hamilton, en remplissant avec soin les devoirs de son ministère, trouvoit du temps pour tout. Il ne manque point à qui sait l'employer. Ce ministre faisoit travailler les artistes, et avoit formé un cabinet d'histoire naturelle dont il pouvoit être le démonstrateur. Il dînoit habituellement chez lui avec un petit nombre d'amis, parmi lesquels il vouloit bien m'admettre, et avoit de plus chaque semaine une assemblée où se trouvoit ce qu'il y avoit de plus distingué dans Naples. On y entendoit un concert excellent où mademoiselle Hamilton touchoit le clavecin avec une supériorité reconnue dans une ville qui l'emporte, pour la musique, sur le reste de l'Italie. Monsieur et madame Hamilton sont le couple le plus heureux que j'aie connu. Tous deux encore jeunes, avec le cœur droit, l'esprit enrichi de connoissances, ayant les mêmes goûts, et s'aimant réciproquement, m'offrirent

le tableau d'une vie patriarcale. La femme, née avec une fortune très-honnête, jouit du plaisir d'avoir fait celle de son mari, qui n'avoit, pour tout bien, qu'un nom illustre. Le mari, flatté de ce qu'il doit à une femme chérie, se plaît à le dire, et le sentiment de la reconnoissance augmente celui de sa situation.

M. Hamilton, après m'avoir accompagné au Vésuve, eut encore la complaisance de me conduire à Pouzzol, où nous prîmes un bateau pour faire le tour du golfe. Ces lieux sont décrits dans un si grand nombre d'ouvrages, que je n'en dirai rien, sinon que je les parcourus avec beaucoup de plaisir par le plus beau jour, et qu'en voyant l'Averne, les Champs Élysées, la Grotte de la Sybille, etc., j'admirai le parti que Virgile en avoit tiré dans le sixième livre de l'Énéïde, et combien l'imagination des poètes dénature les objets. C'étoit sur les bords de ce golfe que les empereurs et les plus grands de Rome avoient des maisons de plaisance. Tacite, Suétone, Dion Cassius, les lettres de Cicéron, celles de Pline parlent des palais, des thermes, des jardins délicieux de Pompée, de César, de Marius, de Pison, de Domitien, de Lucullus, de Mammée, mère d'Alexandre Sévère, et de beaucoup d'autres. Les ruines des temples et des amphithéâtres attestent la grandeur que les Romains de ces

temps-là déployoient à Bayes, Cumes, Pouzzol, et dans tous les environs du golfe. On sait que Scipion l'Africain, indigné de l'ingratitude des Romains à son égard, se bannit volontairement de Rome, et alla finir ses jours à Linterne, près de Cumes. Il s'y fit inhumer, ne voulant pas même que ses cendres fussent portées à Rome, et ordonna qu'on mît sur son tombeau : *Ingrata patria, ne ossa quidem mea habes*. Lorsque les Vandales, dans le cinquième siècle, détruisirent Linterne, il ne restoit plus de l'építaphe que le mot de *patria*, ce qui a fait donner, à la tour qui fut bâtie depuis au même lieu, le nom de *Torre di patria*. Sylla se retira aussi, après son abdication, dans un village près de Cumes, où il passa la dernière année de sa vie, et mourut dans une tranquillité dont il étoit bien indigne. Sannazar, dans une de ses élégies, déplore le sort de Cumes, jadis si célèbre, et dont il ne reste plus que des ruines qui en marquent la place. Elle est entre les lacs de Caluccio et Licola. On y fait, vers la mi-novembre, des chasses où l'on tue des millions de canards.

On y voit encore sur la côte de Bayes les restes d'une maison que Cicéron appeloit son académie, et où il composa plusieurs ouvrages auxquels il donna le titre d'académiques. Les délices de Bayes étoient si renommées, qu'Horace

disoit : *Nullus in orbe locus Baiis præluceat amœnis* ; et que Sénèque et Propertius accusent le séjour de Bayes de porter les Romains à la mollesse et même à la débauche, par les plaisirs que ce séjour leur offroit. Il falloit que dans ce temps-là l'air eût plus de salubrité qu'il n'en a aujourd'hui. Les fièvres règnent souvent dans ces cantons, et sur-tout vers Bayes. Toute la côte et les environs de Naples abondent en eaux thermales, à chacune desquelles on attribue la propriété de guérir de quelque maladie particulière. Les hommes seroient immortels, si les effets répondoient aux annonces des spécifiques. On trouve, à peu de distance du Pausilippe et du chemin de Pouzzol, les bains de *San-Germano*, où les Napolitains vont, sinon se guérir totalement, du moins se délivrer des principaux accidens du mal qu'ils nomment *francese*, que nous qualifions de *mal de Naples*, et que, pour n'offenser personne, il suffit d'appeler par son nom, tout simplement la vérole. Cependant, en rendant à chacun ce qui lui appartient, Naples en est certainement la métropole, qui a malheureusement des colonies partout ; mais il n'y a point de pays où l'on en voie des effets si terribles.

On passe, en allant de Naples à Pouzzol, par un chemin d'un mille de longueur, creusé au travers de la montagne du Pausilippe. La longueur

est de neuf cent soixante pas ; la largeur est inégale , et de dix-huit à vingt pieds ; la hauteur de quarante à soixante. Les ouvertures des deux extrémités, et une au milieu, ne suffisent pas, comme on peut se l'imaginer, pour éclairer une si grande étendue de chemin. On y marche donc dans l'obscurité ; de sorte que les conducteurs des voitures qui viennent d'un côté, et ceux qui viennent de l'autre, se crient réciproquement dès qu'ils s'entendent, de serrer à droite ou à gauche, pour ne se pas heurter en se rencontrant. J'ai traversé plusieurs fois le Pausilippe ; et lorsque c'étoit avec milady Orfort, deux coureurs, avec des flambeaux, étoient toujours à la tête des chevaux, et nous tenions les glaces levées pour nous garantir d'une poussière fine et très-incommode, comme je l'ai éprouvé en traversant le Pausilippe en cabriolet.

J'allois de temps en temps me promener au Vésuve, au pied duquel milady avoit une maison de campagne très-agréable. Cette montagne pousse toujours en l'air une colonne épaisse de fumée, mêlée d'étincelles, quand le volcan est le plus tranquille : ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit parfaitement cultivée jusqu'au milieu de sa hauteur, sur-tout en vignes qui donnent l'excellent vin de *lacryma Christi*. Dans les éruptions, la lave, en torrent de feu liquide, entraînait

ne les vignes, les arbres et les maisons. Lorsque, par la suite des temps, la lave refroidie a été couverte d'une croûte de cendres, et des terres portées par les vents et liées par la pluie, on sème, on plante et l'on construit de nouveau. On trouveroit, en creusant dans plusieurs endroits, des couches de lave couvertes les unes par les autres, entrecoupées de lits de terres qui ont été cultivées.

Après être descendu dans Herculane, j'examinai les différentes fouilles qui s'y font; et ce qu'on en retire, prouve que c'étoit une ville assez considérable pour que le luxe y régnât. Ce qu'on y a trouvé de plus curieux, a été transporté et rangé dans plusieurs pièces du palais de Portici, bâti sur les ruines d'Herculane. On est étonné que les Romains, qui avoient des bouteilles de verre, n'aient pas imaginé de le planer, pour en faire des vitres au lieu de leurs pierres émincées, qui ne pouvoient transmettre qu'une foible lumière, sans laisser voir les objets. Mais on doit considérer que les hommes, devant presque toujours au hasard les plus singulières découvertes, n'y ajoutent que peu de choses par leurs seules lumières, et que la propriété d'un corps, la plus voisine de celle qu'ils connoissent déjà, est longtemps à se manifester. Témoin, sans sortir du sujet, les vitres qui sont au plus du quatrième

siècle, quoique le verre fût connu et employé à divers usages, avant la fin de la république ; témoin encore les lunettes, postérieures de tant de siècles à l'emploi du verre ; sans parler des différentes propriétés de l'aimant, qui n'ont été successivement observées qu'à des siècles de distance. Je ne doute pas que nos descendans ne tirent de l'électricité, phénomène de nos jours, un parti qu'ils s'étonneront que nous n'ayons pas aperçu.

Le roi d'Espagne, Charles III, étant encore sur le trône de Naples, a fait graver les principales antiquités tirées des fouilles d'Herculane ; et son fils, qui lui a succédé à Naples, fait continuer cet ouvrage, dont il y a déjà cinq volumes. On a beaucoup écrit sur Herculane ; mais personne n'a rien donné de si savant et de si instructif, que l'abbé Winkelman, le plus habile antiquaire que j'aie connu. Il étoit, en cette qualité, attaché au pape, et fort communicatif ; je prenois, à Rome, grand plaisir à converser avec lui. Il avoit consenti à une correspondance avec moi ; et j'ai appris, avec la plus vive douleur, le crime qui nous l'a enlevé. L'Impératrice-reine l'avoit appelé à Vienne pour y mettre en ordre un cabinet d'antiquités. Elle lui donna, à son départ pour retourner à Rome, des marques de sa générosité. Un scélérat, frère d'un évêque

d'Italie, proposa à Winkelman de l'accompagner, et l'assassina dans une auberge à Trieste. Le malheureux fut arrêté et roué; mais cette justice ne console pas de la perte d'un homme généralement estimé.

On attribue communément au tremblement de terre, et à l'éruption de 79, sous Titus, le bouleversement d'Herculane, et l'on s'appuie de la seizième lettre du sixième livre de Pline. Mais il me reste une difficulté que j'ai proposée dans une de nos assemblées de l'académie des belles-lettres, et à laquelle on n'a pas satisfait. Conçoit-on que Pline qui, dans cette lettre, parle de Misène et de Retine, qui ne sont là que des circonstances locales, ne nomme pas même Herculane, l'objet principal de cet événement?

Deux lieues plus loin étoit Pompéïa, qui a eu le même sort qu'Herculane, et qu'on a découverte depuis quelques années, en travaillant à la terre. Le hasard a fait que la fouille s'est faite précisément à l'entrée de la ville; de sorte qu'en suivant la rue, on pourroit la découvrir entièrement, et passer de celle-là aux autres avec d'autant plus de facilité, que ce ne sont que des champs et des vignes, et qu'on n'auroit point à respecter des bâtimens comme à Herculane, sur les ruines de laquelle est le palais de Portici.

Les éruptions s'annoncent avec tant d'éclat,

que les habitans des lieux qui sont menacés du cours de la lave, ont le temps de fuir et d'emporter leurs plus précieux effets. Aussi n'a-t-on trouvé dans Herculane que très-peu d'or ou d'argent. J'ai vu des bouts de galons d'or formés de petites lames plates, tressées comme de la toile de treillis, sans avoir été roulées sur un fil ou une soie. Il s'y est trouvé, dit-on, quelques pierres précieuses, et pas un diamant. Ce qui prouve que les habitans ont toujours le temps d'éviter d'être ensevelis sous les ruines, c'est le peu d'ossements qui se sont trouvés à Herculane. Dans la consternation, où chacun ne pense qu'à soi, on a pu abandonner des malades.

La même chose se remarque encore à Pompéïa, où l'on n'a trouvé jusqu'aujourd'hui des crânes et des os que dans un seul endroit; et mes observations sur le lieu m'ont persuadé que c'étoient ceux des prisonniers aux fers et abandonnés. J'y ai vu des restes de chaînes et de trophées d'armes peints sur les murs, qui annoncent une prison militaire.

Un autre objet de curiosité est l'île de Caprée, à huit lieues sud, et en face de Naples. Ce lieu est célèbre par la vie débordée qu'y menoit Tibère, si tout ce qu'en dit Suétone est vrai. Caprée en est la capitale, ou plutôt la seule ville; car on ne peut en donner le nom à quelques

villages. Il en faut excepter Anacapri, situé sur une montagne. Un Anglois, nommé le chevalier Torol, très-asthmatique, après avoir essayé de tous les cantons d'Italie, dont l'air conviendrait le mieux à son état, ne se trouvant soulagé nulle part, passa dans l'île de Caprée. A peine eut-il passé quelques jours à Anacapri, que sa respiration devint plus libre. Résolu de s'y fixer, il fit bâtir sur la hauteur une maison agréable, où il a vécu trente ans, occupé de l'agriculture, et délassé par l'étude. Le premier meuble dont il se fournit pour adoucir sa solitude, fut une jeune et belle fille, dont il eut trois garçons qu'il envoya à Londres dès qu'ils furent en âge de s'instruire dans le commerce, chacun avec mille guinées. Il est mort en 1766, laissant à sa compagne sa maison avec deux mille livres de rente, et le reste de son bien à ses enfans. Son habitation étoit une espèce de petit fort où l'on arrivoit par un escalier taillé dans le roc, défendu par deux petites pièces de canon, et pour garnison, des domestiques, dont le bien-être dépendoit du sien et de la durée de sa vie, sans aucun espoir de legs particulier. Il leur a cependant laissé des récompenses sur lesquelles ils ne comptoient pas. Il étoit, d'ailleurs, aimé et estimé dans l'île. Si ce n'est pas là un sage, qu'on le cherche ailleurs.

Si la fécondité du sol d'un pays étoit ce qui excite l'ambition des conquérans, je ne serois pas étonné que le royaume de Naples eût été exposé à de fréquentes invasions. Ce ne seroit pas, comme en certains cantons de l'Amérique, se battre pour des arpens de neige. Je ne connois point de territoire si fertile, et où la végétation soit si forte que dans toute l'étendue de l'état napolitain. Mais, sans attribuer aux princes le désir de régner pour concourir, avec la nature, à rendre un peuple heureux, je ne vois point, dans l'histoire, de royaume qui ait passé sous tant de maîtres différens. Il y en a eu très-peu qui y soient nés. On ne seroit donc pas surpris que les Napolitains n'eussent pas pour leur prince un attachement bien vif. Ils se piquent cependant d'une grande fidélité; et l'on n'en doit pas douter, si l'on s'en rapporte à un auteur qui a donné à son ouvrage le titre de dix-huitième révolution de la très-fidèle ville de Naples.

Malgré la fertilité des terres, la disette des grains s'est fait assez souvent sentir par la mauvaise administration, qui est à cet égard à Naples comme à Rome, où le gouvernement s'établit marchand de blé. La circulation est tellement gênée, même dans l'intérieur du royaume, par des lois gothiques et absurdes, qu'une province est dans la disette, dans le temps qu'une

autre est surchargée de grains. On a vu les Hollandois en fournir à la Terre de Labour, la plus fertile de l'Europe, et qui auroit pu être approvisionnée par d'autres provinces, si le gouvernement avoit plus d'intelligence. La nature donne les vivres, et les hommes font la famine. Il n'y en a peut-être jamais eu qui n'ait été factice, et, pour les trois quarts, l'ouvrage du gouvernement. Il en sera toujours ainsi dans un état où le ministère ne comprendra pas que la meilleure et la seule administration du commerce des grains, comme de tout autre, est de ne s'en point mêler.

Le marquis Tanucci, principal ministre de Naples, est bien loin de soupçonner les vrais principes de l'administration. Né d'une famille honnête dans la bourgeoisie, il étoit professeur de droit à Pise, dans le temps que don Carlos, aujourd'hui roi d'Espagne, étoit en Toscane. Un criminel s'étant réfugié dans un couvent, on n'osa violer l'asile; mais on le fit bloquer de manière que les moines, ne pouvant recevoir aucune provision, furent obligés de livrer le prisonnier. Ils crièrent au scandale, et tous leurs pareils faisant chorus, on voulut faire examiner la nature du droit d'asile, et l'on chargea de cette commission le professeur Tanucci. Il y a des droits que l'examen seul devoit anéantir, et

M. Tanucci n'eut pas de peine à prouver l'abus de celui des moines. Don Carlos fut si content de l'ouvrage sur les asiles, que, passant sur le trône de Naples, il emmena l'auteur avec lui, et en fit son ministre. Étant depuis monté sur le trône d'Espagne, en 1759, en cédant à son fils celui de Naples, il y a laissé M. Tanucci chargé de toute l'administration; de sorte que jusqu'ici, en 1767, rien ne se fait à Naples que par les ordres de l'Espagne, sur les conseils du même ministre. Je le crois un honnête homme, avec les meilleures intentions; mais je doute fort qu'il ait les talens du ministère. Il pourroit bien n'être qu'un légiste; et l'expérience prouve que ceux qui n'ont chargé leur mémoire et occupé leur esprit que du positif des lois, sont de tous les hommes les moins propres au gouvernement.

On peut lui reprocher la mauvaise éducation qu'il fait donner au jeune roi. Son gouverneur, le prince Saint-Nicandre, l'homme le plus borné de la cour, le fait élever dans la plus grossière ignorance. Il semble même que ce soit le plan qu'on s'est fait. On lui ôta un jour des mains, comme un livre dangereux, les Mémoires de Sully, qu'un honnête imprudent lui avoit procurés, et qui en fut réprimandé. C'étoit un jésuite allemand qui lui enseignoit le françois; ainsi du reste. Ce jeune prince ne parle encore

que l'italien du peuple, par l'habitude d'entendre plus souvent que d'autres les valets qui le servent. Or, le napolitain est mélangé de quantité d'expressions des différens peuples qui ont occupé cet état.

Quand je fus présenté au roi, je ne lui trouvai qu'un air de bonté, avec l'embarras d'un enfant; car il ne me dit pas un mot. J'avois reçu un autre accueil du roi et de la reine d'Angleterre, qui, chaque fois que je leur faisais ma cour, me faisoient l'honneur de m'adresser la parole sur ce qui m'étoit personnel. Il est vrai qu'ils n'avoient pas été élevés par le prince de Saint-Nicandre.

Le roi de Naples a montré, par plusieurs traits, qu'il étoit susceptible d'une autre éducation que celle qu'il a reçue. Dans la dernière disette qu'il y eut, ayant ouï parler de la misère du peuple, il proposa à son gouverneur de vendre ses tableaux et ses bijoux, pour en donner le prix aux pauvres. Le prudent gouverneur remontra, avec beaucoup de dignité, à son élève qu'il ne devoit pas disposer ainsi de ce qui appartenoit à la couronne, et ce fut tout ce qu'il crut devoir lui dire dans cette occasion. Le jeune prince a déjà senti et fait connoître ce qu'il pense du peu de soin qu'on a eu de l'instruire. L'Empereur et le grand-duc étant à Naples avec la reine, leur

sœur, et la conversation ayant tourné sur l'histoire et d'autres matières, le roi, étonné d'entendre sa femme et ses beaux-frères traiter des sujets qu'il ne comprenoit pas plus que s'ils eussent parlé une langue étrangère, se tourna vers le prince de Saint-Nicandre. *Il faut*, lui dit-il, *que vous m'ayez bien mal élevé, pour que je ne sois pas en état de converser avec des princes et même une princesse de mon âge.* Les pensions ont été conservées au gouverneur en le renvoyant, et c'est avec raison : il y a des gens dont il faut plutôt payer l'inaction que les services.

Ma présentation au roi donna lieu à une tracasserie. Nous n'avions alors, à Naples, ni ambassadeur ni secrétaire d'ambassade. Le consul de France, M. Astier, homme de mérite, étoit seul chargé de nos affaires, *incaricato*, et, en cette qualité, traitoit avec le ministère napolitain. Le roi passoit le carnaval à Cazerte, à six lieues de Naples, où il revenoit quelquefois pour voir l'opéra, où je l'avois vu suffisamment le jour de mon arrivée ; je ne pensois donc point à faire le voyage de Cazerte pour lui être présenté. Cependant le cardinal Orsini, protecteur par *interim* des églises de France, depuis la mort du cardinal Sciarra Colone, et qui se trouvoit alors à Naples, me fit dire par milady Orfort, qu'ayant déjà présenté des François au roi, il m'offroit la

même faveur. Je priai milady de le remercier de ses bontés pour moi, et de lui dire que je ne croyois pas devoir en profiter, ni me faire présenter par tout autre que le ministre de ma nation. Le cardinal me fit l'honneur d'insister sur ce que nous n'avions point d'ambassadeur ; à quoi je répondis que l'*incaricato*, étant accrédité pour les affaires, étoit plus que suffisant pour une aussi petite fonction, que celle de présenter un simple voyageur françois, et si peu important. Le même jour M. Astier vint me trouver et me demander que ce fût lui qui me présentât. Je lui dis que j'avois prévenu l'offre qu'il vouloit bien me faire, et ce qui venoit de se passer à l'égard du cardinal Orsini. En conséquence il écrivit au prince Saint-Nicandre, pour le prévenir que nous nous rendrions à Cazerte le jour où le roi reçoit les ambassadeurs et les personnes qui doivent lui être présentées. Milady Orfort, amie du marquis Tanucci, et qui vouloit aller le voir, m'offrit de me mener à Cazerte ; mais je la priai de me permettre de m'y rendre avec M. Astier, puisqu'il devoit être mon conducteur chez le roi, d'où j'irois après ma présentation, la trouver chez le ministre qui m'avoit invité à dîner avec elle. Nous partîmes donc en même temps, elle dans son carrosse et nous dans le nôtre. Mon premier soin, en arrivant au château, fut

d'aller, avec M. Astier, à l'appartement du prince Saint-Nicandre, faire la visite d'usage en pareille occasion. Nous ne le trouvâmes point, ou il se fit celer; ce qui se passa me le persuade. Cependant, pour ne manquer à rien, nous laissâmes un billet dans lequel nous lui marquions le sujet de notre visite. De là, nous nous rendîmes au dîner du roi, à qui l'on est présenté quand il se lève de table. Les ambassadeurs y assistoient, j'étois connu de tous, et particulièrement du comte de Kaunitz, ministre de l'Empereur, et de M. Hamilton, ministre d'Angleterre, qui, prévenus de ce qui m'amenoit, me firent placer près d'eux avec M. Astier, en face du roi. Un moment après, le prince Saint-Nicandre, tirant à part M. Astier, lui dit qu'un simple chargé d'affaires n'avoit pas le droit de présenter, et que, si je voulois être présenté, ce devoit être par un des ambassadeurs qui étoient là. Je n'entendis rien de cette discussion; mais M. Astier, se rapprochant de nous, me la reedit, et ajouta que c'étoit un dégoût qu'on vouloit lui donner comme consul, et auquel je n'avois aucune part. MM. de Kaunitz et Hamilton qui l'entendirent, m'offrirent à l'instant d'être mes présentateurs. Je regardois si je ne pourrois pas m'échapper; mais il n'y avoit pas moyen, sans faire une sorte d'éclat. J'avois derrière moi deux ou trois cer-

cles de courtisans ; le roi, pendant son dîner, m'a-voit remarqué ; ne pouvoit pas douter, en voyant un inconnu à côté des ministres, que ce ne fût une présentation ; et, comme dans ce moment il se levoit de table, MM. de Kaunitz et Hamilton me présentèrent.

Au sortir de chez le roi, j'allai chez un homme plus puissant que lui, son ministre, le marquis Tanucci, qui, prévenu de ma visite, me fit l'accueil le plus poli, et me retint à dîner, ainsi que M. Astier : milady Orfort y étoit déjà. Les ministres étrangers et beaucoup de courtisans arrivèrent successivement ; de sorte qu'il y avoit plusieurs tables. M. Tanucci me plaça à la sienne qui étoit de douze couverts. Je m'y trouvai avec milady, précisément à côté du cardinal Orsini. Deux jours avant de partir pour Cazerte, j'avois passé à son palais pour le remercier de ses offres, et lui expliquer moi-même les motifs qui m'empêchoient de profiter de l'honneur qu'il vouloit me faire. Ne l'ayant pas trouvé chez lui, je lui réitérai, avant de nous mettre à table, et dès le moment que je l'aperçus, les remerciemens que je lui avois fait faire. Il me parut satisfait de mes raisons et me combla de bontés. Le dîner fut fort bon et servi en gras, quoique nous fussions en carême ; le P. Déodat, capucin de Parme, et le meilleur prédicateur de l'Italie, le prêchoit

alors devant le roi de Naples. C'est un homme d'esprit, de très-bonne compagnie, gai et même gaillard, et, ce qui prouve son mérite, aimé et estimé de M. du Tillot, ministre de Parme. Je l'avois connu à Rome où je dînois quelquefois avec lui chez le bailli de Breteuil, et nous nous étions pris de goût l'un pour l'autre. L'ayant rencontré dans les rues de Naples, il fit arrêter mon carrosse, pour me dire, en termes gais, mais très-énergiques, le peu de cas qu'il faisoit des Napolitains. On sait que les capucins sont, par leur institut, obligés de ne voyager qu'à pied, à moins qu'ils ne rencontrent quelques voitures à vide où l'on veut bien les recevoir : or M. du Tillot avoit toujours soin d'en faire trouver une que le P. Déodat rencontroit à la porte de la ville, et qui étoit supposée retourner à vide au lieu où il avoit affaire.

Pour revenir à M. Tanucci, il me fit mille politesses pendant le dîner, et porta ses attentions jusqu'à ordonner qu'on ne me donnât que du vin de France, croyant que je n'aimerois pas ceux du pays. Quand on se leva de table, ce ministre, au lieu de s'échapper, comme les nôtres font depuis quelques années, par un escalier dérobé, resta au milieu de la compagnie qui avoit dîné chez lui, pour donner audience à ceux qui avoient quelque chose à lui communiquer.

Voulant retourner le jour même à Naples, et avoir beaucoup de témoins de ce que je me proposois de lui dire, je m'empressai de lui faire mes remerciemens de l'accueil qu'il m'avoit fait, et ajoutai, d'un ton à être entendu de tout ce qui étoit présent, qu'à l'égard de M. le prince de Saint-Nicandre, il ne me trouveroit plus écrit chez lui; mais que je ne répondois pas qu'il ne se trouvât écrit chez moi, c'est-à-dire sur mes papiers, attendu que je faisais des observations sur tout ce qui me paroissoit le mériter, et que M. de Saint-Nicandre n'étoit pas fait pour être oublié. M. Astier fut assez content de ce propos. L'assemblée et M. Tanucci même ne purent s'empêcher de sourire, ce qui me fit voir qu'on avoit généralement la même opinion dudit prince de Saint-Nicandre. M. Astier ne manqua pas de mander à notre cour la mauvaise difficulté qu'on lui avoit faite sur les présentations, et il a été décidé que tout homme accrédité pour les affaires feroit aussi toutes les autres fonctions dans l'absence de notre vrai ministre. M. Astier devoit d'autant plus être étonné du peu de considération qu'on lui témoignoit, qu'il en avoit eu beaucoup en Hollande, où il étoit consul avant de venir à Naples en cette qualité. Tel est l'effet de la différence des mœurs et des gouvernemens. En Hollande le commerce est en hon-

neur, et l'âme de la république : un consul doit donc y être considéré. A Naples, où il y a peu de commerce, où les princes, ducs, comtes et marquis font un peuple, un consul y est regardé comme un marchand. Un prince napolitain ne soupçonne pas qu'il y ait à Londres et à Amsterdam des commerçans qui ne feroient aucune comparaison de leur état avec celui de certains Italiens décorés de titres de princes. Un de ces petits seigneurs, qui, en arrivant à la bourse d'Amsterdam, n'eût pas excité la moindre attention pour lui, auroit été fort étonné d'entendre en même temps tous les vaisseaux marchands, de différens pavillons et de toutes nations, saluer de leurs canons le commerçant Legendre de Colandre qui entroit dans le port, comme ils auroient fait pour le stathouder. Ce Legendre étoit père des Colandre, Berville et Megremont, morts lieutenans généraux de nos armées. Autre pays, autres mœurs. J'ai observé celles de Naples autant qu'un étranger le doit et le peut faire chez un peuple où il ne passera pas sa vie. J'ai connu parmi les grands des hommes fort estimables ; mais ceux qui m'ont paru les plus instruits sont les gens de palais, qu'on nomme les *Paillettes*, à cause de leurs chapeaux de paille.

A l'égard du bas peuple, la crapule, la fainéan-

tise, l'ordure, la filouterie forment son caractère. Je ne parle point de sa superstition, parce qu'elle est nationale, et se trouve plus ou moins dans toutes les classes. Il est pourtant remarquable que, dans un état feudataire de Rome, l'inquisition soit dans une telle horreur, qu'il seroit aussi dangereux de tenter de l'établir à Naples qu'à Londres. Il y a même un tribunal chargé de veiller à ce qu'il ne s'introduise, dans tout autre, aucune forme de procédure qui tînt de celle de l'inquisition. C'est une arme de moins entre les mains des gens d'église, qui ne peuvent joindre la terreur à la séduction, dont ils tirent assez d'avantages; car ils n'ont pas moins de crédit à Naples qu'à Rome sur les esprits. Les jésuites, avant leur expulsion, y étoient aussi puissans qu'ailleurs. Il y a peu d'années qu'un certain père Pépé, un des grands fripons de sa compagnie, avoit pris un tel ascendant sur l'esprit du peuple, qu'il balançoit l'autorité du roi, et pouvoit souvent l'obliger de fléchir. Il avoit l'insolence de se laisser baiser la main par don Carlos. Les femmes du plus haut rang ont, en Espagne, cette bassesse pour des moines; mais aucun n'avoit jamais été assez impudent pour l'espérer d'une tête couronnée. La duchesse de Saint-Pierre, françoise, dame d'honneur de la reine d'Espagne, m'a dit, qu'en sortant un jour

avec la reine d'un office de chez les dominicains, le prieur vint conduire cette princesse; que toutes les dames du palais baisèrent respectueusement la manche de ce moine, qui, voyant que la duchesse ne les imitoit pas, s'avança vers elle, en lui présentant la manche; qu'elle le regarda, le repoussant, avec le mépris qu'il méritoit; et que, là dessus, il eut l'insolence de la traiter de *gavache*.

Le père Pépé avoit, sur le peuple, un pouvoir plus absolu que le roi. Les ministres conseillèrent à ce prince de l'éloigner de Naples, en le chargeant de quelque commission honorable pour la cour de Madrid, où l'on pourroit ensuite le retenir. Le jésuite n'en fut pas la dupe, et ne voulut pas quitter une ville où il régnoit. Il feignit cependant de recevoir la proposition avec reconnoissance; monta en chaire, au sortir du palais, sous prétexte de faire ses adieux. Il les fit si pathétiques, que tout l'auditoire fondit en larmes. Il saisit ce moment pour s'écrier : *Puisque vous me perdez avec tant de regrets, mes enfans, qui d'entre vous consent à me suivre?* Ce ne fut qu'un cri dans l'assemblée. Tous le supplièrent de ne les pas abandonner, ou jurèrent de le suivre. Il les assura qu'il étoit si sensible à leur attachement, qu'il alloit supplier le roi d'honorer tout autre de la commission pour l'Espa-

gne, et qu'il ne partiroit pas sans un ordre absolu. Le coquin de moine vint, d'un air affligé et d'un ton hypocrite, rendre compte au roi de ce qui se passoit, et le supplier d'attendre du moins que cette fermentation fût calmée, parce que, disoit-il, elle pourroit être dangereuse. Le droit du jeu étoit de jeter le jésuite par les fenêtres; mais ce jeu-là n'est pas permis dans un tel pays; de sorte que le roi fut obligé de prendre pour bonnes les excuses du fourbe, qui resta maître du champ de bataille.

Le père Pépé étoit un grand thaumaturge; il annonçoit tous les jours quelque miracle de sa façon. Il vendoit au peuple et aux paysans de petits papiers bénis de sa main, dont la vertu étoit de faire pondre les poules, qui auroient très-bien pondu sans cela, et auxquelles on les faisoit avaler; mais par là chaque œuf devenoit un miracle, sans ceux qu'il faisoit d'ailleurs. Si cela ne prouvoit pas un fripon fort ingénieux, cela marquoit un peuple bien imbécile. Cependant il en tiroit tant d'argent, qu'il en avoit fait élever une pyramide du plus beau marbre et du plus mauvais goût. Il eut un chagrin quelque temps avant sa mort, qui en fut peut-être la suite; ce fut de voir tomber ou partager son crédit par un fripon du même acabit, mais de robe différente : le père Roch, dominicain. Il est bien humiliant pour

des princes d'être obligés de compter avec de tels sujets, dont la plupart porteroient leurs livrées, s'ils n'avoient pas pris celles de moine. J'en ai rencontré à Naples, chez les plus grands seigneurs, où ils donnoient le ton. Cela ne se verroit pas à Paris, où je n'ai jamais trouvé de moines mendians dans aucune maison, pas même chez la bonne bourgeoisie. J'en excepte les jésuites, qui, ayant le confessionnal du roi, et chargés de l'éducation de la principale noblesse, étoient reçus partout. Mais je suis persuadé que, sans être chassés du royaume, s'ils eussent seulement perdu le confessionnal du roi et les collèges, réduits à leur état de mendians, comme ils le sont par leur institut, ils ne se seroient pas plus facilement recrutés que les autres, et n'auroient pas été plus considérés.

Les religieux rentés en France sortent communément d'une honnête bourgeoisie, paroissent peu dans le monde, et sont, malgré beaucoup de plates déclamations, plus utiles à l'état qu'on ne le pense. Ce seroit la matière d'un bon mémoire économique. Je suis étonné qu'aucun d'eux ne se soit avisé de le faire. Je m'en occuperai peut-être un jour.

Cette classe de religieux n'a pas, en Italie, sur le peuple, le même ascendant, et dans les affaires la même influence que les mendians, quoique la

plupart , m'a-t-on dit , soient , du moins dans le royaume de Naples , des cadets de noblesse. Peut-être la grandeur des établissemens a-t-elle préservé de l'esprit d'intrigue des religieux qui jouissent d'une solide opulence. Il étoit naturel que le besoin fût le premier aiguillon des moines mendians , les mît en action , et que l'habitude de séduire pour le nécessaire leur ait inspiré l'ambition de travailler plus en grand. Ils ont si bien réussi qu'ils influoient autrefois dans toutes les affaires des états catholiques , entroient dans les négociations , sont encore aujourd'hui un des appuis de la cour de Rome , et y sont considérés. Ils l'ont aussi beaucoup été jadis en France , où ils ne peuvent , depuis long-temps , intriguer que dans le peuple.

La superstition ayant toujours été le grand ressort de leur politique , il doit agir en raison de leur crédit , et avoir plus de force en Italie qu'ailleurs. Mais ce n'est pas dans les couvens seuls qu'on entretient la superstition. C'est dans la cathédrale de Naples , entre les mains de l'archevêque , à la grande satisfaction des petits et des grands , que s'opère , deux fois l'an , la prétendue liquéfaction du sang de saint Janvier. Il seroit difficile d'établir dans la cathédrale de Paris ce miracle périodique , à l'égard du chef de saint Denis , dont la légende est à peu près pareille

à celle de saint Janvier. On a mis plus de merveilleux dans les circonstances du martyre de saint Denis ; mais dans ces légendes , le plus ou le moins n'est pas fort important ; d'ailleurs le miracle n'est qu'en récit , et l'on ne risqueroit pas aux yeux des François de la capitale un miracle à répétition , qui seroit sûrement un sujet de scandale pour les sages , et de dérision pour les autres.

Il n'en est pas ainsi à Naples. La consternation y seroit très-grande et presque générale, si la liquéfaction ne s'opéroit pas. Aussi est-il très-rare qu'elle manque , et cela n'est arrivé que lorsqu'on a eu intérêt de ne pas le vouloir. Par exemple , lorsque , dans la guerre de la succession, nous étions maîtres de Naples, et que M. d'Avaray y commandoit, la saison du miracle arriva. Les Napolitains coururent à l'église par dévotion, les François par curiosité ; et M. d'Avaray s'y transporta pour maintenir l'ordre et contenir l'indiscrétion françoise. Il savoit que les Napolitains ne nous aimoient pas, nous voyoient avec peine maîtres chez eux, et que l'archevêque étoit tout dévoué à la maison d'Autriche. Il le prouva dans cette occasion. La fiole du sang de saint Janvier étoit déjà entre ses mains, et il l'agitoit depuis un quart d'heure, sans que la liquéfaction voulût se faire. Le peuple, après avoir prié Dieu

d'intercéder auprès de saint Janvier pour en obtenir ce miracle , sans qu'il se fit , commençoit à murmurer , et en accusoit les François , comme hérétiques , dont la présence étoit un obstacle aux faveurs du ciel. Cette fermentation , croissant par degrés, pouvoit avoir des suites violentes. Les troupes étoient peu nombreuses en comparaison des habitans. Un grenadier , en toute autre circonstance, en auroit imposé à cent bourgeois ; mais, si le fanatisme venoit à enflammer les esprits, le dernier du peuple auroit affronté cent grenadiers. M. d'Avaray, prenant un parti prompt, envoya un de ses gens dire à l'oreille de l'archevêque qu'il eût à faire sur-le-champ le miracle, sinon qu'on le feroit faire par un autre , et que lui archevêque seroit aussitôt pendu ; et le miracle se fit.

La superstition , la débauche , la crapule , règnent assez généralement parmi le peuple de Naples. Il est assez plaisant de voir sur la place un bateleur rassembler auprès de ses tréteaux une foule de badauds , et à quelque distance de là un moine qui , monté sur une escabelle , un crucifix en main , prêche une pareille assemblée ; de sorte que les deux orateurs s'enlèvent alternativement le même auditoire , suivant le degré de leur éloquence.

La quantité de gens de palais qui vivent à

Naples, me feroit croire que la chicane n'y est pas aussi ignorée que les bons principes d'administration. Les calculs les plus modérés portent de vingt-cinq à trente mille le nombre de ceux que la justice ou la chicane fait vivre à Naples. On n'en sera pas étonné, quand on saura que tous les tribunaux du royaume, et même de la Sicile, ressortissent au premier tribunal de justice de Naples, où toutes les causes peuvent se porter par appel.

On ne prendroit pas une idée fort avantageuse de la justice civile, si on en jugeoit par la manière dont s'exerce la justice criminelle. J'y ai vu beaucoup de galériens, dont la plupart auroient été pendus ailleurs. Je suis fort loin d'approuver les rigueurs dont on use ailleurs, où il semble que le code des lois pénales n'ait été rédigé que par les puissans et les riches; mais je n'adopterois pas tous les principes du traité *des Délits et des Peines*, et je l'ai dit à l'auteur même, le marquis de Beccaria. Peut-être n'y auroit-il aucuns supplices à proscrire; il suffiroit qu'ils fussent en proportion avec les délits, qu'il y eût plus de gradations, et qu'on distinguât les fautes et les crimes.

On ne taxera pas de trop de sévérité la justice de Naples; les prisons sont communément pleines de malfaiteurs; il y a souvent jusqu'à deux

mille prisonniers, et l'on voit peu d'exécutions à mort. Il fallut, il y a peu d'années, le cri public pour faire pendre un fils qui avoit tué son père, et qui fut un an en prison avant qu'on songeât sérieusement à instruire son procès. Un scélérat s'étant introduit chez un joaillier, par le moyen d'une servante avec laquelle il couchoit, saisit le temps de l'absence du maître pour égorger cette fille, avec qui il avoit passé la nuit, et emporta les plus précieux effets de la maison. On l'en avoit vu sortir le matin ; on l'arrêta, les bijoux se trouvèrent chez lui. Son procès n'eût pas duré quatre jours en France, et lorsque j'étois à Naples, il y avoit déjà huit mois qu'il étoit en prison. Sur l'étonnement que j'en témoignois à un homme fort instruit des mœurs et des coutumes de Naples, il me dit que ce scélérat pourroit bien rester en prison tant que lui, ou sa famille, pourroit, en payant, suspendre les poursuites. Le joaillier avoit recouvré ses effets, et le public oublioit l'affaire qui n'intéressoit plus personne. Naples auroit besoin d'un duc d'Osse, qui, pour établir l'ordre et la police dans ce royaume, faisoit pendre des coquins, et trancher des têtes nobles.

Pour peu qu'on examine le caractère général du peuple napolitain, on n'est plus étonné de la fainéantise de la canaille dont la ville est plei-

ne. Les légumes, les fruits, le poisson commun, et ordinairement le pain, y sont à si bas prix, qu'il est facile d'y subsister. Les salaires, à la vérité, y sont, comme partout, en proportion avec les vivres; mais le peuple est si sobre, que trois journées de travail le font vivre pendant huit jours sans rien faire; et les distributions aux portes des couvens font encore un supplément. Je n'ai vu aucun pays où les vivres et la main-d'œuvre fussent à si bon marché.

Comme les gages des domestiques sont partout une mesure assez juste du prix des vivres, on peut les prendre pour règle, quand on n'a pas le temps d'entrer dans un examen détaillé. Or, les valets n'ont par mois, pour gages et nourriture, que six ducats valant vingt-quatre livres de France, dans les meilleures maisons de Naples; et il y en a beaucoup au-dessous de ce prix-là (*).

(*) La livre de compte de Naples vaut deux carlins, le carlin dix grains, monnaie de cuivre, et il faut vingt-quatre grains pour faire la livre tournois de France. Le ducat, monnaie de compte, vaut dix carlins.

La livre de poids de Naples est de douze onces, qui n'en font que dix et demie de France, poids de marc; ainsi cent livres de France font cinquante-deux livres de Naples.

L'once, monnaie d'or de Naples, vaut trente carlins ou douze livres de France, à huit sous le carlin.

Étant resté à Naples plus de temps que je ne me le proposois en y arrivant, j'arrêtai une chaise pour retourner à Rome par la même voie que j'avois prise pour venir à Naples. Mais, avant de partir, je voulus employer quelques jours à voir et remercier les personnes dont j'avois reçu le plus d'accueil, tels que M. Hamilton, le comte de Kaunitz et autres. J'allai chez le comte de Kaunitz le jour de son assemblée, et, dès que la comtesse m'aperçut, elle vint au-devant de moi avec toutes les marques de bonté dont elle m'honoroit, en me disant, comme une nouvelle fort agréable, que l'abbé de Caveirac étoit arrivé à Naples, et l'étoit venu voir. *Comment*, lui dis-je, *madame! Est-ce qu'un tel maraud est*

Le sequin romain vaut, à Naples, vingt-cinq carlins, le florentin vingt-six, et le vénitien vingt-sept.

La mesure d'étendue est la canne, qui est de huit palmes, et quatre palmes et demie font l'aune de Paris; cinquante-six palmes un quart font cent aunes.

La mesure la plus ordinaire des liquides est le baril, qui contient soixante-trois caraffes du pays, faisant quarante pintes de Paris. Le meilleur vin, celui du Vésuve, coûte de cinq à six ducats, monnoie de compte de Naples; le ducat est de dix carlins, valant quatre livres de France. Le baril du *lacryma Christi* revient donc de vingt à vingt-quatre livres.

L'argent est à Naples à quatré pour cent, et le mont-de-piété prête à six.

venu chez votre excellence? Pourquoi non? me dit-elle, un peu embarrassée? *C'est*, répondis-je, *qu'il vient d'être chassé de Rome, après s'être enfui de France pour éviter le carcan.* Ce début de ma part ayant attiré l'attention de la compagnie, j'expliquai ce qu'étoit l'abbé de Caveirac. Né avec de l'esprit et un caractère souple, il écrit avec facilité; et, n'ayant aucuns principes, il adopte aisément ceux qui peuvent lui convenir, suivant les circonstances. Les premiers essais de sa plume furent dans l'affaire du père Girard et de la Cadière. Les rieurs n'étant pas pour les jésuites, Caveirac se décida contre eux, et fit sans mission des factums extrajudiciaires en faveur de la Cadière pour amuser les plaisans. Voyant ensuite que le parti opposé aux jésuites et à la constitution ne produiroit pas grand'chose, il se retourna de leur côté. Les déserteurs d'un parti étant toujours bien reçus dans l'autre, il est bientôt devenu un apôtre chez les constitutionnaires.

A l'égard de son ouvrage sur la Saint-Barthélemi, on ne peut pas dire absolument que c'en soit une apologie. L'auteur seroit trop maladroit. Son objet est d'en rejeter l'horreur sur l'ambition des princes, et d'en disculper les ecclésiastiques. Le premier article peut être vrai; mais le second est trop démenti par les faits, et par le

caractère connu de ceux qu'il voudroit justifier. Aujourd'hui même que le fanatisme est bien diminué, il est rare d'entendre un ecclésiastique s'élever contre la Saint-Barthélemi, qui pourroit un jour faire autorité.

Caveirac s'étant fait agent des jésuites, de l'archevêque et du parti, il hasarda, contre l'arrêt d'expulsion des jésuites, quelques brochures qui déplurent au parlement; et, aussi prudent que Crispin, qui n'aime pas les affaires avec la justice, il sortit de France, et se réfugia à Rome. C'étoit là qu'il avoit établi son bureau de correspondance avec les évêques ultramontains de France. Associé avec le prélat Giacomelli, secrétaire des brefs aux princes, il en fournissoit la matière : Giacomelli les mettoit en latin, et ils partageoient ensemble l'argent que leur envoient ceux de nos évêques qui vouloient être honorés de ces brefs. L'union de ces deux honnêtes gens fut un jour altérée sur la part que chacun prétendoit aux gratifications. Ils donnèrent une scène publique, et se traitèrent réciproquement de fripons, sans être contredits par aucun des assistans. L'intérêt les avoit désunis; l'intérêt les réunit. Ils virent qu'ils avoient besoin l'un de l'autre pour leurs opérations, et ne s'estimant ni plus ni moins qu'avant leur brouillerie, ils se réunirent et travaillèrent ensemble

de plus belle à fomenter le schisme en France. Ils avoient pour antagoniste un abbé Dufour, aussi honnête homme qu'eux, lequel concouroit au même but, en servant le parti contraire. Il étoit l'agent des jansénistes. Ces trois boute-feux en firent tant, que notre ministre en fut instruit, et demanda au pape de chasser de Rome les abbés de Caveirac et Dufour. Tous deux en conséquence reçurent, le même jour, l'ordre de partir ; mais le premier, ayant des amis au palais, en fut secrètement prévenu assez tôt pour avoir le temps de faire une collecte chez les zélés de son parti, dont il tira une somme considérable.

Pour l'abbé Dufour, agent des jansénistes, il ne fut averti que le jour même où il falloit partir ; et, quand il l'auroit été plutôt, je ne crois pas qu'il eût obtenu grand'chose des jansénistes. Ce n'est pas qu'il n'y en ait à Rome ; mais ce ne sont pas, comme en France, des jansénistes parlementaires, opposés aux prétentions papales. Personne, à Rome, ne contredit l'infailibilité du pape, et ne paroît douter de l'excellence de la constitution ; mais les jésuites et leurs amis traitent de jansénistes leurs adversaires, et tâchent de les faire passer pour hérétiques. L'abbé Dufour n'étoit pas stipendié par ceux-ci, et ne recevoit rien que des jansénistes parlementaires

de France. Ces deux boute-feux, chassés de Rome le même jour, auroient pu prendre ensemble la même route ; mais Caveirac n'avoit garde d'approcher de France. Il se rendit à Civita-Vecchia, demanda et obtint la permission d'y rester jusqu'à ce que la mer fût praticable ; c'étoit en décembre. Pendant ce temps-là, il fit agir les dévotes de France auprès de nos ministres, pour qu'il lui fût permis d'aller à Naples ; ce qui ne lui fut pas difficile à obtenir. Il étoit libre de se retirer où il voudroit, pourvu qu'il sortît de l'état ecclésiastique ; c'étoit obtenir, comme M. de Sotenville, la permission de faire le voyage d'outre-mer, puisque notre ministre n'avoit aucun droit de l'envoyer à Naples, ni ailleurs, chez une puissance étrangère. Le seul but de Caveirac étoit donc de gagner du temps et d'obtenir, à force d'intrigues, de rentrer dans Rome. Il écrivit une lettre encyclique à ses dévotes de France. Tout le parti fut en l'air, et le pape vivement sollicité pour rappeler ce saint apôtre. Il sembloit que ce fût saint Cyprien chassé de Carthage. Le nonce Colone, qui arrivoit de France, et qui, recevant le chapeau, avoit pris le nom de cardinal Pamphile, fut employé dans cette négociation, et y mit, contre son caractère, tant de chaleur, que le pape, excédé de cette persécution, dit, en parlant de Pamphile : *Cet indo-*

lent ne s'est jamais remué que cette fois-ci, et c'est pour une sottise. Le saint père ne se laissa point séduire : Caveirac partit pour Naples, en vertu de la permission qu'il avoit demandée, et qu'il appeloit un ordre.

Tel fut le compte que je rendis du caractère et de la conduite de Caveirac, à la comtesse de Kaunitz, en présence de l'assemblée. La comtesse, qui apparemment tenoit un peu au parti, mais sans chaleur, me pria de ne plus parler de Caveirac, et m'invita à dîner pour le lendemain. Comme j'avois à peu près dit l'essentiel, il ne me fut pas difficile de lui promettre de n'en plus parler; et je me contentai, en acceptant le dîner, d'ajouter que je me flattois du moins que l'abbé de Caveirac n'en seroit pas; à quoi elle consentit en souriant.

Depuis mon retour en France, j'ai su que le ministère de Naples avoit obligé Caveirac d'en sortir, et qu'il s'est retiré à Livourne, où ses talents lui sont assez inutiles.

N'ayant plus rien qui m'arrêtât à Naples, j'en partis le samedi 21 mars, suivant la même route que j'avois prise pour y venir, et faisant exactement les mêmes journées. J'arrivai à Rome le mercredi 25, jour de l'Annonciation, avant midi, par le plus beau temps. Je marque cette petite circonstance, parce que la beauté du jour

ajoutoit beaucoup à celle de la cérémonie qui se faisoit. C'étoit l'assemblée d'environ deux cents filles qui, vêtues de serge blanche, et couronnées de fleurs, se rendoient processionnellement à une église où le pape et les cardinaux assistoient à une messe, après laquelle on distribua des dots de trois cents livres à ces filles du peuple, soit pour aider à les marier, soit pour les faire religieuses; avec cette différence, que la dot est double pour celles qui prennent le parti du cloître. Plusieurs confréries ou associations font, de temps en temps, les mêmes charités, avec autant d'ostentation et avec aussi peu d'intelligence politique, dans un pays où la dépopulation est frappante. Un bon gouvernement dirigeroit bien différemment les charités, en supprimant les dots destinées au cloître, pour en augmenter celles des mariages. N'y a-t-il pas assez de célibataires par état, dans un peuple où toutes les dignités sont ecclésiastiques? L'ambition d'y parvenir mine sourdement les familles nobles. Cette espèce de castration, destructive de tous les peuples catholiques par le monachisme, l'est encore plus dans l'État ecclésiastique que dans les autres, puisqu'elle y est honorée, et une condition nécessaire des honneurs et des dignités.

Quoique j'eusse, sinon épuisé, du moins satisfait ma curiosité sur Rome, il y auroit eu de

la singularité à la quitter aux approches de la semaine sainte, temps où les cérémonies, qu'on appelle *fonctions*, y attirent un grand concours d'étrangers. J'ai tant vu de fêtes et de cérémonies civiles ou ecclésiastiques, que je ne dois pas en être fort touché. J'ai cependant trouvé beaucoup de pompe et de dignité dans celles dont on a le spectacle à Rome, et sur-tout à St.-Pierre. Je fus principalement curieux d'assister à la *fonction* du Jeudi-Saint. Ce jour-là, 16 avril fut un des plus beaux du printemps. Les troupes de la garde du pape, infanterie et cavalerie, bien vêtues, formoient, dans la place, une enceinte dont le milieu étoit rempli de peuple. Après avoir vu les cérémonies de l'église, je me rendis sur la place, au-dessous du balcon sur lequel on porte le pape. Le chevalier de Modène, commandant de la garde avignonoise, m'ayant mis auprès de lui, je découvrois la multitude qui inondoit la place, et j'étois à portée d'entendre la lecture de la bulle *In cœná Domini*, et de voir les formalités de l'excommunication que fulmine le pape, en jetant, du haut de son balcon, un cierge qui s'éteint en tombant sur le perron. Le pontife donne, aussitôt après, au bruit du canon, des tambours, des trompettes, et des acclamations des troupes et du peuple à genoux, sa bénédiction, et une absolution con-

solante, aux fidèles coupables et repentans des cas énoncés dans la bulle. Il y en a tant, que je ne crois pas qu'il y ait qui que ce soit qui, de manière ou d'autre, n'ait encouru l'excommunication. Le pape, lui-même, en s'examinant bien sur le passé, pourroit n'en avoir pas toujours été exempt. La lecture de la bulle se fait en latin, par un cardinal diacre ; en italien, par un prélat qui, je crois, est un auditeur de rote, à si haute et intelligible voix, que l'élévation de la tribune n'empêche pas qu'un très-grand nombre, dont j'étois, au-dessous, près du péristyle, ne puisse l'entendre. Le bon Clément XIII, en donnant sa bénédiction, ne put retenir ses larmes ; j'en remarquai beaucoup dont les yeux se mouilloient ; et l'émotion d'une grande assemblée est si contagieuse, qu'il y a peu de gens, quel que soit leur sentiment sur le fond de la chose, qui ne se sentent émus dans ces occasions. Cela me rappelle qu'étant en Hollande, à une assemblée de quakers, avec un François d'une imagination vive, aussitôt que le tremblement les eut saisis, je le vis sortir : je le suivis pour en savoir la raison ; il me dit que s'étant aperçu que le tremblement des quakers alloit le gagner lui-même, comme le baillement d'un seul se communique à toute une compagnie, il étoit sorti pour n'y pas succomber.

La bulle *In coenâ Domini* tire son nom du jour où elle se lit, le Jeudi-Saint, qui est la célébration de la cène, et non des premiers mots de cette bulle, comme on le croit vulgairement, parce que les autres reçoivent ainsi leur dénomination; telles que les bulles *Clericis laicos*, *Unam sanctam*, *In eminenti*, *Vineam Domini Sabaoth*, *Unigenitus*, etc.; et celle dite *In coenâ Domini*, est la réunion de plusieurs données par différens papes, dont aucune ne commence par les mots sous lesquels on la désigne. Paul II (Barbo), vénitien, en donna une en 1469, qui commence ainsi : *Consueverunt prædecessores nostri romani pontifices annis singulis in die coenâ Domini*, etc., termes qui supposent que l'usage n'étoit pas nouveau. Cette bulle ne contient que des excommunications vagues contre ceux qui étoient coupables de grands crimes. Les papes suivans insérèrent dans cette bulle annuelle, différens articles relatifs à leurs prétentions; et, dès 1510, le concile de Tours déclara qu'elle ne pouvoit être admise en France.

La première de cette espèce qui ait été apportée en France, où elle fut imprimée, pour la première fois, dans *la Pratique bénéficiale de Rebuffe*, est celle de Paul III (Farnèse), en 1536.

Elle commence encore par ces mots : *Con-*

sueverunt romani pontifices, et contient vingt-quatre articles. Celle de Paul V (Borghèse), en 1610, commence par ces mots : *Pastoralis pontificis romani vigilantia*, et contient trente articles, qui, en rappelant les causes d'excommunication de la première, y en ajoutent encore d'autres. Urbain VIII (Barberin), en 1627, commence, comme Paul V : *Pastoralis, etc.*, avec autant d'articles. Ces trois bulles, dont chacune aggrave la précédente, finissent toujours par menacer les contrevenans de l'indignation de Dieu, et réservent l'absolution au pape seul.

On est étonné que les papes aient osé les hasarder dans des temps si peu reculés, et aussi impunément qu'ils l'auroient fait dans le onzième siècle. Mais on est indigné que, même depuis le concile de Tours, des évêques françois aient eu, en 1580, la témérité de publier celle de Paul III : ce qui donna lieu à un autre concile, commencé à Tours, et fini à Angers en 1583, de la proscrire de nouveau. Cependant un archevêque d'Aix eut encore, en 1612, l'insolence de publier la bulle de Paul V, plus forte que les premières.

Si les princes catholiques souffrent encore, sans rompre avec Rome, qu'on y publie annuellement cette bulle, ce ne peut être que par mépris; et le pape devrait, aujourd'hui, s'abstenir

de jouer une pareille comédie. Il y a en effet des articles si ridicules, qu'un homme sensé ne peut les entendre sans rire; et la pompe de la cérémonie, loin d'en prévenir la dérision, y ajoute encore. Par exemple, le second paragraphe excommunie les pirates qui infestent les mers de l'état ecclésiastique : *Qui mare nostrum discurrere præsumunt, etc.* Comment peut-on retrancher de la communion de l'église des gens qui n'en sont point? Aussi n'y a-t-il jamais eu ni Saletin, ni Algérien qui soit allé se faire absoudre à Rome.

Je ne m'arrête pas sur les autres cérémonies de la semaine sainte, qui ont de la majesté, mais qui sont décrites partout. Je remarquerai seulement que Rome m'a rappelé, dans ce temps de redoublement de pratiques dévotieuses, l'idée que je m'étois formée de la cour et de Paris, sous le règne de Henri III; c'est-à-dire, que dans Rome, où le libertinage, disons mieux, la débauche et la crapule font partie des mœurs nationales, la dévotion, ou ce qu'on nomme ainsi, s'allie à tout. Si l'on excepte la valeur militaire, que rien n'altérait parmi nous, et qui ne fait pas le caractère de la Rome moderne, ses habitans sont les François du règne de Henri III. On ne voit à Rome, dans la semaine sainte, que des processions de pénitens,

pieds nus, et couverts d'un sac, qui vont en stations d'une extrémité de la ville à l'autre, à travers les boues, sur un pavé inégal, et souvent par un très-mauvais temps, et assez froid pour que plusieurs en rapportent des fluxions de poitrine. Les variations de température, dans la saison où se trouve la semaine sainte, sont si fréquentes, qu'un jour ne répond pas à l'autre. Nous en avons un d'été le Jeudi-Saint, et le vendredi nous eûmes pluie, grêle et un vent glacial. Ce n'est pas, comme ailleurs, le bas peuple seul qui forme ces processions de va-nu-pieds; les plus grands de Rome sont attachés à quelques confréries, et en remplissent les devoirs. Un jeune homme de la plus grande espérance, et l'unique héritier de sa maison, revint d'une de ces dévotes caravanes avec une fièvre qui le mit au tombeau.

Un spectacle du même genre est celui des *caravites*, dévotion imaginée par un jésuite nommé Caravita. Une grande chapelle, appartenant aux jésuites, est le lieu de la scène : c'est là que tous les vendredis, aux approches de la nuit, se rend une troupe de flagellans. La chapelle n'étant éclairée que par deux cierges placés sur l'autel, on n'a de lumière que ce qu'il en faut pour ne se pas heurter les uns contre les autres. Au pied de l'autel est un grand crucifix

couché à terre, que chacun va baiser en entrant, avant d'aller se placer dans une des files, qui se forment à mesure que les dévots arrivent. Quand l'assemblée est complète, un homme, portant une corbeille remplie de disciplines, en distribue dans tous les rangs qu'il parcourt, comme on le pratique pour le pain bénit dans nos paroisses. Dès que tout est en armes, un jésuite fait une exhortation sur le mérite de la pieuse flagellation qui va se faire; il cache ensuite, sous l'autel, les deux cierges, et les ténèbres règnent dans la chapelle. Bientôt après on entend, pendant l'espace d'un *miserere*, un bruit pareil à celui d'un ouragan mêlé de vent et de grêle, par les coups redoublés de tant de flagellans. Un silence de quelques minutes succède à cet orage, pour leur donner le temps de se r'habiller, si toutefois ils se sont réellement mis à nu; car il ne m'a pas paru que les deux temps qu'on donne, l'un avant, l'autre après la flagellation, fussent assez longs pour se dépouiller ou pour se revêtir. Je soupçonne que les plus fanatiques se rendent à la chapelle les épaules nues sous leurs manteaux, qu'ils peuvent quitter ou reprendre en un moment, et que les moins sots viennent par hypocrisie s'y faire voir, et profiter de l'obscurité pour se frapper sur le manteau. Aussitôt que le jésuite a fait reparoître la lumière, le dis-

tributeur des disciplines va les reprendre de rang en rang , et chacun se retire édifié , battu et content. Garrick , le Roscius de l'Angleterre , et si excellent pantomime , à son retour d'Italie , et , avant mon voyage , m'avoit fait un tableau si plaisant de cette farce dévote , que j'eus la curiosité de la voir. J'y allai deux fois : la première , je m'adressai à un jésuite qui , sachant qui j'étois , et , ne me jugeant pas propre à être un des acteurs de la scène , me plaça fort honnêtement dans une tribune , pour en être spectateur. La seconde fois fut le Vendredi-Saint , jour où il devoit y avoir un redoublement de dévotion et de coups de discipline. Nous y allâmes ensemble sept à huit François , et nous nous plaçâmes au dernier rang , au bas de la chapelle , avec l'humilité qui convenoit à des profanes comme nous ; car les Italiens n'ont pas une grande idée de la religion des François , et ils ne pouvoient pas nous méconnoître , attendu que nous étions tous en grand deuil avec pleureuses , pour la mort de madame la Dauphine. Cependant on nous présenta , comme aux autres , des disciplines , dont on supposoit bien que nous ne ferions pas d'usage ; mais c'étoit toujours une galanterie qu'on nous faisoit , et nous la reçûmes poliment. Quand on vint , après l'expédition , recueillir les disciplines , au lieu de rendre les nôtres au dis-

tributeur, nous les gardâmes; mais nous lui donnâmes chacun un paole, dont il fut aussi content qu'édifié.

Il y a dans la semaine sainte un jour destiné aux femmes, pour cette fustigation, avec la différence qu'elles font sur leurs fesses ce que les hommes exécutent sur leurs épaules. J'ignore quels péchés elles prétendent expier par là; mais ce ne doit pas être un préservatif contre l'aiguillon de la chair, si l'on en croit l'auteur du traité, *de Usu flagri in re veneratâ*.

Il est singulier que dans toutes les religions il y ait eu des associations de fanatiques, qui se soient imaginé qu'il y eût d'autres moyens de plaire à la Divinité que la pratique des vertus, et qui se persuadent que, le suicide étant un crime, se détruire en détail soit un acte méritoire. Il me semble qu'une idée plus noble et plus juste de Dieu est de croire qu'il nous donne les biens pour en user sans abus. Je dis sans abus, parce qu'on ne peut abuser sans nuire à sa conservation, et que celle de notre être et les moyens de notre bien-être, sans donner atteinte à celui d'autrui, sont dans les vues de Dieu. Ainsi, les macérations, la castration physique ou religieuse, les flagellations, etc., sont des absurdités, et seroient des crimes, si ce n'étoient pas des folies.

Mais je m'aperçois que je m'érige en prédicateur ou anti-prédicateur, ce qui revient au même. Pour en avoir moins d'occasion, sortons de Rome. J'en partis le mardi d'après Pâques, 21 avril, par le plus beau jour du printemps, dans une chaise de voiturin, mon domestique à côté de moi, et muni de provisions de bouche, attendu la connoissance que j'avois des auberges. J'avois cependant fait mon marché pour le souper, que le voiturin devoit me fournir; mais ce n'étoit que pour m'assurer du gîte, et je le quittois toujours de sa bonne chère. Trois autres chaises étoient occupées par des prieurs dominicains, qui se rendoient à un chapitre à Bologne, et faisoient la même route que moi. Comme nous entrions dans la belle saison, je préférerois le voiturin à la poste. Voyageant ainsi à petites journées de dix à douze lieues, je jouissois du plaisir de voir mieux la campagne, d'en examiner les différentes cultures, et de mettre de temps en temps pied à terre, pour marcher dans les plus beaux endroits, et me délasser d'être assis. De plus, étant déjà assez avancés dans les grands jours, nous partions si matin, que nous arrivions de bonne heure à la couchée; ajoutez une halte de deux heures pour dîner: le voyage n'est, dans le printemps, ni fatigant ni désagréable. Le seul avantage de la poste est d'éviter

quelques mauvais gîtes ; mais, étant muni de provisions, je ne me trouvois point mal. J'étois même utile à mes compagnons de voyage, qui étoient d'assez bonnes gens, par d'excellente huile d'Aix que je leur donnois pour des salades et des omelettes ; car on ne trouve souvent dans les auberges de route, excepté dans les villes, que des œufs frais et des herbages, avec de l'huile détestable. Aussi milady Orfort et M. d'Aubertterre m'avoient-ils obligé d'en recevoir de la leur à Naples et à Rome. Dans les villes principales, nos ministres et autres, tels que le comte Durazzo, ambassadeur de l'Empereur à Venise, le comte d'Ericeyra, ministre de Portugal, ont toujours garni ma chaise de quelques provisions qu'ils savoiënt devoir m'être utiles, et me rendoient agréable à mes compagnons de voyage, à qui j'en faisois part.

La route de Rome à Florence est de cinquante lieues, et se fait par les voiturins en cinq jours. Les lieux où l'on s'arrête, soit pour dîner ou se rafraîchir, soit pour coucher, sont Monterose, Ronciglione, Viterbe, Montefiascone, où je fis, comme à mon premier passage, honneur au *muscatello*.

En partant de Montefiascone, on côtoie, pendant trois lieues, le lac de Bolzène, qui en a sept de tour, et de forme presque ronde. Ses

flots sont quelquefois aussi agités que ceux de la mer, au point que la navigation y est dangereuse. Je l'avois vu dans cet état en allant à Rome. Il y a deux îles vers le milieu : Bisentina et Martana. C'est dans celle-ci que Théodat fit transporter et étrangler, dit-on, lui-même Amalazonte, reine des Goths, sa cousine-germaine, fille de Théodoric, et à qui il devoit la couronne. Cette princesse, mariée à Eutharic, et devenue veuve avant la mort de Théodoric, regna pendant huit ans avec gloire, sous le nom de son fils Athalaric. Celui-ci étant mort, elle épousa Théodat, son cousin, avec qui elle comptoit partager du moins l'autorité, et qui la sacrifia à l'ambition de régner seul. Il fut, à son tour, la victime de Vitigès, général de ses armées, qui le fit périr, et s'empara du trône.

Deux lieues au delà de Bolzène, on trouve Aquapendente, dernière ville de l'État ecclésiastique en revenant de Rome. Quelque petite qu'elle soit, elle n'en est pas moins épiscopale. Il est vrai que les évêchés sont fort multipliés en Italie, puisqu'on y en compte deux cent cinquante-huit, et quarante métropoles, qui font deux cent quatre-vingt-dix-huit sièges ou diocèses. Le seul royaume de Naples en a cent vingt-huit; les états du pape, dans l'Italie moyenne, cinquante-trois, dont trois métropoles; les états

de Ravenne, Ferrare et Bologne, Parme et Modène, dix-huit; l'État Vénitien, vingt-trois; la Toscane, dix-sept; le Milanois dix-huit; le Piémont, cinq; Gênes, six; la Sicile, onze; la Sardaigne, six; la Corse, cinq; Lucques, un. Le pape nomme à presque tous les archevêchés et évêchés de l'Italie; il y en a peu dont les souverains aient la nomination. Le roi de Naples, sur cent vingt-huit, ne nomme qu'à vingt-cinq, et à aucun de la Sicile. Le roi de Sardaigne nomme les six de cette île. Le grand-duc de Toscane présente trois sujets pour chaque siège, et le pape choisit. Tous les autres sont à la nomination du pontife.

Les évêques étant en si grand nombre en Italie, il est aisé d'en conclure qu'il y en a beaucoup d'un revenu médiocre, et d'un territoire fort borné. Aussi la plupart ne valent-ils pas nos cures du premier ni même du second ordre. On pourroit, en comparant ces prélats aux nôtres, les appeler évêques à portion congrue. Ils ne sortent guère de leurs diocèses; c'est le corps le plus régulier de la prélature italienne. Je veux bien croire que leur résidence vient principalement de l'amour du devoir; mais je n'en soupçonne pas moins que la médiocrité de leur fortune y contribue aussi. Nous ne voyons point nos curés augmenter par leurs équipages les embarras de Paris.

Je partis heureusement très-matin d'Aquapendente, sans quoi j'aurois pu être arrêté longtemps par un torrent, au pied de la montagne de Radicofani, une des plus hautes de l'Apennin. Le lit en étoit à sec quand j'y arrivai, et je le traversai en chaise; il y avoit quelques flaques d'eau dans les endroits les plus bas, ce qui n'empêchoit pas des gens de pied de passer, au moyen de petits détours. Mais comme l'espace que remplit le torrent, dans sa force, est fort large, je les voyois se presser, et ce n'étoit pas sans raison. Les nuages noirs qui s'assembloient, embrassèrent bientôt tout l'horizon, et à peine fûmes-nous passés, qu'il tomba un déluge avec des coups de tonnerre, tels qu'on les entend dans ces montagnes et entre des rochers qui réfléchissent et propagent la détonation. J'avois, en allant à Rome, éprouvé le froid le plus vif sur Radicofani, et à mon retour j'y essayai le plus violent orage, qui dura tout le temps que nous mêmes à monter la montagne. Les éclairs effrayoient nos chevaux, et la pluie étoit si abondante, que nous étions comme dans un nuage épais, qui nous laissoit à peine voir quatre pas en avant. Le ciel enfin s'éclaircit, et nous fîmes halte à une auberge isolée, un peu au delà du point où l'on commence à descendre.

De Rome à Florence on ne trouve de ville

considérable que Sienna , propre et bien bâtie ; mais sa population ne répond pas à son étendue , ce qui prouve qu'elle a été plus florissante qu'elle ne l'est aujourd'hui. La société y est , dit-on , fort aimable ; on y parle aussi purement l'italien qu'à Florence , et sans l'àpreté et l'accent guttural du florentin. J'ai même observé que les villageois des environs s'exprimoient mieux qu'ailleurs.

J'arrivai de très-bonne heure à Florence , le samedi , 25 avril. Après avoir pris mon logement dans une maison très-propre , sur le bord de l'Arno , j'allai voir le marquis de Barbantane , notre ministre , avec qui je passai les trois jours que je restai à Florence. Je les employai , par le plus beau temps , à voir ce qui mérite d'être vu , et sur-tout la galerie , où l'on pourroit rester huit jours de suite sans les regretter , et d'où l'on ne sort qu'avec le désir d'y retourner. Il y a des détails imprimés d'une partie des choses qu'on y voit ; et , comme je crois l'avoir dit , je n'ai aucun dessein de copier ce qu'on lit ailleurs ; j'y recourrai moi-même quand je veux me rappeler ce que j'ai vu , et je ne fais ce journal de mon voyage que pour ma satisfaction particulière , et non pour l'impression.

M. d'Aubeterre avoit écrit en ma faveur à M. de Rosamberg , son ami , premier ministre

du grand-duc ; mais, quand j'arrivai, j'appris qu'il étoit parti depuis deux jours, avec le prince, pour trois semaines. J'en fus très fâché, car j'avois principalement dessein de voir le grand-duc, dont j'avois entendu des éloges qui ne m'étoient pas suspects. La plus grande des curiosités pour moi, c'est un prince digne de l'être. Il y en a assez de loués par des courtisans et des poètes : le grand-duc l'est par le peuple et les paysans ; voilà les vrais panégyristes. Il vient d'affranchir les campagnes de la tyrannie de la chasse ; les laboureurs ne verront plus leurs moissons dévorées par les bêtes fauves ; *in exultatione metent*, et ailleurs, *seminant in lacrymis*.

Les spectacles n'ayant pas encore cessé à Florence, j'y vis l'opéra bouffon, dont la musique est agréable, et les pièces misérables. Je n'en ai guère vu d'autres en Italie. Goldoni est le premier et le seul qui ait commencé à imiter le théâtre françois dans la comédie.

Je partis de Florence le mardi 22 avril, pour me rendre à Bologne, où je séjournai jusqu'au lundi au soir, 4 de mai. J'avois remarqué, en passant les montagnes par où l'on arrive à Pietra-Mala, des preuves visibles d'anciens volcans, dont les éruptions sont antérieures à toutes les histoires ; et il en est ainsi d'une grande partie de l'Italie. Un voyageur instruit et tant soit peu attentif en

voit partout des vestiges, tels que des pierres ponceuses, des pyrites, des laves durcies, qu'on a prises pour des pierres de carrière ordinaire.

Bologne est dans un des plateaux de la plus belle culture et de la plus forte végétation; et la campagne étoit alors dans son état le plus brillant. La saison et le temps engageoient à la parcourir, et j'en goûtai le plaisir. A l'égard du temps que j'ai passé dans la ville, je l'employai exactement en homme de lettres. Ma première visite fut chez le vieux Zanotti, secrétaire de l'institut, qui me reçut en confrère; il me présenta à tous les professeurs, qui me comblèrent d'honnêtetés. L'un d'entr'eux, nommé Pozzi, professeur de chimie, élève de Rouelle, m'offrit d'être mon *cicerone* dans Bologne, dont il me fit voir tout ce qui est digne de curiosité. L'institut seul suffiroit pour honorer la capitale d'un état. C'est un palais qui renferme tout ce qui concerne les sciences et les arts : astronomie, mécanique, physique, anatomie, peinture, sculpture, bibliothèque, etc., rien n'y est oublié en leçons et en modèles. La salle destinée à l'instruction des sages-femmes est un établissement qui devrait se faire dans toutes les villes qui peuvent entretenir un démonstrateur dans cette partie si nécessaire de l'art d'opérer. On voit dans une des salles de l'institut des modèles en cire, de grandeur naturelle, de

toutes les manières dont l'enfant peut se présenter pour sortir de la matrice, et le professeur donne en conséquence des leçons sur la conduite que doit tenir la sage-femme dans tous les cas possibles. Les femmes étant admises dans les académies d'Italie, Laura Bassi occupe à Bologne la chaire de physique. Elle parle le françois; et c'est en latin qu'elle donne ses leçons. Il y a peu d'années que la signora Agnèse, de Milan, professoit les mathématiques avec éclat. Elle s'est depuis retirée dans un couvent d'un ordre très-austère. Le comte de Marsigli est le fondateur de l'institut, qui est lié à l'université et aux anciennes académies. Il y consacra sa fortune, et l'illustra par ses connoissances en tous genres. Le pape Benoit XIV, natif de Bologne, a donné à l'institut un nouvel éclat par ses bienfaits, et une protection éclairée. On sait que Bologne, quoique dépendant du pape qui y tient un légat, conserve une image de liberté et de république. Elle a un ambassadeur à Rome, et un auditeur de rote; elle fait battre de la monnoie sur laquelle on lit : *Bolonia docet*: témoignage public de son amour pour les sciences.

Le docteur Pozzi ne se contenta pas de me faire voir le palais, il me présenta aux personnes les plus considérables. Il y avoit alors à Bologne un homme ou plutôt un personnage qui avoit

joué un grand et triste rôle à la cour d'Espagne; c'étoit le castrat Farinelli, ce chanteur célèbre. Après avoir fait connoître son talent dans les principales cours de l'Europe, il s'étoit arrêté à celle d'Espagne. Le roi Ferdinand et sa femme s'étoient tellement passionnés pour lui, que sa faveur éclipsoit le crédit des ministres. Aussi tous les princes qui avoient à négocier à cette cour, s'adressoient-ils à lui, le combloient de présens, lui écrivoient des lettres telles qu'ils en auroient adressées aux Ximenès et aux Olivarès. Farinelli, assiégé par les courtisans, recherché par les ministres, décoré de l'ordre de Calatrava, ne négligea pas sa fortune; mais, ce qui est sans exemple, il ne se laissa pas enivrer de la fumée de la faveur, parut toujours modeste, et respecta même les grands qui réclamoient sa protection. Un d'entr'eux lui demandant un jour ses bontés : *Voilà, dit-il, des expressions bien fortes pour les plaisirs que je puis faire : je vais, si vous le désirez, vous chanter une ariette ; c'est tout ce qu'un seigneur comme vous peut attendre de quelqu'un comme moi.* Il disoit quelquefois qu'il regrettoit la vie libre et vagabonde qu'il avoit menée avec ses camarades, et que des chaînes d'or n'en étoient pas moins pesantes. Cette façon de penser est d'autant plus étonnante, que ces êtres dégradés ont la plus haute opinion de l'importance de leur ta-

lent. La nature semble leur avoir donné, par compassion et pour consolation, la vanité la plus folle. Cafarielli disoit, en parlant de Farinelli, qu'il avoit été premier ministre en Espagne, et ajoutoit : *Il le méritoit bien ; car c'est une voix admirable.* La manière dont on traite les plus distingués de ces castrats doit aussi leur tourner la tête. La seconde Dauphine ayant le goût de la musique italienne, on fit venir à Versailles Cafarielli, à qui l'on entretint, pendant son séjour, un carrosse et une table de six couverts, traitement exactement pareil à celui du confesseur du roi. Il ne chanta qu'une fois en public : ce fut un oratorio, dans la chapelle du Louvre, le jour de la Saint-Louis, en présence de l'académie françoise, et son paiement fut une bourse de cent jetons. Sa fatuité, en fait des bonnes fortunes, étoit une chose curieuse. On ne pouvoit s'empêcher de rire du contraste de ses prétentions et de son état, qui pourtant n'étoit pas méprisé par certaines femmes. Une observation à faire par un philosophe, est que de la multitude de ces castrats, voués et livrés uniquement à la musique dès l'enfance, il n'en sort point de bons compositeurs. On en doit inférer que ce dont on les prive, a de grandes influences sur les facultés de l'âme.

Farinelli, dans l'opulence, tient à Bologne

une bonne maison, qui ne le sauve pas de la mélancolie. Affranchi de la cour à la mort de Ferdinand, il paroît aujourd'hui en regretter l'esclavage, comme il y regrettoit sa liberté. Il prouve, comme Bussi Rabutin, que, si la cour ne rend pas heureux, elle empêche, après une longue habitude, qu'on ne le soit ailleurs.

On me proposa de me mener chez lui; mais, quoique j'aie autant de pitié pour les ministres disgraciés qui prennent si vivement leur état, que d'éloignement pour ceux qui sont enivrés de leur place, je ne crus pas devoir aller m'attrister avec Farinelli.

Je trouvai à Bologne un homme plus à plaindre qu'un vieux castrat blasé. C'étoit le marquis de Govea, oncle du duc d'Aveiro, exécuté avec une partie de sa famille, pour l'attentat commis sur le roi de Portugal. Quoique le marquis de Govea voyageât chez l'étranger lors du crime, il a été compris dans le châtement par la perte de ses biens, et s'est fixé à Bologne, où il vit d'une modique pension que le roi d'Espagne lui fait, m'a-t-on dit, par compassion pour un innocent qui a le malheur de tenir de trop près à une famille coupable, pour pouvoir jamais rentrer dans sa patrie. Je l'avois remarqué dans un café de la place du Palais, où s'assemblent, comme à Paris, les nouvellistes et les désœuvrés de la ville,

et où j'allois le matin prendre du thé, entendre discourir, et me mêler de temps en temps à la conversation. J'y repassois le soir, après avoir employé la journée à voir ce qui le méritoit, les savans et les personnes les plus distinguées. Il y avoit toujours dans les différentes salles de ce café un monde considérable. Le hasard m'ayant fait asseoir auprès du marquis de Govea, je vis qu'il avoit l'ordre de Christ, et que ses habits n'annonçoient pas l'opulence. Je m'informai tout bas de son nom et de ce qu'il étoit. L'ayant su, je lui fis politesse, et liai conversation avec lui. Il y parut sensible; car, ayant appris que j'allois à Venise, il me donna, le lendemain, une lettre pour un particulier de cette ville, dont il avoit tenu un enfant avant sa disgrâce, et chez qui je serois mieux qu'à l'auberge, dans le concours d'étrangers qui se rendoient à Venise pour le carnaval de l'Ascension.

Avant de quitter Bologne, je voulus faire une visite aux dominicains avec qui j'avois voyagé. Leur couvent peut être regardé comme le chef-lieu, la métropole de l'ordre, puisque c'est là que leur saint Dominique est mort, et non enterré; car on comprend bien que tout fondateur d'ordre doit être canonisé et avoir son autel et non son tombeau, depuis saint Uldaric, première canonisation par Jean XVI dans le dixième

siècle, jusqu'à notre mère de Chantal, sur qui je pourrois parler, si je n'avois pas des amies à la Visitation. Je ne fus point tenté de brûler un cierge devant le fondateur de l'inquisition, patron des incendiaires; mais j'admira sa chapelle, et entendis d'assez bonne musique. A propos d'inquisition, on prétend qu'à Toulouse les dominicains continuent de donner à l'un de leurs moines le titre d'inquisiteur. Si cela est, il n'y a rien de si étonnant que leur impudence, si ce n'est l'indulgence du parlement qui le souffre. Mais l'exemple des Calas prouve que ce tribunal est aussi fanatique qu'un moine ultramontain. Mes compagnons de voyage me firent le plus grand accueil, et me montrèrent les beautés de leur maison. Je les priai de me conduire à leur bibliothèque, qui est assez nombreuse et dans un très-beau vaisseau. J'y remarquai beaucoup de bons livres. Mais le plus grand nombre est, comme dans tous les couvens, une armée de théologiens, de scholastiques, de mystiques, et de pareilles compilations. Je ne tirai aucun de ceux-là des tablettes; mais j'en ouvris plusieurs de différentes classes, et je remarquai l'attention de mes conducteurs sur ce qui attiroit la mienne.

De la bibliothèque nous allâmes à un lieu plus intéressant pour les moines, au réfectoire. Ils

me firent voir ensuite leur cellier ; je n'en ai jamais vu de plus grand , ni de mieux garni. Je fus étonné d'une si grande quantité de vin chez une nation où je ne crois pas avoir vu un homme ivre. Il y avoit, dans une enfilade de caves, de quoi abreuver tous les chapitres d'Allemagne. On m'offrit de déjeuner ; mais , devant partir le jour même, et, n'ayant que le temps de faire préparer mes malles, je les remerciai, et allai à mon auberge, où j'avois ordonné mon dîner.

J'avois dessein de connoître toutes les façons de voyager en Italie ; et, quand ce n'eût été que pour me délasser des cahots de la route de terre, je voulus prendre place dans la barque du courrier qui part toutes les semaines pour Venise. Je m'y embarquai donc le lundi 4 mai, à huit heures du soir. Cette voiture n'est pas chère ; trois sequins furent le prix qu'on me demanda, et que je donnai à ce courrier. On vogue toute la nuit sur différens canaux ; car on passe de l'un à l'autre, et l'on change trois fois de barque jusqu'à Ferrare, où l'on arrive le matin. J'eus le temps, avant de dîner, de parcourir la ville, et rentrai, vers trois heures après midi, dans une barque qu'on remorque jusqu'à cinq milles de Ferrare. Là on s'embarque sur le Pô, dans une espèce de gabare pontée, où l'on passe la nuit ; et, le mercredi 6, nous arrivâmes, vers quatre heures a-

près midi, à la vue de Venise. Nous étions près d'entrer dans les lagunes, lorsqu'un violent ouragan nous força de jeter l'ancre; et, dès qu'il fut calmé, j'entrai avec le courrier dans un canot, et quatre bons rameurs nous firent bientôt arriver dans la ville. Je pris une gondole, qui me conduisit à la maison que le comte de Govea m'avoit indiquée. Le maître, à qui je remis la lettre du comte, me parut avoir conservé pour lui le respect dû à la naissance et au malheur. Il me reçut très-bien, et j'y fus mieux que je n'aurois été ailleurs, toutes les auberges étant pleines d'étrangers qui se rendoient au carnaval de l'Ascension.

La barque du courrier étant entrée pendant la nuit, j'eus, dès le matin, tout ce que j'y avois laissé. Je me rendis chez M. Le Blond, consul de France, qui me fit toutes les offres possibles de services. J'allai de là au palais de France, où il n'y avoit alors que M. Adam, secrétaire de l'ambassade, qui en usa avec moi aussi honnêtement que M. Le Blond. Le marquis de Paulmy, notre ambassadeur, étoit alors en France par congé. Mon dessein n'étant pas de faire des liaisons avec des Vénitiens que je ne devois jamais revoir, mais de satisfaire ma curiosité sur le matériel d'une ville unique dans son genre, j'en trouvai toutes les facilités. Le comte Durazzo,

que j'avois fort connu à Paris, se trouvoit alors ambassadeur de l'Empereur à Venise. Ayant su, par quelques François, que je devois arriver, je ne fus pas plutôt descendu à mon logement, que j'en reçus un message pour me faire compliment, et m'inviter à venir souper avec lui. Je voulus m'excuser sur ce que j'étois en habit de voyage, et ne pouvois, en cet état, me présenter devant madame l'ambassadrice, dont je n'avois pas l'honneur d'être connu, et que le lendemain je me rendrois à leur palais. Je reçus un second message de la comtesse, qui me fit dire qu'en quelqu'état que je fusse, elle me prioit de venir. Je m'y rendis, et, dès ce moment, M. Durazzo fut mon principal guide pour parcourir Venise. Son palais, sur le grand canal, est magnifique, et meublé du meilleur goût. Il tient une excellente maison, dont il fait parfaitement les honneurs, et dont l'ambassadrice, grande, belle et bien faite, est le principal ornement. Il a de plus, sur la place St.-Marc, un *casin* meublé avec élégance, où il se renferme les soirs avec sa société particulière, et où il m'admit. Les Vénitiens les plus opulens, et hommes de plaisir, ont aussi leurs *casins*, qui répondent à ce que nos gens à la mode appellent leurs *petites maisons*.
Quand j'aurois voulu former quelque liaison avec des Vénitiens, il suffisoit de connoître leurs

lois et leurs mœurs, pour juger que cela n'eût pas été possible, après celle que j'avois formée avec des ministres étrangers que j'avois trouvés chez le comte Durazzo. J'en ai cependant vu de la première classe de la république, et en ai même reçu beaucoup d'accueil; mais ils étoient dans ce moment en nombre considérable à une fête qu'ils donnoient au duc de Wurtemberg, et où je fus présenté. Sans cette circonstance, aucun de ces nobles ne m'auroit parlé tête à tête.

On sait combien le gouvernement vénitien est soupçonneux, et combien chaque citoyen, noble et citadin, craint de lui être suspect. Nul gouvernement n'est si despotique ni si sévère que cette aristocratie. La noblesse forme collectivement un despote, dont chaque noble, faisant une petite portion intégrante, est individuellement esclave. Il n'y a point de sultan plus redoutable qu'un despote immortel. Sans troupes, sans garde apparente, l'ordre subsiste dans Venise sous l'aile de la crainte de l'inquisition d'état. Tout est fait pour l'inspirer. Les procuracies offrent de toutes parts des troncs sous la forme de masques de lion, avec des inscriptions qui, sous le titre de *denoncie secreta*, invitent les passans à dénoncer ténébreusement, et sans crainte de recherches, ce qu'ils savent, ou croient, ou veulent faire croire de contraire au gouverne-

ment. Tous les sujets de délation sont articulés sur différens marbres. La première idée d'un étranger est qu'on doit être dans une inquiétude continuelle , au milieu d'une foule d'espions contr'espionnés. Cependant le peuple , proprement dit , n'est , ou ne se peut croire en aucun lieu , plus libre qu'à Venise. On conviendra , je crois , que l'être le plus libre est celui qui peut , sans la moindre contrainte , satisfaire tous ses désirs. Voilà exactement l'état du peuple , et surtout celui du bas peuple vénitien. Ses jouissances sont en proportion avec ses désirs , et ses désirs avec ses moyens. Borné aux seuls besoins physiques , ses idées ne vont pas plus loin. Il ne désire que ce qu'il fait , et fait tout ce qu'il désire. Il peut se livrer à tout ce qu'une police plus sévère sur les mœurs peut défendre ou modérer ailleurs. Le gouvernement a grand soin que la ville soit abondamment pourvue de vivres , et à un prix proportionné aux salaires. Le peuple a , de plus , une opinion de lui qui affermit son attachement et son obéissance au sénat , et dont son imagination est flattée : il se regarde comme l'appui et le défenseur de ses maîtres.

J'eus bientôt la preuve qu'un étranger , dès son entrée dans Venise , sans être contraint sur ses plaisirs , n'en est pas moins observé par le gouvernement. Peu de jours après mon arrivée ,

je fus présenté au duc de Wurtemberg, qui m'invita aux fêtes qu'on lui donnoit ; et , dès le soir , j'allai à une des assemblées, dont plusieurs des principaux nobles faisoient les honneurs. La conversation s'engagea entr'eux et moi , et je vis qu'ils savoient déjà les lieux que j'avois parcourus , tels que les procuracies , l'arsenal , etc. Ils me demandèrent si je ne séjournerois pas tout le temps du carnaval d'été , pour voir la régata , fête qui se donne rarement , et dont on préparoit le spectacle pour le prince. Cette régata est une course de gondoles sur le grand canal , avec des prix pour les vainqueurs. Des femmes et des filles sont admises à les disputer ; et j'en vis , sur de petits radeaux de planches , étroits , allongés et à fleur d'eau , parcourir en peu de minutes toute l'étendue du canal. Les concurrens pour les prix s'exerçoient journellement , et j'en avois si souvent été témoin , que je ne devois pas être fort curieux du vrai concours. Ma curiosité sur des objets plus importans étant satisfaite , je ne comptois pas m'arrêter pour de simples spectacles. Je répondis à ceux des nobles qui me pressoient de rester que , mon congé de voyage étant limité , j'étois obligé de retourner en France. Sur quoi un d'entr'eux me dit obligeamment , qu'il étoit tenté de me dénoncer aux inquisiteurs d'état , pour me faire prolonger mon séjour.

Le duc de Wurtemberg étoit depuis quelques mois à Venise , et se proposoit de s'y arrêter encore. Son goût pour les fêtes , les spectacles et les autres dissipations de cette nature , l'avoit engagé dans de si prodigieuses dépenses , que les administrateurs de ses états travailloient alors à le mettre dans une espèce de tutelle. A l'égard de son séjour à Venise , il ne lui étoit pas fort onéreux.

Lorsque des princes d'un certain rang se trouvent à Venise sans garder *l'incognito* , le sénat nomme quelques-uns de ses membres pour les accompagner et subvenir à la dépense. Telle est la politique de cette aristocratie , qu'elle charge des postes et des emplois les plus onéreux ceux de ses membres qu'une opulence marquée peut rendre suspects de vouloir se distinguer trop de leurs égaux. Ceux à qui elle confie des gouvernemens , *regimenti* , leurs ambassadeurs même dans les différentes cours , ne reçoivent rien , ou reçoivent peu de la république. Elle a , de plus , l'attention de consulter à la fois et la capacité et la fortune de ceux qu'elle charge d'une fonction. Si la longue durée de la constitution d'un état étoit la preuve de sa meilleure forme d'administration pour le bonheur des sujets , Venise l'emporteroit sur tous les autres. Cette question seroit un problème politique à résoudre.

Il n'étoit pas naturel qu'étant personnellement attaché au roi par ma place , je n'allasse pas à Parme faire ma cour à son petit-fils. Je partis, dans ce dessein , de Venise , à minuit , le samedi 16 mai , par la barque de Modène. Les cahots qui m'avoient fatigué sur plusieurs routes, me faisoient préférer les voitures par eau , où j'avois la faculté de lire et d'observer , aussi bien que par terre , les pays que je traversois. On change de barque à la Polesine , où l'on soupe pendant le déménagement. Le patron me fournissoit un matelas ; de façon que je me trouvois encore mieux dans la chambre de la barque , que dans les lits dégoûtans des auberges de Rome à Naples. Nous dinâmes , le dimanche , dans une auberge , sur le bord du canal. On arrive le lundi , vers cinq heures du matin , à Pontelago , où le courrier s'arrête quelque temps pour laisser ou prendre des envois. On passe , vers onze heures , du Pô dans le Panaro , et l'on dîne dans la barque. On arrive , vers dix heures du soir , au Final , dans le Modénois. On y passe la nuit , et le mardi matin , un commis vient , moins faire la visite de la barque et des malles , que recevoir quelques paoles , que le courrier m'avertit de donner , et que je lui fis donner , sans même le regarder , l'argent étant la seule politesse que ces sortes de gens exigent. Quatre lieues avant d'ar-

river au Final, à Bondino, j'avois remarqué un pont de trois arches, nouvellement construit. Les culées, la base des deux piles, et les parois extérieures des ceintres sont de pierre; le reste est en brique. Ce pont, fait et très-bien fait, l'a été en trois mois, par économie, aux frais des communes des environs, et n'a coûté que quarante-cinq mille écus romains, qui font à peu près quatre-vingt mille livres de notre monnaie. Cette légère dépense, une fois faite, en épargne au pays une infinité d'autres de détails journaliers, dont la masse étoit plus onéreuse, sans compter les embarras et les longueurs dans la circulation du commerce, et la communication des denrées. On ne voit, nulle part, exécuter aussi promptement et à si peu de frais qu'en Italie, des entreprises, soit de constructions solides, soit de décoration. Le théâtre de St.-Charles, à Naples, dont la cage et les escaliers sont en pierre, a été construit en moins d'un an, et celui de Paris en a exigé dix.

Le mardi, 19, je dînai, soupai et passai la nuit dans la barque; mais dans le cours du voyage, j'en sortois pour me promener, en la côtoyant, dans les lieux où le paysage et la vue étoient les plus agréables dans cette belle saison. Il falloit que le patron fût content de moi, et que je ne lui fusse pas onéreux; car il me donna toujours

du café après mon dîner ; ce qui n'étoit pas du marché. Il n'y avoit avec moi, de passagers, qu'un marchand de Parme, avec sa femme, et un enfant de six mois qu'elle allaitoit. Elle étoit grande , d'une taille dégagée , jeune et assez jolie. Le mari , d'environ trente ans , étoit bien de figure , et avoit eu de l'éducation ; car il connoissoit passablement les auteurs latins. Une mère tendre , jeune et allaitant son enfant, dont elle prenoit le plus grand, soin étoit pour moi un tableau intéressant. Je lui fis cependant quelques représentations sur la manière dont elle soignoit son enfant. Cette pauvre petite créature , emprisonnée dans son maillot , crioit souvent. La mère n'y savoit autre chose que de lui présenter le teton , ou de lui donner de la thériaque. Je lui en vis prendre le premier jour près d'une demi-boîte. Cela me fit penser que cet électuaire n'est pas aussi échauffant qu'on le suppose , sans quoi l'enfant auroit eu les entrailles brûlées par un si fréquent usage ; mais cela ne me persuada pas que ce fût un bon régime. Je dis à la mère de le dégager de son maillot ; et, attendu la douceur du temps , d'essayer de le laisser nu, avec toute la liberté de ses petits membres. Elle le fit, et l'enfant ne cria plus. Elle et le mari, d'après l'expérience , me remercièrent du conseil. Je crois que , dans la suite , la mère aura supprimé

la thériaque et les entraves ; et que, dans les temps moins doux, elle se sera bornée à couvrir et envelopper son enfant, sans l'emmailloter. Je désire qu'elle ait indiqué à d'autres une méthode si simple.

Le mercredi, 20, nous arrivâmes à Modène à portes ouvertes, par le plus beau temps, et très-chaud. La ville me parut riante et assez propre. Sans vouloir contredire ceux qui la qualifient de fangeuse, je me contenterai, à ce sujet, d'une réflexion que les voyageurs m'ont fait faire. Ils décident communément du climat, de la température, du beau ou du mauvais temps, suivant celui qu'il faisoit quand ils passoient en différens lieux, et en font l'état habituel. Malheur aux villes qu'ils ont traversées par la neige, la pluie ou la grêle !

Depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir que je restai à Modène, si j'en excepte le temps du déjeuner et du dîner, le reste fut consumé dans les tracasseries des douanes d'entrée et de sortie. On s'en tire avec des paoles ; mais cela n'en est pas moins incommode : et c'est un des désagrémens du voyage d'Italie, par la multiplicité des petits états, dont on peut quelquefois traverser deux ou trois dans le même jour.

Après avoir laissé passer le fort de la chaleur,

nous prîmes, mes compagnons de voyage, mon domestique et moi, une voiture à quatre, qui nous mena coucher à Reggio, où nous fûmes assez bien traités. Nous en partîmes le lendemain, à la pointe du jour, et entrâmes dans Parme vers huit heures du matin. Aussitôt que j'eus pris un logement à la poste, j'allai chez le baron de La Houze, ministre de France, que je trouvai prévenu de mon arrivée, et dont, sans être personnellement connu, je reçus l'accueil qu'il auroit pu faire à un ami. Il envoya, sur-le-champ, chez le premier gentilhomme de l'infant, savoir quand je pourrois être présenté. Sur la réponse que je pouvois venir sur l'heure, je n'eus que le temps d'aller m'habiller. Le baron vint me prendre dans son carrosse, et me conduisit au palais. Je fus donc présenté à l'infant, comme il se mettoit à table. Il me retint pendant son dîner, et engagea la conversation, m'adressant souvent la parole. Plusieurs dames assistoient à son dîner; c'étoit le seul temps où elles pouvoient lui faire leur cour jusqu'à ce qu'il fût marié. Je ne me retirai que lorsqu'il fut levé de table, et j'allai, avec le baron de La Houze, dîner chez lui, où je trouvai très-bonne compagnie, et entr'autres les pères Jacquier et le Sueur, minimes françois, les meilleurs physiciens de l'Italie, qui étoient venus de Rome passer quelque temps auprès de

l'infant , et lui donner des leçons. L'abbé Frugoni , homme de beaucoup d'esprit, et quelques gentilshommes distingués étoient aussi du dîner.

L'après-dînée j'allai me promener dans les jardins du palais , où l'infant , m'ayant aperçu , me fit appeler. Il étoit entre son premier gentilhomme , son capitaine des gardes , et le chevalier de Kéralio , son gouverneur , gentilhomme breton , et du plus grand mérite pour élever un prince. L'abbé de Condillac , son précepteur , étoit aussi le meilleur choix qu'on pût faire. Le temps de ses fonctions étant fini , il étoit alors retourné en France , où il est entré depuis à l'académie françoise. Si l'on préjuge ce que sera le prince par ceux qui l'ont élevé , on n'en peut tirer qu'un favorable augure. Ils ont d'abord eu besoin , avant d'édifier , de détruire , dans leur élève , l'ouvrage des femmes auxquelles son enfance avoit été confiée , et dont il avoit reçu les premières impressions. Ces espèces de gouvernantes sont , à peu près , les mêmes dans toutes les cours. On ne devrait les charger que du physique ; et la vraie éducation doit se commencer presque à la naissance. Quoi qu'il en soit , j'ai trouvé dans l'infant beaucoup plus de connoissance des belles-lettres et des sciences , que dans nos seigneurs d'un âge plus avancé , et qu'on suppose les mieux élevés , si j'en excepte un Gi-

sors , un Montmirail , un La Rochefoucault , les jeunes Noailles , et très-peu d'autres. Je cherche à m'en rappeler , et il ne s'en présente point dans ce moment à ma mémoire ; j'en trouverois peut-être encore un peu , en cherchant beaucoup. Je ne serois pas si embarrassé s'il falloit nommer leurs contrastes. A l'égard du caractère de l'infant , les lettres que M. de Lomellini en avoit reçues , et qu'il m'avoit communiquées à Gênes , durent me prévenir favorablement ; et je ne remarquai rien dans ce prince , en lui faisant ma cour , qui ne fortifiât mon opinion. J'ajouterai que l'infant , ayant su ce que j'avois dit de lui à la cour , à mon arrivée en France , écrivit une lettre que j'ai vue , et dans laquelle il mandoit qu'il étoit très-sensible au bien que j'en disois , et qu'il espéroit se conduire toujours si bien que je n'en écrirois point de mal comme historiographe. Je le désire ; car , en fait d'éloges les plus justes donnés à des princes , il faut prendre des dates , et fixer les époques. Pendant la promenade , où il me permit de l'accompagner , nous voyions , de sa terrasse , le champ de bataille de Parme , qu'il raconta très-bien , détaillant les positions et les mouvemens des armées , comme il l'avoit appris de son gouverneur , qui s'étoit trouvé à cette affaire. Lorsqu'il rentra dans son appartement , il voulut que je l'y suivisse.

J'y restai à m'entretenir des affaires de France avec le chevalier de Kéralio, pendant que le prince jouoit une partie avec son premier gentilhomme et le baron de La Houze.

Un homme plus curieux à voir que beaucoup de princes, et sûrement plus rare, est le ministre de Parme, M. du Tillot. C'est un homme de la plus exacte probité, de la physionomie la plus ouverte, et qui, chargé de toute l'administration, a le travail le plus facile. Né d'une famille honnête, il fut d'abord premier valet de chambre du feu infant, gendre du roi. Ce prince, en ayant senti le prix, en fit son ministre, et se reposa absolument de tout sur lui. Il le fit marquis de Felino; et depuis le mariage du jeune infant, le roi l'a décoré du grand cordon de St.-Louis. Le marquis de Felino ne devant son élévation qu'à son mérite, il ne croit pas devoir être important, comme ceux qui doivent tout à la fortune. Les affaires ni les honneurs ne l'ont rendu ni triste ni fat. Il m'invita à dîner le lendemain de ma présentation à l'infant. Lorsqu'on fut levé de table, j'engageai la conversation avec lui sur ses opérations économiques, et l'on ne peut être plus content que je le fus de ses lumières et de sa facilité à les communiquer. Je lui dis en le quittant, que j'étois charmé d'avoir vu et entendu le grand ministre d'un petit état. On pourroit souvent dire

le contraire ailleurs. Plût à Dieu que l'infant le prêtât pour quelque temps à...! Rien n'égale l'ordre que M. du Tillot a mis dans les finances. Tous les fonds assignés sont appliqués à leur objet, et rien n'est dû à la fin de chaque mois. Comme j'en parlois, à mon retour, avec éloge, un de ces hommes qui se piquent de voir tout en grand, et qu'on ne voit pas sous le même aspect, me dit qu'il y avoit une grande différence entre l'administration des finances d'un état puissant et celles d'un petit. Ainsi, ajoutoit-il, celui qui fait bien manœuvrer deux mille hommes ne commanderoit pas une armée. Mais, s'il y a de la différence entre un grand et un petit état, il n'y en a pas moins entre les deux objets de comparaison de la finance et du militaire.

L'art de la guerre a bien des parties qui se perfectionnent par l'exercice, sans quoi il ne seroit pas un art. Mais il exige de plus un génie particulier dans le général, pour préparer, saisir les circonstances, et varier les ressorts. Il n'y a point d'opération où les cas fortuits soient si fréquens, et qui exigent un parti plus prompt, souvent opposé au premier plan. Il falloit à Condé, dans ces occasions, ce coup d'œil d'aigle qu'on lui reconnoissoit. Turenne, son rival de gloire, avoit besoin de cette sagacité voilée par le flegme, qui lui faisoit prévoir et s'asservir

les événemens : c'étoit la poudre cachée qui ne se manifeste que par son explosion. Il falloit qu'un homme si peu avantageux fût bien sûr de son plan pour dire, en parlant de Montécuculli : *Pour aujourd'hui je le tiens*. Le coup de canon, qui dans le moment enleva ce grand homme, emporta aussi son secret. Aucun officier ne put l'imaginer. C'est que, pour le deviner, il falloit le génie qui l'avoit trouvé.

Il n'en est pas ainsi de l'administration économique. Probité, vigilance, esprit d'ordre, et désintéressement personnel dans l'administrateur, plus de raison que d'imagination systématique : avec ces qualités, on gouvernera les finances de quelqu'état que ce soit ; il ne s'agit que de trouver, et on trouve quand on le cherche, un Sully ou un du Tillot ; joignez-y un prince qui les laisse maîtres de leurs opérations. Il ne faut pas plus ni d'autres ressorts pour donner le mouvement à trois cents millions qu'à trois millions. Quand le fardeau est lourd, il ne s'agit plus pour le mouvoir, que d'allonger le levier ; mais c'est toujours le même principe de force. Du Tillot eût été Sully en France ; Sully n'eût été que du Tillot à Parme. Un autre genre d'éloge, et dont je ne connois point d'exemple dans l'histoire, c'est le soin qu'il prend d'instruire son jeune prince dans l'art de gouverner lui-même. On pourroit dire du mi-

nistre parmesan, qu'il travaille continuellement à se rendre inutile : bien différent de ces ministres qui ne s'occupent que du soin de perpétuer l'enfance ou l'inapplication des princes dont ils ont la confiance. Tous les matins, le premier travail de M. du Tillot est d'avoir avec l'infant une conférence dans laquelle il lui expose l'état des affaires, le parti qu'on doit prendre, et le pourquoi.

Pour faire mieux connoître l'intelligence de ce ministre, il faut considérer avec quel revenu il suffit à toutes les dépenses, et même à la magnificence de la cour. Les états de l'infant peuvent avoir quatre cents lieues carrées, dont la population passe cinq cent mille âmes. Ses revenus sont de trois à quatre millions, en y comprenant sept cent vingt mille livres que lui donnent, moitié par moitié, la France et l'Espagne.

L'archiduchesse Amélie, qu'il vient d'épouser, jouit, sur ces revenus, de trois cent cinquante mille livres de domaine. Le mariage s'est fait avec un genre de magnificence peut-être unique. On a fourni un habit de *gala* à tous ceux qui forment la cour, à chacun suivant son rang et son état, sans surcharger le peuple. Je ne doute pas que le futur mariage du Dauphin ne coûte des millions, sans un acte de noblesse. Les dépenses seront folles, et le peuple paiera pour tous. En voilà beaucoup à l'occasion du ministre d'un pe-

tit état; je serois plus court sur ceux d'un grand, en fait d'éloges.

Le vendredi, je dînai chez ce ministre, en très-bonne compagnie; il me mena ensuite voir les plans du nouveau palais qu'il fait construire pour l'infant. On ne peut employer plus d'intelligence et d'économie, sans nuire à la magnificence. De là le comte Rezzonico, parent du pape, et gouverneur de la citadelle, m'y conduisit, et m'en fit voir toutes les parties.

Le samedi, je dînai chez le baron de La Houze, avec les pères Jacquier, le Sueur et Pacciaudi. Ce dernier est théatin et bibliothécaire de l'infant. C'est un homme d'une grande érudition et de goût dans les lettres. J'appris de lui même, qu'à la mort du cardinal Fabroni, il avoit acheté quelques-uns des livres de cette éminence, dans l'un desquels il avoit trouvé la lettre originale du père Le Tellier, qui marquoit au pape, qu'ayant assuré le roi qu'il y avoit dans les *Réflexions morales* plus de cent propositions repréhensibles, il en falloit absolument condamner plus de cent, et que, pour cet effet, il en condamnoit cent trois. Le pape ne pouvoit donc pas faire moins que d'en donner une au delà de la centaine, sans quoi le père Le Tellier eût fait une assertion hasardée. On ne peut pas tirer plus juste. La lettre fut remise au cardinal Passionei, ennemi ou-

vert des jésuites, qui n'en garda pas le secret.

Le baron de La Houze voulut encore que je dînasse le lendemain chez lui, où il se trouva, comme la veille, quinze ou vingt personnes. M. de Leyre, secrétaire des commandemens de l'infant, homme de mérite, à qui l'on doit l'analyse de Bacon, m'invita pour le jour suivant; mais je m'étois déjà engagé avec M. Kéralio. L'infant vint nous y voir pendant que nous étions à table, et entra dans la conversation tant que dura le dîner. Je revins encore le soir lui faire ma cour à son souper, et partis le lendemain matin, mardi 26. Je passai l'après-midi à Plaisance, où je couchai. La ville est assez belle, mais n'est pas fort peuplée. Parmi les choses remarquables qu'on y voit, les statues équestres d'Alexandre et de Ranuce Farnèze l'emportent sur toutes celles qu'on admire en ce genre.

Le mercredi, je me rendis à Milan, où je n'avois d'autre connoissance que le père Frisi, théatin, professeur de mathématiques. Je l'avois vu à Paris, où il avoit reçu des gens de lettres l'accueil qu'il méritoit, et il usa de représailles à mon égard, et voulut me présenter aux personnes les plus considérables de Milan, en commençant par le comte de Firmian, Grand d'Espagne et gouverneur du Milanois, pour qui j'avois d'ailleurs une lettre de recommandation, la seu-

le que j'aie acceptée dans tout le cours de mon voyage. Partout où nous avions des ministres, je n'avois besoin que d'eux; et à Milan, je vis, par la considération où le père Frisi y étoit, que lui seul m'auroit suffi. La veille de mon départ de Parme, le comte Rezzonico étoit venu me voir et me donner deux lettres, l'une pour le comte de Firmian, et l'autre pour une tante du pape. Je m'étois, en arrivant, logé au Pozzo, la meilleure auberge de Milan.

Le lendemain, jour de l'Ascension, j'allai chez le comte de Firmian, dont le palais, sur le bord du canal, est très-beau et meublé avec autant de goût que de magnificence. Je le trouvai au milieu d'une cour aussi brillante que nombreuse, et lui présentai ma lettre. Il la reçut poliment, et, plus obligeamment encore, la mit dans sa poche sans l'ouvrir, en me disant : *Ces sortes de lettres ne sont pas faites pour vous : nous étions prévenus de votre arrivée ; vous n'avez aucun besoin de recommandation ; j'espère que vous voudrez bien dîner avec moi.* Il ajouta que M. le duc de Modène étoit absent ; mais que s'il eût été à Milan, il m'auroit vu avec plaisir, me connaissant de réputation. Il n'y eut point de bontés dont il ne me comblât. Comme on ne devoit se mettre à table que dans une heure ou deux, j'eus le temps de voir ses appartemens, et sur-tout sa

bibliothèque, en très bon ordre et fournie des meilleurs livres, tant anciens que nouveaux. Quand on vint nous avertir qu'on alloit servir, je me rendis auprès du comte, qui avoit retenu une vingtaine de ceux qui étoient venus lui faire leur cour. Après un excellent dîner, il y eut une heure de conversation générale, et, le comte s'étant retiré pour faire ses dépêches, deux des convives, le marquis Carpani et le père Frisi, me proposèrent d'aller voir le dôme (c'est ainsi qu'on nomme la cathédrale), édifice surchargé de figures et d'ornemens, dont l'ensemble m'a paru d'assez mauvais goût. Le jour suivant, je vis le château, la bibliothèque ambrosienne, le lazaret, etc.

Le marquis Beccaria, auteur de l'ouvrage *dei Delitti e delle Pene*, que je comptois aller voir, me prévint, et nous eûmes ensemble une conversation au sujet de son livre. Après lui avoir fait compliment sur le caractère d'humanité qui l'avoit inspiré, je ne lui dissimulai point que je n'étois pas de son sentiment sur la conclusion qui tend à proscrire la peine de mort, pour quelque crime que ce puisse être. Je lui dis qu'il n'avoit été frappé que de l'horreur des supplices, sans porter sa vue, en rétrogradant, sur l'énormité de certains crimes qu'on ne peut punir que de mort, et quelquefois d'une mort terrible,

suisant les cas. Je convins de la sévérité, à certains égards, de nos lois criminelles, telle que la question préparatoire ; mais j'ajoutai, et je pense que, sans proscrire aucun genre de mort, il n'y auroit, pour la réforme de notre code criminel, qu'à fixer une gradation de peines, comme une gradation de délits. Il y auroit, sans doute, des délits qui ne seroient pas punis de mort, ainsi qu'ils le sont actuellement ; mais il y a des crimes qui ne peuvent l'être d'une mort trop effrayante. La rigueur du châtement est, dans certaines circonstances, un acte d'humanité pour la société en corps. J'entrai dans quelques explications, et je finis par donner à l'auteur les éloges que mérite son projet, qui peut être l'occasion d'une réforme dans le code criminel. Je crois cependant qu'on l'a trop exalté. Mais l'excès est l'esprit du siècle et peut-être l'a-t-il toujours été du François.

On est revenu depuis quelque temps de beaucoup de préjugés ; mais on s'accoutume trop à regarder comme tels tout ce qui est admis. Dès qu'un auteur produit une idée nouvelle, elle est aussitôt reçue comme vraie ; la nouveauté seule en est le passe-port. Je voudrois pourtant un peu d'examen et de discussion avant le jugement. Doit-on enseigner des erreurs aux hommes ? La réponse sera courte. Jamais.

Doit-on les détromper de toutes? Ce seroit la matière d'un problème qu'on ne résoudroit pas sans faire des distinctions. Il faudroit d'abord s'assurer si ce qu'on prend pour des erreurs en sont en effet ; et ensuite si ces prétendues erreurs sont utiles ou nuisibles à la société.

Je partis de Milan, le samedi, 30 mai, dans un carrosse coupé, mon domestique à côté de moi. Le voiturin ne me demanda, porté et nourri, que cinq sequins vénitiens, que je lui donnai. Il est vrai que je lui faisais grâce du souper, que je ne stipulai jamais que pour assurer le gîte : ce qui faisoit que les voiturins, étant contents de moi, n'en agissoient que mieux. Cette façon de voyager à petites journées, dans les plus grands jours de la plus belle saison, et par un très-beau temps, me plaisoit assez. Je n'avois, jusqu'à Turin, qu'à traverser des lieux qui ne méritent pas que j'y reste, et je jouissois de l'aspect de campagnes bien cultivées et dans le prime-vert.

Je vins, en sortant de Milan, dîner à Bufaloro, dans une auberge au bord d'un canal navigable, et d'une eau si limpide qu'on distingueroit au fond une épingle. Je couchai à Novare, dînai le lendemain à Verceil, couchai à Ligourne, et, le jour suivant, passant par Chivas, j'arrivai à Turin à la meilleure auberge, et à l'heure

où l'on alloit se mettre à une table d'hôte pour dîner. J'y pris place avec douze ou quinze officiers et autres. Après le repas, qui fut assez bon, je profitai de la beauté du jour pour une promenade sur les remparts et à la citadelle. En rentrant le soir, j'envoyai chez M. le baron de Choiseul pour savoir à quelle heure il seroit visible le lendemain. Pour réponse, il m'envoya un valet de chambre m'inviter à souper chez lui avec le marquis de Paulmy, qui venoit d'arriver de France, retournant à l'ambassade de Venise, le même jour que j'arrivois aussi à Turin pour retourner en France. J'étois déjà déshabillé, et chargeai le valet de chambre de mes excuses pour M. de Choiseul, et de lui dire que j'irois le lendemain lui rendre mes devoirs. Je n'y manquai pas; j'y trouvai M. de Paulmy; et, comme il étoit de très-bonne heure, nous laissâmes, après une courte visite, M. de Choiseul à ses affaires, et employâmes la matinée à voir le palais et les appartemens du roi. Nous revînmes dîner chez M. de Choiseul. Notre après-dinée fut consacrée au muséum, à l'université; nous allâmes de là aux archives, qui sont dans le plus grand ordre. C'est dans une des pièces qui les renferment, que nous vîmes la table isiaque, si connue par les gravures qui en ont été faites.

Le jour suivant, nous fîmes, M. de Paulmy et

moi, différentes courses dans la ville, et revînmes dîner chez M. de Choiseul, comme le jour précédent, avec plus de vingt personnes, hommes ou femmes, de la principale noblesse. Nous allâmes, après dîner, au château de Stupinigi.

Le roi étoit alors à la Vénèrie, et je devois lui être présenté. Mais il étoit malade; et, ne prévoyant pas quand on pourroit le voir, je ne voulois pas, dans cette incertitude, m'arrêter longtemps à Turin. Un voyageur qui a satisfait les principaux et les vrais objets de sa curiosité, et qui revient dans sa patrie, est un peu impatient d'y arriver, et un François l'est peut-être plus qu'un autre, sur-tout si ce François revient à Paris, que la plupart des étrangers quittent avec peine. Il faut que le séjour en soit bien séduisant, puisqu'il guérit de la *maladie du pays*, c'est-à-dire du désir naturel de retourner vivre ou mourir dans le lieu de sa naissance, ceux mêmes qui y seroient avec le plus d'avantages. Je crois cependant, si j'en juge par moi-même, qu'il y a peu de provinciaux fixés, par état et avec agrément à Paris, qui ne soupirent quelquefois après le pays natal. Le paysan le plus malheureux est si attaché à la terre où il est né, qu'il ne la quitte qu'avec désespoir. Les émigrations sont les plus fortes preuves de la misère d'un état.

Ne voulant pas prolonger mon séjour à Turin,

j'arrêtai une chaise de voiturin pour partir le jeudi, 4 juin, après dîner, parce que j'étois convenu avec M. de Paulmy d'aller le matin voir la Superga, à une demi-lieue de Turin, sur une montagne couverte du bas jusqu'au haut de vignes, de bosquets, d'arbres et arbustes, et assez escarpée pour qu'on n'y puisse arriver que par un chemin tracé en zigzag. Nous y allâmes avec plusieurs officiers, qui offrirent de nous accompagner. Quoique nos carrosses fussent à six chevaux, nous fûmes une heure à monter. Mais les cochers et les postillons, voulant apparemment briller à la descente, eux et leurs chevaux, nous ramenèrent avec une telle rapidité, qu'une roue sortit de l'essieu d'un des carrosses, qui fut renversé et traîné quelque temps sur le côté. Heureusement, ni maîtres ni valets ne furent blessés. Par un autre bonheur, cet accident arriva à la voiture qui nous suivoit; car, si elle nous eût précédés, la nôtre nous eût emportés dessus : les deux se seroient brisées ensemble, et nous aurions tous couru les plus grands risques.

La Superga consiste en une église desservie par un chapitre noble, et un corps de bâtimens; le tout élevé avec une magnificence royale. C'est l'accomplissement d'un vœu que fit le roi Victor en 1706, lorsqu'assiégé dans Turin, il se voyoit près de perdre ses états par la prise de sa capita-

le. Dans la consternation où il étoit, il promit à une madone qui avoit une petite chapelle sur la montagne, de la loger mieux si elle le délivroit des François. La vierge l'exauça, et il lui tint parole. A juger de ses alarmes par la magnificence de la fondation, elles n'étoient ni médiocres ni mal fondées.

Si le duc d'Orléans, général de l'armée en apparence, mais en tutelle sous La Feuillade, gendre du ministre Chamillard, eût été maître des opérations, il auroit pu rendre le vœu nul. Toute la France est encore persuadée que La Feuillade avoit promis à la duchesse de Bourgogne, fille de Victor, de faire échouer l'entreprise. D'une autre part, le peuple de Turin croit fermement, et raconte encore aujourd'hui volontiers à ceux qui écoutent, avec autant ou plus de foi que moi, les récits merveilleux, que la vierge, depuis la promesse de Victor, paroît et renvoyoit de la main, dans le camp des François, tous les boulets de canon tirés contre la ville. C'est convenir qu'on ne pouvoit la sauver sans miracle, et je le crois; reste à savoir qui l'a fait.

Le maréchal de Villars, général de l'armée de France, dans la guerre de 1733, étant à Turin, alla voir la Superga. Le supérieur de la maison qui le conduisit dans l'église, lui montrant la

belle figure en marbre de la vierge, à qui il attribuoit le salut de la ville : *Elle ressemble parfaitement*, dit le maréchal, *à la duchesse de Bourgogne*. Le mot étoit plaisant; mais ce qui me le parut autant, fut que le supérieur actuel, avec qui je voyois cette vierge, me parla lui-même de cette ressemblance; à quoi je répondis, en souriant, que tous les François en jugeoient ainsi.

On sait que le maréchal mourut, en 1754, à Turin; et l'on prétend qu'un moment avant d'expirer, apprenant que le maréchal de Berwick venoit d'être tué d'un coup de canon au siège de Philisbourg, il dit : *Cet homme-là a toujours été heureux*. Le mot est bien dans le caractère de Villars, qui mouroit dans son lit à la tête d'une armée; mais je doute qu'il ait pu le dire. Il n'est guère possible qu'il ait appris à Turin, le 17 juin, jour de sa mort, celle de Berwick, tué le 12 en Allemagne. Il est très-commun qu'en toutes circonstances le François laisse échapper des traits qu'on attribue à ceux à qui ils conviennent le mieux. Nous avons, à cet égard, fait une perte dans la duchesse d'Orléans (Conti). Comme elle disoit quelquefois des mots plaisans et hardis, on lui en attribuoit aussi plusieurs qu'elle vouloit bien adopter, parce qu'ils auroient été dangereux dans toute autre bouche que la sienne.

Je ne dois pas oublier que le corps du maréchal de Villars est encore en dépôt à Turin, sans que sa famille ait eu le cœur de le faire transporter en France, quoiqu'elle ait eu la plus riche succession, et qu'elle en tire toute sa gloire.

La Superga étant, comme l'Escorial, l'accomplissement d'un vœu, a eu aussi la même destination. Philippe II, en mémoire de la bataille de St.-Quentin, gagnée sur les François le jour de St.-Laurent, 1757, fit bâtir l'Escorial, dont la distribution des édifices et des cours est dans la forme d'un gril. L'église des hyéronimites, qui en représente le manche, est le lieu de la sépulture des rois d'Espagne.

Le roi Victor destina pareillement la Superga à sa sépulture et à celle de ses successeurs. Son corps y est en dépôt dans une chapelle, en attendant qu'on élève son mausolée, dont les marbres sont rassemblés, façonnés, sculptés, et prêts à être réunis et mis en œuvre.

La population de tous les états du roi de Sardaigne est d'environ quatre millions d'âmes : savoir, trois pour le Piémont et la partie d'Alexandrie, quatre cent mille pour la Savoie, et autant pour la Sardaigne. Les revenus de l'état montent à vingt-cinq millions de notre monnaie. Tout le Piémont est cultivé comme un jardin, et le paysan m'a paru logé, vêtu et nourri ; ce qui est

toujours ma règle pour juger d'une bonne administration. On voit, dans les montagnes de la Savoie, quel parti un peuple laborieux peut tirer du sol le plus ingrat.

L'état militaire est actuellement de vingt mille hommes, presque tous d'infanterie; et on le porte jusqu'à cinquante mille en temps de guerre.

A l'égard du gouvernement, le roi y tient lui-même le timon de l'état. Il donne audience à quiconque a des plaintes à lui porter, et rend justice, même contre ses ministres, qui ne sont que ce qu'ils devraient être partout, exécuteurs exacts des ordres du souverain. On n'entend point là, comme ailleurs, dire : *Ah! si le roi le savoit!* On peut tout lui apprendre, et l'on est sûr de n'obéir qu'à lui. Un homme opprimé par un ministre, sous-ministre, intendant, commis, etc., n'est point obligé de se consumer en frais de courses, de séjour, d'argent, de patience, et quelquefois d'humiliations, pour obtenir, je ne dis pas justice, mais audience. Les ministres ne sont point à Turin, tels que certains des nôtres à Versailles et à Paris, invisibles comme Dieu, et sourds et muets comme des idoles. La *bureaucratie*, déjà ancienne parmi nous, seroit un mot barbare à Turin. Le roi de Sardaigne, homme d'un très-grand sens, auroit de la peine à le comprendre, et encore plus à

souffrir qu'il signifiât quelque chose chez lui.

Si sa manière de gouverner nous paroissoit extraordinaire, sa cour ne le paroîtroit pas moins à ceux qui habitent la nôtre. Ils ne concevroient pas qu'on fût obligé d'avoir ou de montrer des mœurs, de cacher des intrigues, au lieu de les afficher. Ils trouveroient peu de dignité dans une cour qu'ils regarderoient comme un couvent. Le roi mange avec sa famille, et ne croit pas devoir multiplier, dans le même château, des maisons dont il faut toujours que le peuple paie l'entretien. Les charges à cette cour sont peu lucratives, et n'en sont pas moins recherchées. Il suffit aux contendans qu'elles soient honorables. Toutes les dépenses du roi de Sardaigne sont appliquées aux vrais besoins de l'état; et ce n'est qu'ainsi qu'on fait refluer dans le peuple tout l'argent qu'on y a puisé, et qu'il peut de nouveau payer les impositions.

Nous dînâmes, au retour de la Superga, chez M. de Choiseul, en aussi nombreuse compagnie que les jours précédens. J'y trouvai entr'autres le comte d'Ericeiro, ambassadeur de Portugal, petit-fils de celui qui traduisit en vers portugais l'Art poétique de Boileau. Je l'avois fort connu à Paris, où je le voyois souvent chez la belle princesse de Rohan, dont il étoit parent. Ayant



su que je parlois au sortir de table, il envoya, pendant le dîner, garnir ma chaise de vin de Sétubal et de Marasquin. Il étoit assez tard quand le dîner finit, et je ne pus aller coucher qu'à St.-Ambroise. Je remarquai, dès le soir, et la suite du voyage ma confirmé, que les voiturins de Turin à Lyon traitent mieux les voyageurs que ne font ceux qui parcourent l'Italie. Peut-être cela vient-il de l'ordre qui règne dans l'administration du roi de Sardaigne. Quand les premiers ressorts d'un état sont bien réglés, cela s'étend de proche en proche sur les objets mêmes qui n'attirent pas l'attention du gouvernement. Le vendredi, 5 juin, je traversai Suze, et allai dîner à la Novalèze. C'est là qu'on démonte les voitures pour les transporter à dos de mulets à Lanebourg, au delà du Mont-Cénis. La même opération se fait à Lanebourg, pour ceux qui vont de France en Italie. On a le choix, pour ce passage, d'un mulet, ou d'une chaise de paille portée sur deux bâtons. Le trajet de la Novalèze à Lanebourg, qui est de cinq lieues, se fait en quatre à cinq heures; et mes porteurs, qui se relayoient souvent sans s'arrêter, marchèrent aussi lestement à la montée et à la descente, qu'ils l'auroient pu faire dans les rues de Paris. Ils ne font, dans tout le trajet, que trois ou quatre pauses assez courtes. On monte l'espace de deux lieues. Le plateau qu'on

traverse ensuite en a à peu près autant dans sa longueur, et la descente à Lanebourg, n'étant que d'une lieue, est si rapide, que, dans le temps où toute la montagne est couverte de neige, on descend en moins d'un quart d'heure, sur un traîneau, d'une hauteur où l'on ne parvient en montant qu'en deux heures de marche. Il s'en faut bien qu'après cette descente on soit à Lanebourg au niveau commun des terres; car, à quelques inégalités près, on continue de descendre jusqu'à ce que l'on soit sorti de la Savoie. Quelqu'élevé que soit le plateau du Mont-Cénis, il n'est pas étonnant qu'étant dominé par des montagnes très-hautes, toujours couvertes de neige, il s'y soit formé un lac. Il peut avoir une lieue de circonférence; il est de la plus belle eau, et très-profond vers le milieu. Je m'arrêtai à considérer ces lieux qui offrent le tableau des ruines du monde, pendant que je faisais rafraîchir mes porteurs à une espèce d'auberge. L'hôte vient en prendre possession vers la fin du printemps, lorsque la fonte des neiges a découvert la verdure. Ce n'est pas qu'il n'y fût encore assez froid, quoique ce fût au mois de juin, et que le ciel fût sans nuages. Les cavités qui se trouvent dans plusieurs endroits du plateau étoient pleines de neige, et mon domestique me fit remarquer de la glace où il passait sur son mulet sans la rompre. La tempéra-

ture est en effet sur les monts très - différente de celle de la plaine. En partant de la Novalèse à midi, qui n'est nulle part le moment le plus chaud du jour, nous éprouvions un froid très-vif; et entre une et deux heures, ce qui est partout le paroxisme de la chaleur, le froid se faisoit sentir par degrés à mesure que nous montions, au point que je fus obligé de prendre ma redingotte. Comme on m'avoit parlé de la bonté des truites qu'on pêche dans la lac du Mont-Cénis, j'en fis prendre et apporter pour mon souper à Lanembourg, et les trouvai telles qu'on me l'avoit dit.

Le passage du Mont-Cénis, dont tant de voyageurs parlent comme d'une entreprise, n'est ni dangereux ni effrayant. Il y auroit, sans doute, du péril à le passer pendant que les neiges tombent, ou dans les grandes fontes, quand on peut craindre les lavanges; mais tous ces dangers sont communément prévus par les gens du pays. Ils en préviennent les voyageurs, et les porteurs ne s'exposeroient pas. Il n'y est guère arrivé de malheur que par une imprudence volontaire, et l'on ne doit pas supposer de danger à faire ce que font journellement tant de gens naturellement timides. La corniche qui fait partie du chemin de Savone à Gênes, bordée de précipices, est plus effrayante à la vue que le passage du Mont-Cénis.

Le samedi, 6, nous couchâmes à St.-Michel, après avoir fait une halte en chemin. Le dimanche, 7, jour de la Pentecôte, nous passâmes à St.-Jean-de-Maurienne, dînâmes à la Chambre, et allâmes coucher à Aiguebelle. Nous en partîmes le lundi, 8, pour aller dîner à la vue de Montmélian, à un hameau où nous fûmes très-bien traités. La couchée fut à Chambéri. Un banquier de Rome m'avoit joint à Aiguebelle, et nous fîmes route ensemble jusqu'à Paris. Le mardi, 9, passant aux Échelles, je dînai au Pont-de-Beuvoisin, gardé, du côté où l'on sort de la Savoie, par des soldats piémontois, et de celui où l'on entre France, par des François. Les commis de cette douane frontière, qui sont très-attentifs à tout ce qui se passe, arrêterent ma chaise, et commençoient à détacher mon bagage. Le chef ayant, par hasard ou par curiosité, jeté les yeux sur mon passe-port que je déployois pour le montrer au commandant de la place, dit à ses commis de rattacher les malles qui étoient encore derrière la chaise, et ajouta, en s'adressant à moi, que mon nom lui étoit connu, et que, s'il l'avoit su d'abord, on ne se seroit pas mis en devoir de me visiter. Je le remerciai fort de ses politesses, et remontai en chaise. En traversant la place, j'aperçus, au milieu d'une troupe d'officiers, un homme que je jugeai être le com-

mandant , et qui l'étoit en effet. Je remis pied à terre , et lui présentai mon passe-port , signé du duc de Choiseul , ministre de la guerre et des affaires étrangères. A ce nom , tout militaire fléchit le genou ; aussi le commandant , l'ayant lu et le trouvant conçu en termes assez obligeans pour moi , me le rendit avec des complimens qui ne l'étoient pas moins. Après dîner , nous allâmes coucher à la Tour du Pin. Le lendemain , mercredi 10 , nous allâmes dîner à la Verpillière , et j'arrivai à Lyon vers cinq heures.

A peine étois-je arrivé à l'hôtel garni du Palais-Royal , que j'y reçus la visite de l'intendant , M. Baillon. J'allai ensuite en faire une à l'archevêque , mon confrère à l'académie françoise. Il vouloit me loger à l'archevêché , et envoyer chercher mes malles à l'auberge ; et j'eus peine à obtenir qu'il m'y laissât pour le peu de séjour que je devois faire à Lyon. Je restai à souper avec lui : le lendemain j'y dinai ; le jour suivant , chez l'intendant. Le samedi , 13 , je partis de Lyon par la diligence , et arrivai à Paris le mercredi , 17 , veille de la Fête-Dieu.

LONGÆ FINIS CHARTÆQUE VIÆQUE.

MÉMOIRES

SUR

LES MOEURS

DE CE SIÈCLE.

1911

MÉMOIRES

SUR

LES MOEURS

DE CE SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

J'AI quelquefois réfléchi sur la façon dont j'ai passé ma jeunesse, et j'ai senti combien, avec une conduite différente de celle que j'ai eue, je me serois épargné de ridicules, et procuré de plaisirs : si je n'avois jamais fait que ce qui me plaisoit réellement, j'aurois non-seulement été regardé comme plus sage ; mais j'aurois encore été plus heureux que je ne l'ai été ; enfin, j'aurois eu plus de plaisirs et fait moins de sottises.

Je crois devoir aujourd'hui beaucoup à mon expérience ; mais je n'ai rien dû à l'éducation, et, si j'en avois eu une bonne, j'aurois pu y répondre.

Une naissance illustre, une fortune considé-

rable, un rang distingué, une figure aimable, et peut-être de l'esprit, voilà la source de mes travers. Il me semble que de tels avantages pouvoient produire autre chose, si l'on m'eût enseigné le devoir et l'art d'en tirer parti.

Mon père croyoit apparemment qu'un fils n'est qu'un héritier ; car il ne s'occupa nullement de mon éducation, il s'en reposa uniquement sur l'usage. On me donna un de ces gouverneurs qu'on va, pour ainsi dire, prendre à un bureau d'adresses, et qui n'étoit auprès de moi qu'un domestique de plus. Il lui fut simplement ordonné de me suivre, et je lui défendis de me donner des conseils.

Il prit son parti là dessus, et attendit tranquillement le temps où on le renvoya avec une récompense qu'il n'eût sans doute pas obtenue, s'il se fût mis en devoir de la mériter.

Personne avant moi n'étoit entré si jeune dans le monde. Les jeunes gens, occupés de leurs exercices, vivoient entre eux, et ne commençoient à paroître que pour rendre des devoirs. Ils étoient obligés d'avoir un maintien décent, et d'écouter jusqu'à ce qu'ils eussent perdu leur ton pour en prendre un plus convenable. D'ailleurs, on vivoit encore assez dans l'intérieur de sa famille, ce qui pouvoit y entretenir l'union. Il n'y avoit pas alors à Paris ces maisons ouvertes,

dont le nombre est tellement multiplié, qu'on a plus d'obligation à ceux qui y viennent, qu'à ceux qui font la dépense de les tenir; de sorte qu'il n'y a point aujourd'hui d'*espèce* qui, écartée d'une maison, ne puisse être bonne compagnie dans quelqu'autre.

Comme ce sont principalement les erreurs de ma jeunesse que je veux me rappeler, il ne sera pas étonnant que l'amour y ait eu beaucoup de part.

L'amour a toujours été très-rare, du moins celui qui mérite le nom de sentiment; cependant je suis persuadé qu'il l'étoit moins autrefois qu'aujourd'hui. Les hommes ont toujours eu les mêmes passions; mais celles qui nous sont les plus naturelles prennent, suivant les lieux et le temps, différentes manières d'être qui influent sur la nature même de ces passions.

Cette fougue des sens qui nous emporte dans la première jeunesse, et qui se calme et se dissipe enfin dans un âge plus ou moins avancé, est commune à tous les hommes, et les porte vers le même but; mais ce désir ardent est rarement uni à celui de plaire, au lieu qu'il faisoit une partie essentielle des anciennes mœurs. Il avoit fait naître une politesse délicate qui s'est perdue. On en voit encore des vestiges dans ceux qui ont été les hommes à la mode de leur temps. Un

esprit de galanterie fait leur caractère particulier, et leur fait dire des choses fines et flatteuses, que nos hommes brillans d'aujourd'hui, même ceux qui leur sont supérieurs par l'esprit, auroient de la peine à imiter. Ils ont trouvé plus commode de les tourner en dérision, que d'y atteindre. Ils s'imaginent avoir beaucoup gagné au changement qui est arrivé; et il est certain que, toutes choses égales d'ailleurs pour le vice et pour la vertu, on a perdu bien des plaisirs en renonçant à la décence. Un coup d'œil, une petite distinction, une légère préférence de la part de l'objet aimé, étoient des faveurs inestimables : eh! qu'importe quels soient les principes du bonheur, pourvu qu'il soit senti? Est-il pour les amans un état préférable à celui d'avoir une espérance amusée et soutenue, des désirs animés et flattés, et de parvenir, par une gradation délicieuse, au terme du bonheur, en aiguissant les plaisirs des sens par les illusions de l'amour-propre?

L'amour se traitoit encore ainsi dans le siècle passé, j'en ai vu les traces; mais je ne suis entré dans le monde que dans le temps de la révolution.

Les principes de la fatuité en France, sont aussi anciens que la monarchie; mais jusqu'à nos jours elle n'avoit jamais été une science perfec-

tionnée, comme nous la voyons ; et j'arrivai avec des dispositions si heureuses, j'ai ouvert des routes si nouvelles que je pourrois être compté parmi les inventeurs. Mes commencemens n'annonçoient pas la gloire que je devois un jour acquérir dans cette carrière ; j'ignorois encore mon talent dans ma première jeunesse ; j'avois même une modestie et une espèce de pudeur qui, dès ce temps-là, auroient fait honneur à une femme, et qu'on ne trouveroit pas toujours aujourd'hui dans une fille qui sort du couvent.

Avec de si étranges qualités, ma physionomie avoit toute la naïveté de mon âme ; l'âme seule fait la physionomie, la nature ne donne que les traits. Le goût que je sentis bientôt pour les femmes, devint en peu de temps si vif, que je n'étois pas en état de choisir un objet déterminé ; elles faisoient toutes une égale impression sur mon cœur, ou plutôt sur mes sens. La première, je ne dis pas qui m'eût aimé, mais qui m'eût permis de l'aimer, eût été sûre de me rendre amoureux d'elle. Cependant la violence de mes désirs ne pouvoit triompher de ma timidité ; je n'osois pas hasarder un aveu qui me paroissoit téméraire, j'aurois été humilié de ne pas réussir. La timidité est le premier effet de l'amour-propre ; le mépris pour les autres suffit souvent pour l'audace. Je m'imaginois d'ailleurs

qu'il falloit un mérite singulier pour toucher une femme. Les prévenances les plus marquées, les agaceries, même indécentes, dont j'étois l'objet, n'opéroient rien en ma faveur; et je serois resté long-temps dans cet état, s'il eût été dans l'ordre de la nature qu'il pût durer; il cessa donc. On croira, sans doute, que ce fut par les soins de quelqu'une de ces femmes expérimentées qui s'offrent à finir l'éducation des jeunes gens, qui les instruisent aux plaisirs, qui n'oublient pas, à la vérité, de leur parler de sentiment; mais qui, ne pouvant se flatter de leur en inspirer, et encore moins de la constance, se réduisent modestement à faire ensuite, en leur faveur, un rôle plus complaisant, pour être encore admises dans la société, et tenir au monde par quelque endroit.

Celle à qui je m'attachai étoit très-différente, et nous nous trouvâmes engagés l'un et l'autre sans qu'elle y eût songé, ni que j'eusse osé l'espérer. J'avois alors dix-huit ans, et elle en avoit environ vingt-cinq : belle et bien faite, elle avoit l'esprit sage et le cœur tendre; mais son caractère sérieux jusqu'à la mélancolie et un maintien froid et réservé, la faisoient passer pour insensible. On l'avoit prise sur ce pied-là; et, en conséquence, personne ne songeoit à elle. D'ailleurs, peu répandue, elle ne vivoit guère que

dans son domestique, avec un mari d'un âge assez avancé, qui remplaçoit les agrémens qu'il n'avoit plus, par mille attentions pour elle, et pour qui elle avoit de l'amitié et du respect.

Avec le peu de confiance que j'avois alors, on jugera aisément que je ne m'avisai pas d'attaquer une femme que les plus entreprenans laissoient tranquille; des circonstances particulières formèrent notre liaison.

Je venois d'avoir un régiment; et comme mon père vivoit depuis quelque temps dans ses terres, il avoit prié le comte de Canaples, dont nous étions parens, et qui avoit beaucoup de considération dans le service, de veiller sur ma conduite, et de me donner des conseils.

Le comte s'y croyoit d'autant plus obligé, que je devois à sa recommandation le régiment qu'on m'avoit donné par préférence à d'anciens officiers qui en étoient plus dignes que moi par leurs services. Il avoit pour maxime qu'il n'y avoit rien de plus contraire au bon ordre, que de mettre des enfans à la tête des corps, ce qui n'étoit pas rare alors: il ajoutoit qu'après avoir parlé en citoyen contre un abus, on n'étoit pas obligé d'en être la dupe, sans quoi on restoit, avec ses bonnes intentions, peu sûr de l'estime, et comblé de ridicules. En conséquence, il avoit agi vivement en ma faveur, et le succès de ses

soins l'autorisoit à me recommander de justifier par mon application la grâce qu'on m'avoit faite. La reconnaissance m'obligeoit donc à lui rendre des devoirs assidus.

La comtesse de Canaples me reçut d'abord avec cette espèce de bonté qu'on marque à un petit parent dont on se croit chargé aux yeux du public. La docilité que j'avois pour leurs conseils augmenta encore l'intérêt qu'ils prenoient à ce qui me regardoit. La comtesse sembloit surtout en prendre de jour en jour un plus tendre ; ce sont les personnes naturellement sérieuses dont l'accueil est le plus sensible. Je m'attachois de plus en plus à lui plaire. Le respect qu'elle m'inspiroit m'empêchoit d'apercevoir l'impression qu'elle faisoit sur mon cœur ; mais il contribuoit encore à la graver plus profondément ; le respect contraint l'amour : il peut le cacher ; mais il ne l'éteint jamais, souvent il le rend plus vif. L'amour est comme les liqueurs spiritueuses : moins elles s'exhalent , plus elles acquièrent de force.

J'avois si peu d'expérience , que je ne soupçonnois pas l'état de mon âme ; je sentois seulement qu'aussitôt que je n'étois plus auprès d'elle , j'éprouvois une inquiétude plus vive que douloureuse ; je n'allois point la revoir sans une émotion qui m'emportoit hors de moi-même. Les

premiers désirs ne se laissent pas même apercevoir par la réflexion dans le moment où ils nous agitent. Plus on sent, moins on pense, et l'on ne réfléchit que de mémoire.

Je passai près de deux mois dans cet état délicieux et indécis. Uniquement occupé du désir de plaire à la comtesse, heureux par ce désir même, j'étois si attentif à prévenir ses volontés, que je n'en recevois plus de conseils; mais elle me combloit d'éloges vifs, tendres et ingénus.

Comme je lui soumettois absolument ma conduite, j'aimois à lui en rendre compte, je goûtois une secrète satisfaction à lui découvrir le fond de mon âme, j'entrois dans les détails les plus intimes, peut-être frivoles, si, par des questions qui partoient plus du sentiment que de la curiosité, elle ne m'eût prouvé que les bagatelles que je lui confiois, ne lui étoient jamais indifférentes. Ces détails, méprisables pour les âmes froides, sont les objets importans de celles que l'amour a unies. C'étoit précisément l'état où nous nous trouvions, sans nous en douter ni l'un ni l'autre. Nous ressentions l'amour le plus vif, nous en goûtions les plaisirs, peut-être les plus délicieux, sûrement les plus rares, sans en avoir jamais prononcé le nom.

Un jour que nous étions, la comtesse et moi,

dans un de ces épanchemens qui faisoient notre bonheur, je me sentis pénétré d'un transport inconnu et si nouveau pour moi, que, par une vivacité de sentiment plutôt que de réflexion, j'embrassai la comtesse, ce qui ne m'étoit pas encore arrivé; je la tins même quelques momens serrée entre mes bras, et je me sentis pressé par les siens. Nous nous regardâmes ensuite sans nous rien dire; et, ce qu'il y eut de singulier, ce fut moi qui rougis; mais elle le remarqua, et dans l'instant la rougeur lui couvrit le front: elle baissa les yeux, soupira et tomba dans une rêverie profonde. Nous ne proférions pas une parole, et qu'aurions-nous pu dire dans la confusion d'idées et de sentimens où nous étions tous deux? Notre action et le trouble qui venoit de la suivre, produisirent tout à coup un trait de lumière qui éclaira notre esprit sur l'état de notre cœur. Nous le reconnûmes ensemble, et nous nous entendîmes. Je n'ai jamais éprouvé à la fois tant de plaisirs, de peines et de sentimens opposés que l'amour seul réunit et concilie.

Pour me remettre, et la distraire elle-même, je pris sa main que je baisai: je sentis un foible effort qu'elle fit pour la retirer; elle me la laissa cependant, soit qu'elle ne voulût pas m'affliger, ou qu'elle craignît que cette petite rigueur

ne rendît la faveur plus marquée. Enhardi, ou seulement animé par mon action même, j'appuyai ma bouche sur sa main, et je tombai à ses genoux. La comtesse, se retirant alors avec frayeur : Levez-vous, me dit-elle, je ne vous conçois pas, je ne vous ai jamais vu si extraordinaire. Ah ! madame, lui dis-je, je serois fort embarrassé moi-même de vous rendre compte d'un état qui est nouveau pour moi ; tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes la seule personne au monde qui me l'avez fait éprouver, et que je ne puis imaginer de bonheur qu'auprès de vous. Puis-je me flatter de vous être cher ? J'ai pour vous, me dit-elle, l'amitié la plus tendre, et je serois fâchée que vous n'en eussiez pas pour moi : vous m'en devez, vous ne pouvez pas être un ingrat. Je suis bien éloigné de l'être, répondis-je, et je ne puis me dissimuler que j'ai pour vous l'amour le plus violent ; je l'ai sans doute ressenti dès le moment que je vous ai vue, mais ce n'est que d'aujourd'hui que je le reconnois. Pensez-vous, reprit la comtesse, à ce que vous me dites ? vous avez de l'amour pour moi ! eh ! que prétendez-vous ? Vous aimer, lui dis-je. C'en est trop, dit-elle ; je ne puis ni ne dois en entendre davantage ; retirez-vous, je vous prie, et ne me forcez pas à me repentir des bontés innocentes que j'ai eues pour vous, et

qu'un mot de plus de votre part rendroit criminelles.

J'étois si embarrassé de l'aveu involontaire que je venois de faire, que je n'eus pas la force de répliquer; mais je n'aurois pas eu celle de la quitter, si elle n'eût appelé ses femmes à qui elle donna des ordres propres à les arrêter auprès d'elle. Je n'osai soutenir la présence d'aucun témoin dans l'agitation qui devoit se remarquer dans toute ma contenance; je sortis dans le moment, charmé de me trouver seul pour respirer, et penser en liberté à ce que je venois de faire.

La situation étoit si nouvelle pour moi, que je ne pouvois pas bien démêler si je devois être satisfait ou mécontent de ce qui m'étoit arrivé. J'étois horriblement peiné du dépit que la comtesse m'avoit fait voir; mais l'aveu que j'avois osé lui faire, portoit dans mon cœur une consolation secrète. Une passion cachée est un poids accablant, dont l'aveu nous soulage; il part de l'espérance, ou la fait naître.

Si la comtesse eût reçu mon aveu avec une hauteur froide, ou une plaisanterie méprisante, je n'aurois jamais osé reparoître devant elle; mais la crainte qu'elle m'avoit marquée diminuoit un peu la mienne. Je commençai à soupçonner que je n'étois pas absolument sans mé-

rite ; et, comme les progrès de la présomption sont fort rapides , je conçus les espérances les plus flattenses. Ma confiance n'étoit pas aussi raisonnée que je la peins ; les opérations de l'esprit sont moins promptes que les mouvemens du cœur et de l'amour-propre , et la passion est mieux guidée par la lumière du sentiment que par des idées suivies. Je brûlois d'impatience de revoir madame de Canaples ; j'y allai le lendemain , je la trouvai triste et abattue , j'en fus pénétré , et je le lui marquai dans les termes les plus tendres ; mais je n'osai lui parler de ma passion ; ses femmes ne la quittoient presque pas , et je croyois avoir trop de choses à lui dire qui ne pouvoient pas être interrompues. Je passai plusieurs jours dans cette indécision ; mais enfin , faisant un effort sur moi-même , je lui dis qu'indépendamment de la reconnoissance et de l'attachement que je lui devois , elle ne pouvoit pas douter que la passion qu'elle m'avoit inspirée ne me rendît extrêmement sensible à l'état où je la voyois. Hélas ! dit-elle en soupirant , le principal motif de l'intérêt que vous prenez à mon état , est ce qui m'y plonge. Vous m'aimez , votre amour seul seroit déjà un malheur pour moi ; mais je vous aime , et c'est ce qui met le comble à mon sort. La comtesse , en prononçant ces mots , ne put retenir ses larmes. Je me

jetai aussitôt à ses genoux, et je voulus les embrasser. Arrêtez, me dit-elle, en me repoussant; l'aveu que je viens de vous faire n'est pas une faveur, c'est un remède violent auquel j'ai cru devoir recourir.

J'ai voulu en vain me faire illusion sur mes sentimens pour vous. Je suis obligée de les reconnoître. Que n'ai-je pu les prévoir! mais vous avez été maître de mon cœur, avant que je soupçonnasse qu'il pût être sensible. L'éloignement que j'avois toujours eu pour les jeunes gens, le mépris pour leurs travers et pour leur présomption me paroissoient des armes suffisantes contre leur séduction : une fierté naturelle m'empêchoit même de croire que j'eusse besoin d'être en garde contr'eux. Votre âge, votre figure, vos grâces, votre esprit me plaisoient sans m'alarmer; je vous ai jugé sans conséquence, et ma témérité m'a perdue. La vertu seule que je remarquois en vous auroit dû vous rendre suspect; mais se défie-t-on de ce qu'on estime? Cependant c'est elle qui m'a séduite; elle m'a caché le péril en me laissant voir et sentir combien vous étiez aimable, vous en avez été plus dangereux; qu'il me soit permis de penser, du moins pour ma consolation, qu'un caractère tel que le mien ne pouvoit s'égarer qu'en croyant suivre la vertu. Enfin je vous aime, je veux d'autant moins

vous le cacher, que je compte vous le dire pour la première et dernière fois de ma vie.

Vous m'êtes bien cher; mais le devoir me l'est encore plus, et il faut que vous m'aidiez vous-même à y rentrer. Il n'y a que votre absence qui puisse me rendre ma tranquillité: vous devez joindre votre régiment dans un mois, je veux que vous partiez dès à présent, votre empressement paroîtra naturel, et personne n'en soupçonnera le véritable motif.

Quoi! madame, lui dis-je, ne m'avez-vous appris le plus grand bonheur où je puisse aspirer, que pour me rendre au même instant le plus malheureux des hommes! non, je ne puis vous obéir. Il le faut cependant, reprit-elle; vous m'aimez, puisque vous me le dites, et je le crois: votre âme est naturellement sincère, et le monde n'a pas encore eu le temps d'en altérer la pureté; ainsi je juge, par le sacrifice que fait mon cœur, de ce qu'il doit en coûter au vôtre; mais notre sort est encore bien différent. Vous allez trouver de la ressource dans la diversité des occupations et des objets; la dissipation détruit ou distrait l'amour; et moi, dans la solitude, je ne serai peut-être occupée que de ce que je dois oublier, et je n'aurai pour soutien que la nécessité du devoir, c'est-à-dire, ce qui le rend plus cruel. Eh! pourquoi, dis-je, madame, voulez-vous

que votre devoir soit blessé d'une passion pure ? Pourquoi seriez-vous criminelle de la ressentir ? Sommes-nous maîtres des mouvemens de notre cœur ? Vous êtes persuadée, dites-vous, de la pureté de mon âme, vous devez l'être aussi que je ne veux pas vous tromper.

Il est inutile, reprit la comtesse, d'entrer dans une telle discussion ; soit raison, soit préjugé, je ne veux point d'examen dans une matière où nous sommes trop intéressés, vous et moi, pour en être juges. On n'examine guère le principe de ses devoirs que par le désir de s'en affranchir, ou pour se justifier de les avoir déjà violés. Il y a d'ailleurs des règles de conduite qu'on taxe en vain de préjugés ; je vois qu'on ne s'en écarte point sans honte, et cela me suffit : je n'ai donc pas besoin d'examiner s'ils sont raisonnables, pour savoir que je dois les respecter. Vous ne voulez pas, dites-vous, me tromper : je crois que vous n'en avez pas le dessein ; mais nous pouvons nous tromper nous-mêmes. Eh ! de quoi peut-on être sûr, quand on ne peut pas répondre de son cœur ? J'ai peu d'expérience sur ce sujet ; mais j'y suis trop intéressée pour n'y avoir pas réfléchi avec soin depuis quelques jours. J'ai fortifié mes réflexions par l'exemple des femmes qui se sont perdues : c'est par degrés qu'elles ont passé de la vertu au déré-

glement. Je vois que l'innocence a des scrupules, les premières fautes donnent des remords, les dernières les font perdre, et l'on ne sauroit trop tôt s'effrayer. Vous voyez le fond de mon cœur; loin de combattre mes sentimens, adoptez-les, et cherchez à m'y affermir : pour y mieux réussir, séparons-nous. J'ai dit tout ce que je me croyois obligée de vous dire : une conversation plus longue ne pourroit être que dangereuse, elle commenceroit à être criminelle en cessant d'être nécessaire.

Tant que madame de Canaples avoit parlé, j'étois resté dans un étonnement qui m'avoit empêché de l'interrompre; mais, à peine eut-elle fini, qu'effrayé du parti qu'elle vouloit me faire prendre, dans le moment où j'avois cru mon bonheur assuré, je me jetai à ses pieds et je tâchai de la fléchir, moins par des raisons que par des transports et par les discours les plus passionnés. N'entreprenez pas, me dit-elle, de m'attendrir, mon cœur n'y a que trop de penchant; rendez-vous digne de cet aveu en le respectant; mais, si vous en abusiez, si je me sentois trop foible pour résister à vos empressemens, vous me forcerez de recourir au plus violent des remèdes, qu'on pourroit taxer de romanesque, et qui est peut-être le seul qui, par sa dignité, puisse assurer la vertu d'une femme. Soyez sûr que,

plutôt que de m'exposer à succomber, ce seroit à M. de Canaples que je découvrerois l'état de mon cœur ; ainsi votre persévérance n'auroit d'autre succès que de faire trois malheureux : et tel est le fruit des partis outrés, que je serois peut-être la moins à plaindre, et que je pourrois être consolée des suites de mon action par le principe de cette action même. Tâchons plutôt, l'un et l'autre, de retrouver notre repos ; partez, et que le premier effet de notre amour soit un effort pour la vertu.

L'empire que le respect d'un amant délicat donne à une femme vertueuse, va jusqu'à lui soumettre les transports de l'amour ; je n'osai pas lui résister, et je me retirai, le cœur pénétré de douleur.

Incertain si je devois obéir ou non à la comtesse, et me flattant qu'elle prendroit des sentimens plus favorables, je retournai chez elle le jour suivant. Je la trouvai avec une femme que je ne connoissois pas, et qui me parut nous observer avec beaucoup d'attention. L'accueil que la comtesse me fit, n'eut d'abord rien de décidé. Après quelques propos indifférens, elle me demanda quand je comptois partir ; sur la réponse que je lui fis que je n'en avois pas encore fixé le jour, son air devint successivement si sérieux, si froid et si haut, que c'étoit presque une indiscretion de sa part. La femme qui

étoit avec elle, ne parut cependant pas s'en apercevoir. Pour moi, j'en fus consterné ; et , jugeant que je n'avois plus rien à espérer , à peine cette visite fut-elle sortie , que je dis à la comtesse que je partirois le lendemain.

Le comte de Canaples , qui entra dans le moment , m'ayant entendu , il n'y avoit plus moyen de m'en dédire ; il me fit compliment sur mon zèle , et me prédit que je deviendrois un excellent officier. Je n'ai jamais été moins flatté d'éloges que je le fus alors de ceux du comte. Dans la crainte cependant de détruire par mon humeur la bonne opinion qu'il avoit de moi , et de lui faire soupçonner la vérité , j'allai donner ordre à mon départ. Ceux qui n'ont jamais aimé que foiblement , pourroient regarder une obéissance si prompte comme la marque d'une passion bien légère ; mais , s'ils avoient plus de connoissance du cœur , ils jugeroient qu'il n'y a qu'un véritable amour capable d'un tel sacrifice. Je ne sentois pas alors que la comtesse en faisoit elle-même un , pour le moins , aussi violent que celui qu'elle exigeoit de moi. Pour les femmes les plus raisonnables il y a bien loin du danger de succomber à la crainte , de la crainte au désir de s'arracher à l'occasion , de ce désir à la résolution , et plus loin encore de la résolution au courage qu'il faut pour l'exécuter.

Madame de Canaples est la seule femme que j'aie connue capable de franchir et de confondre tous ces degrés.

Quelque désir que j'eusse de prendre un congé particulier, je ne pus la trouver seule, et elle fut assez maîtresse d'elle-même, pour que je ne tirasse aucun avantage de nos adieux.

Ma première aventure ne dut pas, comme on voit, m'apprendre à mépriser les femmes; mais elle m'apprit à m'estimer, et c'est une science très-facile. J'ai eu, autant que qui que ce soit, ce qu'on appelle des bonnes fortunes; et il n'y en a eu aucune qui ait pu me flatter aussi sensiblement que l'impression que j'avois faite sur le cœur de madame de Canaples.

Depuis que l'ivresse des passions est dissipée, j'ai quelquefois réfléchi sur l'espèce de conquêtes qui nourrit la vanité des hommes, et j'ai remarqué que la plupart des femmes qui font le sujet de leur triomphe, ont le cœur froid, les sens assez tranquilles et la tête dérégulée. Ce n'est pas la raison qui détermine leur choix, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même le plaisir; c'est la folie qui leur échauffe l'imagination pour un homme qui devient successivement l'objet, le complice et la victime d'un caprice. Un amant leur plaît sans autre raison que de s'être présenté le premier, et il est bientôt

quitté pour un second qui n'a d'autre mérite que d'être venu le dernier.

J'étois parti, le cœur plein d'amour et pénétré de douleur ; mais à peine fus-je à l'armée que les devoirs nécessaires m'occupèrent assez pour faire diversion à mes sentimens, et la dissipation acheva de me rendre ma gaîté. Je me trouvai en peu de jours l'ami intime d'une multitude de gens de mon âge qui ne m'avoient jamais vu. Ce fut dans leur commerce que je puisai la théorie de la vie que je dois bientôt mener avec éclat. Je n'entendois parler que de femmes éperdues d'amour, sacrifiées les unes aux autres et souvent à l'humeur et à des fantaisies : ce n'étoit que par excès de modestie qu'on parloit de celles qu'on avoit séduites, parce que la séduction suppose au moins des soins. Je ne pouvois revenir d'étonnement de l'innocence où j'avois vécu jusqu'alors, et je n'osois l'avouer. J'étois jaloux de ce que j'entendois dire, honteux de n'avoir rien de pareil à raconter, trop honnête encore pour en imposer, et bien déterminé à faire, à mon retour, tout ce qu'il faudroit pour avoir les mêmes avantages, et de quoi briller pendant la campagne suivante.

J'ai été persuadé depuis que, si j'avois voulu dès lors me prévaloir de mon imagination pour me mettre au niveau des autres à force de fic-

tions, quoique je m'en fusse fort maladroitement tiré faute d'expérience, ceux qui auroient le plus douté de la vérité de mes propos, n'auroient osé le faire paroître, dans la crainte de me laisser soupçonner que les leurs pussent être douteux. Je ne connois rien qui serve si bien la fatuité que la fatuité même.

Aussitôt que l'armée fut séparée, je revins à la cour, et ma première visite fut à madame de Canaples. Les leçons que j'avois reçues, les histoires de femmes que j'avois apprises, et que je croyois aussi fermement que si j'en avois été témoin, les réflexions que j'avois faites en conséquence; tout concouroit à m'inspirer une confiance dont je me promettois bien de tirer parti. Je me présentai devant elle avec un air un peu plus dégagé que je ne l'avois en la quittant, et j'en fus reçu avec une amitié tendre et dont les marques étoient un peu embarrassées sans être suspectes. J'essayai d'y répondre avec familiarité. Mais, soit qu'elle prît un maintien imposant, soit que je ne pusse perdre l'habitude de la respecter, je ne pouvois chercher à sortir du respect, sans me trouver dans une contrainte qui produisoit le même effet. J'étois si maussadement libre, et avantageux de si mauvaise grâce, que je le sentis moi-même; et, sans m'opiniâtrer à lutter davantage contre mon cœur, je me soumis à l'ascen-

dant qu'elle avoit sur moi. Je continuai de lui faire ma cour sur ce pied-là , je cherchai dans les plaisirs et la dissipation une distraction à l'amour que je continuois de sentir pour elle , et je renonçai à une poursuite inutile.

Dans l'âge où j'étois , les plaisirs de l'amour en imitent le sentiment , et empêchent qu'on n'en soit tourmenté ; je résolus de me livrer à tous ceux qui s'offroient , et je fus bientôt aussi répandu que je pouvois le désirer. L'accueil que je reçus , la facilité des conquêtes que j'avois tant désirées , que j'avois crues difficiles, et que je croyois encore d'un grand prix , me donnèrent une haute opinion de moi. J'en conclus que madame de Canaples , ou ne m'avoit point aimé , ou ne pouvoit aimer que foiblement , puisqu'elle ne m'en avoit pas donné les preuves que tant d'autres me prodiguoient. J'étois fort éloigné de penser qu'il y eût entre les femmes d'autre distinction que celle de la figure ou de la jeunesse.

Je crois avoir dit que, le jour que je pris congé de madame de Canaples , j'avois trouvé chez elle une femme que je ne connoissois pas. Je la connus bientôt dans le monde , et j'appris d'elle-même le motif de sa visite. C'étoit la marquise de Retel ; sa figure étoit piquante , et l'on ne pouvoit guère avoir plus d'esprit et moins de mœurs , plus de mépris pour les bienséances , quoiqu'elle

ne manquât pas d'ailleurs de probité. Personne n'a jamais eu dans le vice autant de candeur qu'elle en avoit. Le premier souper où nous nous rencontrâmes commença notre connoissance, et établit notre intimité. Elle débuta par me demander si je voyois toujours madame de Canaples, et ajouta, sans attendre ma réponse, qu'elle avoit bien jugé que notre commerce ne seroit pas long, et que le caractère d'une prude ne sympathisoit point avec celui d'un jeune homme aussi aimable que je l'étois. Je fus d'abord étonné d'un pareil début, et je répondis sur madame de Canaples avec tout le respect que je lui devois. J'avois encore de la vertu, et il faut qu'il y ait déjà long-temps qu'on l'ait abandonnée, avant que de parler la langue du vice.

Sur la décence de ma réponse : C'est toujours fort bien fait, reprit la marquise, de parler avec ménagement d'une femme avec qui l'on a vécu ; d'ailleurs, cela est encore de votre âge : la comtesse est d'un caractère à vous en savoir gré, si cela lui revenoit ; d'autres ne s'en embarrasseroient guère, et moi, à qui cela ne fait ni bien ni mal, je ne vous en estime ni plus ni moins.

Je vous avoue que ce fut la curiosité qui me fit rendre une visite à madame de Canaples sur un prétexte assez léger. J'avois entendu parler d'une petite merveille qu'elle cachoit au reste

du monde ; je voulus en juger par moi-même ; je vous trouvai et j'applaudis à son goût ou à son bonheur ; mais vous n'étiez point fait pour vous ensevelir dans la pruderie en naissant. La comtesse ne doit pas trouver étrange que vous l'ayez quittée , et elle aura toujours l'honneur d'être à la tête de votre histoire. En tout cas , lui dis-je , madame , son amitié me fera honneur , et elle n'aura point à rougir de ses bontés pour moi. Comment ! rougir ? reprit la marquise ; elle ne pourroit qu'en faire gloire : et là-dessus elle me donna tant d'éloges , et si peu apprêtés , qu'il falloit nécessairement qu'elle m'inspirât de l'indignation contre elle , ou de l'admiration pour moi ; je pris le dernier parti. Les gens les plus déliés sont la dupe d'un appât si grossier , présenté même par un sot : comment une jeune tête présomptueuse n'en eût-elle pas été enivrée ?

Quoiqu'il ne m'échappât rien qui pût blesser l'honneur de madame de Canaples , ni qui pût faire croire que ce fût discrétion de ma part , manège d'autant plus criminel qu'il fait usurper à un homme une réputation de probité , et n'en flétrit pas moins la vertu d'une femme , la marquise resta persuadée que j'avois été parfaitement bien avec madame de Canaples. Les femmes déréglées ne croient pas les aventures , parce qu'elles en sont instruites , mais parce qu'elles les suppo-

sent ; c'est moins par pénétration d'esprit que par la corruption de leur cœur qu'elles devinent quelquefois juste. Elles ne peuvent pas avoir d'autres idées : et de quel droit croiroient-elles à la vertu ? elles n'en ont aucun principe , et jugent d'après leur conduite et les exemples de leurs pareilles.

La conversation que j'eus ce jour-là avec madame de Retel , ou plutôt qu'elle eut avec moi , fut très-étendue. Ses idées me parurent d'abord si bizarres que je n'en fus frappé qu'en extraordinaire ; mais en peu de temps elle me mit en état de concevoir ses principes.

Elle n'attendit pas que je lui demandasse la permission d'aller la voir , elle me l'ordonna , et j'y allai dès le jour suivant. Je la trouvai seule ; et , comme si elle eût craint de perdre le temps qu'elle destinoit à mon éducation , elle entra aussitôt en matière.

J'ai dit qu'elle avoit de l'esprit , je dois ajouter qu'elle avoit beaucoup réfléchi. Je ne voudrois pas décider si toutes ses idées étoient bien justes ; mais elles me parurent assez systématiques. C'est pour mettre le lecteur en état d'en juger , que je vais rapporter en une seule conversation ce que madame de Retel m'a dit en différentes occasions , et à mesure qu'elle me croyoit en état de goûter ses principes.

Avouez , me dit-elle , que le monde où vous

vous trouvez aujourd'hui, et pour lequel vous êtes fait, vaut mieux que le triste tête-à-tête de madame de Canaples. Je vous avouerai, lui dis-je, madame, une chose bien différente; c'est que je ne cherchois mon bonheur qu'auprès d'elle, et que, si je ne craignois pas de troubler le sien, je serois encore inconnu à ce monde pourlequel vous me croyez si propre.

Mais cela est trop plaisant, s'écria la marquise; songez-vous à ce que le peu de mots que vous venez de me dire, renferme d'incroyable, de prodigieux? car enfin, si je vous entends bien, ou que vous entendiez vous-même la force de ce que vous dites, il faut que vous soyez amoureux de madame de Canaples, et qu'elle y soit insensible: deux choses dont chacune est incroyable, et dont la réunion passe le prodige. Il n'y a pourtant rien de si constant, repris-je: j'aime madame de Canaples, et je ne puis en être aimé. J'aurois parlé plus vrai, si, en rendant justice à sa vertu, je l'eusse peinte moins insensible; mais l'amour que je conservois pour elle, me fit respecter son secret. Une telle confiance m'auroit paru criminelle. Le véritable amour est presque une vertu, et lorsqu'on le ressent, on n'a point de fatuité.

Comment! reprit la marquise, cette femme ne vouloit pas de vous, et vous auriez cru réel-

lement lui déplaire en l'obligeant de renoncer à une prudence qui, sans doute, lui coûtoit beaucoup. En vérité, on apprend tous les jours quelque chose de nouveau. Voilà un bizarre effet de l'amour. Mais vous croyez donc à cet amour-là ?

Je crois, répondis-je, que c'est la première et la plus forte des passions. Vous avez, répliqua la marquise, des idées bien fausses sur l'amour.

Les passions qui agitent les hommes se développent presque toutes dans leur cœur, avant qu'ils aient la première notion de l'amour. La colère, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition se manifestent dès l'enfance. Les objets en sont petits; mais ce sont ceux de cet âge : les passions ne sont pas plus violentes quand leurs objets sont plus importants; souvent elles sont moins vives, et, s'il y en a quelqu'une qui devienne plus forte qu'elle ne l'étoit d'abord, c'est ordinairement par l'extinction des autres qui partageoient l'âme avec elle.

L'amour se fait sentir à un certain âge; mais est-il autre chose qu'une portion du goût général que les hommes ont pour les plaisirs? L'âge où il triomphe est celui où les autres passions manquent d'occasions de s'exercer, dans l'âge où l'on est insensible à l'avarice, parce qu'on n'a rien; à l'ambition parce qu'on n'est de rien. Les passions ne se développent que par l'aliment

qui leur est propre. Mais, si elles sont une fois en mouvement, elles l'emportent bientôt sur l'amour. Cette passion se détruit par son usage, les autres se fortifient; elle est bornée à un temps, les autres s'étendent sur tout le cours de la vie. L'amour enfin est un de nos besoins aussi vif et moins fréquent que les autres, rarement une passion, souvent la moins forte et le plus court des plaisirs. Ce plaisir est même dépendant de la mode. N'a-t-on pas vu un temps où la table réunissoit presque tous les hommes, et où les femmes n'étoient pas comptées dans la société dont elles sont l'âme aujourd'hui, moins par l'amour que par la mode ?

Si la sensation de l'amour est très-vive, le sentiment en est très-rare. On le suppose où il n'est pas, on croit même de bonne foi l'éprouver, on se détrompe par l'expérience. Combien a-t-on vu de gens épris de la plus violente passion, qui se croyoient prêts à sacrifier leur vie pour une femme, qui peut-être l'auroient fait, comme on exécute dans l'ivresse ce qu'on ne voudroit pas avouer dans un autre état; combien en a-t-on vu, dis-je, sacrifier cette même femme à l'ambition, à l'avarice, à la vanité, au bon air ? Les autres passions vivent de leur propre substance; l'amour a besoin d'un peu de contradiction, qui lui associe l'amour-propre

pour le soutenir. Il y a, dira-t-on, des amans qui sacrifieroient tout à leur passion : cela peut être, parce qu'il n'y a rien qui ne se trouve ; mais quelle est la passion, quel est le goût sérieux ou frivole qui n'a pas ses fanatiques ? La musique, la chasse, l'étude même et mille autres choses pareilles peuvent devenir chacune la passion unique de quelqu'un, et fermer son cœur à toutes les autres. Il en est ainsi de l'amour, qui n'est pas la première passion et rarement l'unique.

Ces grands et rares sacrifices de cœur ne se voient guère que de la part des femmes ; presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour, et souvent en amitié, sur-tout quand elle a succédé à l'amour. Ne croyez pas que ce que je vous dis à l'avantage de mon sexe, soit l'effet d'un intérêt personnel. Je ne prétends pas en effet louer excessivement les femmes de ce qu'elles ont l'âme plus sensible, plus sincère et plus courageuse en amour que les hommes. C'est le fruit de leur éducation, si l'on peut appeler de ce nom le soin qu'on prend d'amollir leur cœur, et de laisser leur tête vide, ce qui produit tous leurs égaremens.

Les femmes ne sont guère exposées qu'aux impressions de l'amour, parce que les hommes ne cherchent pas à leur inspirer d'autres sentimens ; ne tenant point à elles par les affaires, ils

ne peuvent connoître que la liaison des plaisirs. Ainsi la plupart des femmes du monde passent leur vie à être successivement flattées, gâtées, séduites, abandonnées, et livrées enfin à elles-mêmes, ayant pour unique ressource une dévotion de pratique, et pleine d'ennui quand elle est sans vertu, sans ferveur ou sans intrigue.

L'amour est, dit-on, l'affaire de ceux qui n'en ont point; le désœuvrement est donc la source des égaremens où l'amour jette les femmes. Cette passion se fait peu remarquer dans les femmes du peuple, aussi occupées que les hommes par des travaux pénibles, quoiqu'il y en ait beaucoup de plongées dans le vice, non par égarement de cœur, rarement par le goût du plaisir, et presque toujours par la misère; mais je ne parle ici que des gens du monde, ou de ceux que l'opulence et l'oisiveté mettent à portée d'en prendre les mœurs.

L'éducation des hommes, tout imparfaite qu'elle est, quant à son objet et à sa forme, a du moins l'avantage de les occuper, de remplir leurs têtes d'idées bonnes ou mauvaises, qui font diversion aux sentimens du cœur. Les affaires, les emplois et les occupations quelconques viennent ensuite, et ne laissent à l'amour qu'une place subordonnée à d'autres passions. Ce qu'ils appellent amour est l'usage de certains plaisirs

qu'ils cherchent par intervalle, qu'ils saisissent d'abord avec ardeur, qu'ils varient par dégoût et par inconstance, et auxquels on est enfin obligé de renoncer, quand ils cessent de convenir, ou qu'on n'y convient plus.

Ici je ne pus m'empêcher d'interrompre la marquise; j'étois si scandalisé d'entendre une femme jolie et encore jeune professer une espèce d'athéisme en amour, que je me crus intéressé d'honneur à combattre son opinion. Comment, lui dis-je, madame, peut-on douter de la puissance de l'amour? Il me suffiroit, pour la reconnoître, de l'avoir éprouvée, et d'y être encore exposé auprès de vous; mais, indépendamment de mon expérience particulière, je n'entends parler d'autres choses que de liaisons formées par l'amour, et qu'une longue suite d'années a rendues respectables, sans les avoir affoiblies.

Je connois, reprit la marquise, et j'ai examiné avec attention ces liaisons dont on vous parle. Il y en a quelques-unes dignes des éloges qu'on leur donne. Ce sont celles que l'amour a pu commencer; mais que l'amitié a consacrées; et je sais qu'il y en a qui n'ont cessé d'être orageuses que depuis que la passion est éteinte. C'étoient des amans qui, tantôt ivres de plaisirs, et l'instant d'après tourmentés par des caprices, des jalousies d'humeur, ou de fausses délicatesses, passaient

quelquefois un même jour en caresses, en dépits, en aigreurs, en offenses, en pardons, et se tyrannisoient mutuellement. Après avoir usé les plaisirs et les peines de l'amour, ces amans se sont heureusement trouvés dignes d'être amis; et c'est de ce moment qu'ils vivent heureux avec une confiance plus entière qu'ils ne l'auroient peut-être, s'ils n'avoient pas été amans, et avec plus de douceur et de tranquillité que s'ils l'étoient encore.

Un état si rare et si délicieux seroit le charme d'un âge avancé, et empêcheroit de regretter la jeunesse. La réflexion qui détruit ou affoiblit les autres plaisirs, parce qu'ils consistent dans une espèce d'ivresse, augmente et affermit celui-ci. En jouissant d'un bonheur, c'est le doubler que de le reconnoître.

A l'égard de ces vieilles liaisons que le public a la bonté de respecter, faute d'en connoître l'intérieur, qu'y verroit-on si on les examinait? Des gens qui continuent de vivre ensemble, parce qu'ils y ont long-temps vécu; la force de l'habitude, l'incapacité de vivre seuls, la difficulté de former de nouvelles liaisons, l'embarras de se trouver étrangers dans la société, en retiennent beaucoup, et donnent à l'ennui même un air de constance. Ils ont cessé de se plaire, et se sont devenus nécessaires. Ils ne peuvent se quitter; quelquefois ils ne l'oseroient; on soutient ce rôle

pénible par pur respect humain. On s'est pris avec l'engouement de l'amour, on a annoncé hautement son bonheur, on a contracté un engagement devant le public, on l'a ratifié dans des occasions d'éclat : le charme se dissipe avec le temps, l'illusion cesse ; on s'étoit regardés réciproquement comme parfaits, on ne se trouve pas même estimables ; on se repent, on n'ose l'avouer ; on s'opiniâtre à vivre ensemble en se détestant, et le respect humain empêche autant de ruptures que la loi empêche de divorces. Si le divorce étoit permis, tel le réclamerait contre un mariage, qui, dans pareille circonstance, ne romproit pas avec une maîtresse, c'est-à-dire, une vieille habitude : on ne rougit point de s'affranchir d'un esclavage reconnu ; mais on a honte de se démentir sur un engagement dont on a fait gloire. Les vieilles liaisons exigent, pour être heureuses, plus de qualités estimables qu'on ne l'imagine.

L'amour tient lieu de tout aux amans, son objet lui suffit ; mais l'objet s'use, l'amour s'éteint, et il n'y a point alors d'esprits assez féconds pour aller remplacer l'illusion, et devenir une ressource contre la langueur d'une vie retirée et d'un tête-à-tête continuel. Si ces sortes d'esprits se trouvoient, il faudroit encore que les deux amans l'eussent l'un et l'autre au même degré,

sans quoi la stérilité de l'un étoufferoit la fertilité de l'autre. Il n'y a que l'esprit qui serve à la longue d'aliment à l'esprit, il ne produit pas longtemps seul.

Le tête-à-tête, tel que je le suppose, ne se soutient que par l'amitié, beaucoup d'estime réciproque, et une confiance entière, qui fait qu'on jouit de la présence l'un de l'autre, même sans se rien dire, et en s'occupant différemment. On devrait dire aux amans qui se déclarent publiquement : Faites provision de vertus pour remplacer l'amour.

On croit les hommes plus constans dans un âge avancé que dans la jeunesse. Mais cette constance n'est qu'extérieure. Dans la vieillesse, on anticipe les besoins par la crainte, on les sent par la privation; on jouit avec inquiétude, et l'on craint de laisser échapper ce qu'on n'est pas sûr de retrouver. Dans la jeunesse, on ne soupçonne guère les besoins par la prévoyance, on ne sent que les désirs; ils s'éteignent par la jouissance, et renaissent bientôt. La jeunesse désire ardemment, jouit avec confiance, se dégoûte promptement et quitte sans crainte, parce qu'elle remplace avec facilité. Voilà le secret de la légèreté d'un âge et de la constance de l'autre.

Tout ce que me disoit la marquise augmentoit de plus en plus mon étonnement. Quand son

ystème eût été vrai, je n'étois pas encore disposé à l'admettre. Il y a des principes où la démonstration ne suffit pas; dans ce qui a rapport au sentiment, on ne croit que ce que l'on désire. J'aimois encore madame de Canaples, et je sentoish, ou croyois sentir, que mon cœur auroit toujours besoin d'être rempli, et que je ne cesserois d'aimer qu'en aimant de nouveau. Je ne tardai pas à me détromper; la marquise avoit entrepris ma conversion, et, grâce à ses soins, je fus bientôt guéri de tous les sentimens honnêtes, comme on le verra dans la suite; mais il est nécessaire que je rapporte auparavant le reste de la leçon qu'elle me donna, et dont elle eut l'attention de me rafraîchir l'idée, jusqu'à ce qu'elle me crût affermi dans les bons principes.

Les choses qu'elle me disoit étoient si nouvelles pour moi, que, pour dissiper mes scrupules, et pour éclaircir mes idées, je lui proposai mes doutes.

Je vous avoue, lui dis-je, madame, que je ne sais plus que penser de l'amour: en quoi le faites-vous donc consister?

Il n'y a rien de plus facile, reprit la marquise: aimer c'est de l'amitié; désirer la jouissance d'un objet, c'est de l'amour; désirer cet objet exclusivement à tout autre, c'est passion. Le premier sentiment est toujours un bien; le second n'est

qu'un appétit du plaisir; et le troisième, étant le plus vif, augmente le plaisir et prépare des peines. Il y a un rapport entre l'amitié et l'amour qui est passion, c'est de se porter vers un objet déterminé, quoique ce soit par des motifs différens. Il y a même des amitiés qui deviennent de véritables passions, et ce ne sont ni les plus sûres, ni les plus heureuses.

L'amour, au contraire, tel qu'il est communément, se porte vaguement vers plusieurs objets, et peut toujours en remplacer un par un autre. Vous direz qu'un tel amour n'est pas fort délicat: non; mais il est heureux, et le bonheur fait la gloire de l'amour.

La délicatesse fait honneur en amitié, parce qu'elle suppose un sentiment éclairé, aussi flatteur pour celui qui le ressent que pour celui qui l'inspire. Cette délicatesse est toujours active, et porte aux attentions pour l'objet aimé; on craint de lui manquer. En amour, elle est ordinairement passive: l'amant prétendu délicat n'a d'autre objet que lui-même; il croit qu'on n'a pas pour lui le retour qu'il mérite. On se tourmente pour faire le tourment d'autrui. Quel doit être le supplice de deux amans, s'ils ont l'un et l'autre le même travers à la fois!

Les âmes délicates ont un double malheur; elles sont douloureusement affectées des moindres

dres choses qui blessent ou paroissent blesser le sentiment, et sont trop difficiles sur le plaisir; elles ne peuvent le goûter s'il leur reste quelque scrupule sur le principe dont il part, et, malheureusement, elles ne sont que trop ingénieuses à s'en former.

Cette délicatesse si vantée et si peu connue, n'est donc qu'un dérèglement d'imagination. Il semble qu'elle n'aiguise l'esprit que pour le rendre plus faux.

Cependant, comme si l'on avoit entrepris d'empoisonner tous les plaisirs, on ne s'est pas contenté d'introduire la délicatesse en amour, on y a fait encore entrer la jalousie.

Comment! m'écriai-je, la jalousie n'est-elle pas un attribut de l'amour? Non sans doute, reprit la marquise; la jalousie est un préjugé d'éducation, fortifié par l'habitude. Si elle étoit naturelle aux amans, ils seroient partout également jaloux; or il y a des peuples qui le sont beaucoup moins que d'autres, il y en a qui ne le sont point du tout, et dont les mœurs y sont absolument opposées, qui se font un honneur de ce qui seroit un opprobre parmi nous. On voit encore chez une même nation des mœurs très-différentes sur cet article, suivant les différentes conditions. Par exemple, on n'est pas jaloux à la cour comme à la ville, la jalousie n'est plus qu'un ri-

dicule bourgeois, et l'on trouve des bourgeois assez raisonnables, assez policés, ou assez fats pour n'être pas jaloux; car on peut s'affranchir d'une espèce de folie, par raison, ou par une folie contraire. Si ce préjugé étoit détruit, il se trouveroit encore quelques jaloux; mais il n'y auroit que ceux qui le seroient par caractère; parce que la jalousie, c'est-à-dire l'envie, en est un, comme l'ambition, l'avarice, la paresse, la misanthropie et plusieurs autres sortes de caractères.

La jalousie est si peu un sentiment naturel, qu'elle se soumet au préjugé jusque dans la conduite. Tel homme qui seroit jaloux d'un rival jusqu'à la frénésie, ne s'avise guère de l'être d'un mari. Un jaloux est intérieurement si persuadé de son injustice, qu'il y en a peu qui ne se cachent de l'être.

On croit que la jalousie marque beaucoup d'amour; mais l'expérience prouve que l'amour le plus violent est ordinairement le moins soupçonneux. La jalousie ne prouve qu'un amour foible, un sot orgueil, le sentiment forcé de son peu de mérite, et quelquefois un mauvais cœur. Par exemple, combien de fois a-t-on vu un amant dégoûté, cherchant un prétexte pour rompre, et tâchant de le faire naître à force de mauvais procédés? Dans cette situation, il devroit

être charmé que quelqu'un vînt le dégager honnêtement ; mais point du tout : s'il s'aperçoit qu'on peut se consoler de sa perte avec un autre, sa vanité est blessée de ne pas laisser une femme dans les regrets ; la jalousie, ou plutôt l'envie, le ramène pour être tyran, sans être heureux. Voilà les hommes : leur amour ne vit que d'amour-propre ; il n'y a que des jaloux d'orgueil.

Quoique les raisonnemens de la marquise ne fussent peut-être pas trop bons, je ne me sentois pas en état d'y répondre ; mais je crus qu'il n'y avoit rien de mieux que de lui en faire l'application à elle-même.

Comment ! lui dis-je, madame ; si j'avois entrepris de vous plaire, et que j'eusse le bonheur d'y réussir, trouveriez-vous bon que je vous manquasse de fidélité ?

Pourquoi non ? dit la marquise ; l'infidélité est un grand mot souvent mal appliqué. En amitié, c'est un crime ; mais, si jamais nous nous trouvions simplement du goût l'un pour l'autre, je ne prétendrois pas être l'unique objet de vos attentions. Une telle prétention seroit à la fois une tyrannie insupportable pour vous, et une folie cruelle pour moi-même. Jouissons toujours d'un bien, comme s'il ne devoit jamais finir ; et sachons le perdre, comme n'y ayant aucun droit.

Croyez-vous que je n'aie jamais eu occasion

de m'attacher aussi follement que beaucoup d'autres ? Peut-être dois-je une partie de ma philosophie à ma propre expérience ; mais j'ai réfléchi de bonne heure sur ce sujet, et je me suis fait un plan de vie en conséquence de mes réflexions. J'ai songé à nourrir mon esprit de connoissances plus agréables que pénibles, et capables du moins d'empêcher la solitude ou la vieillesse de m'effrayer ; à défendre mon cœur de toute passion tyrannique, et à goûter les plaisirs que les mœurs régnautes me permettent.

Ce n'est pas que je les approuve ces mœurs ; si elles devenoient plus régulières, il y auroit à gagner pour tout le monde. Si cela n'est pas, que les hommes ne s'en prennent qu'à eux-mêmes ; qu'ils cessent de crier au dérèglement, ou de croire qu'il y ait une morale différente pour les deux sexes. Je sais avec quel mépris ils parlent entr'eux des femmes qu'ils paroissent respecter le plus. Cette connoissance seroit la meilleure leçon que pût recevoir une jeune personne ; et un tel mépris seroit souvent juste de la part des hommes, s'ils n'en méritoient un pareil.

Je ne cherche point, comme vous voyez, à m'aveugler sur les hommes ni sur les femmes, et je dis librement ce que je pense, parce que l'opinion d'autrui me touche peu. Je sais que je ne plais pas à tout le monde ; mais on ne m'en fait

pas moins d'accueil : les hommes ne sont pas dignes qu'on soit délicat sur leurs sentimens ; leurs procédés me suffisent. Je m'occupe de ceux qui me plaisent, et ne me tourmente point sur ceux à qui je puis déplaire. La franchise de ma conduite met en défaut jusqu'à la satire des femmes. Elles ne s'attachent guère qu'à dévoiler les défauts cachés, et je ne dissimule rien. D'ailleurs, elles craindroient que je n'usasse de représailles, et, qu'en les démasquant, je ne fisse voir que la seule différence qu'il y ait d'elles à moi, c'est leur fausseté. Je ne crois pas que j'en prise la peine ; mais elles le craignent, et cela suffit pour ma tranquillité. Je ne leur en demande pas davantage ; car je ne prétends point à leur amitié. Outre que je doute qu'une femme puisse être sincèrement l'amie d'une femme, elle doit toujours préférer l'amitié des hommes : il y a plus de constance, plus de sûreté et moins de gêne ; et les hommes doivent trouver plus d'agrément dans celle des femmes. J'ai des amis, et je suis digne d'en avoir, parce que je suis incapable de leur manquer. Je respecte assez l'amitié, pour y être plus difficile qu'en amour ; et le plus grand honneur que je pourrois faire à un amant qui cesseroit de me plaire, ce seroit de le garder pour ami.

Si je trouvois de la bizarrerie dans les idées de

la marquise, je lui trouvois aussi des sentimens qui me plaisoient, et insensiblement je m'y attachai. Pendant quelque temps elle ne parut occupée que de moi; mais je m'aperçus bientôt que, si elle m'avoit donné des préservatifs contre la jalousie, elle savoit bien que j'en aurois besoin avec elle. Elle eut lieu d'être satisfaite de ma conduite; j'avois si bien adopté son système, que nous n'eûmes rien à nous reprocher, et, sans nous quitter formellement, nous nous trouvâmes libres. Je me livrai à tous les goûts passagers. Enfin j'étois sensible par caractère, je devins fat par principes.

Les premiers succès m'avoient donné de la vanité; mais leur multiplicité m'en guérit. Je ne m'arrêterai pas à faire des portraits détaillés des femmes à la mode: c'est un caractère et un manège uniformes; qui en a eu une, les a toutes vues. Le nombre ne peut servir qu'à grossir la liste de ceux qui ont la manie d'en faire. Quand la tête de ces femmes se prend, elles font toutes les avances, comme si ce n'étoit rien; la fantaisie est-elle passée, elles s'en défendent, comme si c'étoit quelque chose. Il n'y a point alors de manœuvres plates et usées qu'elles n'emploient. Elles commencent par insinuer qu'un homme avec qui on croit qu'elles ont vécu, *s'en est donné l'air; ce seroit le dernier qu'elles choisiroient;*

elles ne conçoivent pas qu'on puisse l'avoir. Elles passent par degrés aux propos les plus outrageans, si toutefois elles peuvent outrager. Elles supposent qu'on ne croira pas qu'elles osassent parler ainsi d'un homme dont elles auroient quelque chose à craindre; elles ne savent pas qu'elles sont les seules à imaginer qu'elles aient encore quelque chose à perdre. Quand on entend ces déclamations, on sait d'abord à quoi s'en tenir; on l'apprendroit par là, si on l'ignoroit.

Cet excès de hardiesse ne leur est cependant pas inutile; cela ne dissuade pas, mais cela impose et oblige à dissimuler en leur présence le mépris qu'on a pour elles. Elles ont grand tort de redouter si fort l'indiscrétion; car tel se cache de les avoir, qui est obligé de les avoir eues.

J'avois donc trop de rivaux aussi heureux que moi, pour que je pusse me flatter de jouer un rôle distingué; ainsi je songeai à me tirer de pair par des conquêtes plus brillantes, et j'eus le bonheur d'y réussir.

La femme à qui j'eus l'adresse de plaire, étoit extrêmement sensible, fort portée à l'amour, mais très-jalouse de sa réputation. Elle ne se rendit qu'à l'estime que j'eus l'art de lui inspirer. Il y eut même, de ma part, un procédé de vanité qui tourna à mon avantage. Madame de Cler-

val m'avoit fait plusieurs questions, moitié plaisantes, moitié sérieuses, sur les femmes que le public m'avoit données; mais, comme je ne croyois plus qu'elles me fissent assez d'honneur pour en faire gloire, je les désavouai absolument toutes. Ce qui n'étoit que l'effet de ma fatuité, madame de Clerval le mit sur le compte d'une probité délicate et rare. D'ailleurs, mes aventures avoient été trop publiques, pour qu'elle pût en douter; ainsi elle imputa l'éclat qu'elles avoient fait à l'étourderie des femmes qui en avoient été les héroïnes, et conçut la plus haute idée de la discrétion que j'aurois à l'égard d'une femme qui en seroit digne, puisque je la portois à un si haut degré pour les femmes qui se respectoient le moins. Ce raisonnement, qui prouvoit mieux sa candeur que son expérience, fut ce qui la perdit.

Mon empressement devenant tous les jours plus vif, elle m'avoua enfin qu'elle avoit pour moi les sentimens les plus tendres, et que je les devois principalement à la persuasion où elle étoit de ma probité et de ma discrétion. Je saisis ce moment pour la confirmer dans son opinion; j'y employai une éloquence, une vivacité, enfin toutes les exagérations qui achevèrent de la séduire, et qui, seules, auroient dû la détromper, si elle avoit eu plus de connoissance du caractère des hommes.

L'aveu qu'elle m'avoit fait est ce qui coûte le plus à une âme honnête; et quand les femmes de ce caractère ont à céder, les suites d'un tel aveu sont plus rapides avec elles qu'avec les autres.

Madame de Clerval se fia donc à mes sermens. Ce n'est pas que de temps en temps elle n'éprouvât des remords vifs, ou du moins des scrupules d'honneur qui l'alarmoient sur sa réputation. Je la rassurois par mille protestations qui la calmoient, sans lui rendre cependant une parfaite tranquillité; et j'avoue que son inquiétude étoit fondée. Quoique je fusse encore incapable de manquer formellement aux sermens que je lui avois faits, je me conduisois avec une légèreté qui valoit bien une indiscretion. Non-seulement mes sentimens n'étoient pas aussi vifs et aussi délicats que les siens; mais, comme c'étoit la première femme dont la foiblesse pût flatter ma vanité, j'aurois été charmé qu'on eût aperçu ce que je n'osois pas dire; et, avec de telles dispositions, on ne dit rien, et on fait tout connoître. Je ne puis pas me refuser deux réflexions que j'ai souvent faites depuis.

La première, c'est qu'il est contre l'honneur de chercher à plaire à une femme estimable, dont on n'est pas violemment épris. Il y en a telle qui résisteroit à son penchant, qui même triom-

pheroit d'une passion, si on ne l'avoit pas mise en droit de se flatter d'en inspirer une pareille ; et il y a des femmes perdues qui n'auroient jamais eu qu'une passion, si elles l'eussent ressentie pour un honnête homme. Après avoir été trahies, elles sont déchirées de remords, ou elles les perdent à force de mériter d'en avoir. Il est sûr que l'amour ne peut jamais procurer à une femme estimable autant de bonheur qu'il lui en fait perdre ; ainsi un honnête homme ne doit pas la rendre la victime d'un goût léger et passager.

Ma seconde réflexion est sur les différentes sortes de perfidies. Il y en a une qui consiste à noircir, par une horrible calomnie, la vertu d'une femme dont on a quelquefois essuyé des mépris ; et je croyois cette noirceur fort rare. Il y en a une autre assez commune, c'est de trahir, par indiscretion et par une fatuité ridicule, le secret et les hontés d'une malheureuse qu'on auroit dû respecter par reconnoissance ou par honneur. La troisième espèce de perfidie, plus méprisable encore que la seconde, consiste à jouer la discrétion, et à révéler par sa conduite, ce qu'on affecte de cacher ; à laisser voir des choses sur lesquelles on ne seroit pas cru, si on les disoit hautement. Celui qui trahit ouvertement, s'expose du moins au ressentiment, et s'attire toujours le mépris ; au lieu que le manége arti-

ficients dont je parle, ne fait pas perdre à celui qui l'emploie, la réputation de galant homme : c'est le poison, encore plus odieux que le poignard.

Ce fut cependant ainsi que je me comportai à l'égard de madame de Clerval; j'usai même d'une adresse qui, en lui faisant tort, ne me fit qu'honneur.

Parmi ceux qu'elle voyoit, un de mes amis, nommé Derville, en étoit devenu amoureux. Il étoit d'une figure aimable, ne manquoit pas absolument d'esprit, et encore moins d'étourderie. C'étoit un de ces hommes qui mettent dans la société moins d'idées que d'âme, moins d'âme que de chaleur, et moins de chaleur que de mouvement; qui ont le cœur ardent, la tête active ou plutôt agitée, parlent au hasard, entreprennent hardiment, réussissent par des circonstances heureuses, et souvent échouent, sur-tout quand ils veulent user de prudence, parce qu'alors ils ne prennent que de fausses mesures. On les rencontre partout, on s'en plaint souvent, on en est toujours incommodé, et l'on ne peut les haïr, parce qu'ils ont de la bonté dans les intentions.

Derville se piquoit de discrétion, parce qu'il en avoit le projet. Il vouloit tout savoir, et rien ne lui auroit fait révéler précisément ce qu'on lui auroit confié; mais ses efforts pour être dis-

cret étoient le premier acte de son indiscretion. On apprenoit du moins qu'il savoit un secret; on étoit bientôt sur la voie et on le découvroit à la fin, sans qu'on fût en droit de lui faire des reproches, ou qu'on pût les lui faire sentir.

Comme il étoit plus intéressé qu'un autre à m'examiner, il ne tarda pas à soupçonner ce que je dissimulois assez mal, et les soupçons de ceux qui ont droit d'être jaloux deviennent bientôt des certitudes. Il étoit naturellement franc, et me dit qu'il avoit eu des vues sur madame de Clerval; mais que, s'étant aperçu que j'étois bien avec elle, il avoit pris le parti de renoncer à toutes prétentions, et que de simples soupçons l'empêchant d'être mon rival, son procédé méritoit bien que j'y répondisse par ma confiance, en lui avouant la vérité. Je lui répondis, avec un faux air de désintéressement, que je lui étois fort obligé de ses égards pour moi; mais qu'il pouvoit s'en dispenser, attendu qu'il me faisoit un sacrifice inutile. Je le crois, dit-il: sur votre réponse, je pourrais aller en avant, sans que vous fussiez en droit de vous en plaindre; mais ce n'est pas assez que de se déclarer rival par ressentiment, il faut tâcher de ne pas aimer en dupe; et je pourrais bien l'être, parce que je vois que vos affaires sont trop bien établies pour que je ne perdisse pas mes peines. Cependant, puis-

que vous faites le mystérieux, vous n'avez point de secret à me recommander; ainsi trouvez bon que je ne cache pas à ceux qui savoient mes projets, ce qui me les fait abandonner.

Sur la réponse de Derville, je pris mon parti d'une façon perfide et leste. J'étois d'abord assez disposé à lui avouer tout; mais, sur l'espèce de menace qu'il me faisoit de révéler mon secret, si je ne le lui confiois, je changeai d'avis.

Il y a en amour, comme dans la fausse dévotion, une morale relâchée, une hypocrisie et des subterfuges, au moyen desquels on trahit plus sûrement la probité que si l'on paroisoit la respecter moins. On ne s'en impose pas totalement à soi-même; mais on s'étourdit; on se trompe à demi, on trompe totalement les autres; on se débarrasse presque des remords, ou l'on se met du moins à couvert des reproches.

Je n'aurois pas voulu manquer formellement aux sermens que j'avois faits à madame de Clerval; d'un autre côté, j'aurois été charmé qu'on eût pénétré notre secret; et quand j'eus compris que, pour le rendre public, la réserve me serviroit mieux qu'une franche indiscretion, je n'en parus que plus mystérieux avec Derville. J'achevai par là de le convaincre de la vérité, et de l'affermir dans son projet. Je lui dis foiblement qu'il avoit tort de me regarder comme un rival,

qu'il en auroit encore plus de tenir des propos qui pourroient nuire à la réputation de madame de Clerval, et que je le croyois trop sage pour cela. Trop sage, reprit-il ! vous êtes très-flatteur, ce n'est pas là mon brillant côté, je le sais, et je me corrigerois fort mal à propos dans cette occasion-ci.

Notre conversation ne fut pas plus longue, nous nous séparâmes, et, dès le lendemain, on me fit des complimens qui me prouvèrent que Derville m'avoit tenu parole. Quelques jours après, l'ayant rencontré, je lui en fis des reproches plus vifs que sincères. Il y répondit en plaisantant; je crus devoir le prendre sérieusement, et je me comportai de façon qu'il y mit bientôt autant de vivacité que j'en affectois. Les choses en vinrent au point que nous mîmes l'épée à la main, et je l'avois déjà blessé lorsqu'on nous sépara.

Les propos de Derville auroient pu ne pas parvenir jusqu'à madame de Clerval, et ne pas faire un grand effet dans le public; mais notre combat fit un éclat prodigieux, et en apprit le sujet à tout le monde.

Il n'y avoit pas une heure que l'affaire s'étoit passée, que madame de Clerval en étoit déjà instruite. J'allois pour lui en rendre compte, et lui faire modestement valoir la chaleur que je

mettois dans tout ce qui pouvoit la toucher ; mais on me refusa sa porte. Je fus très-étonné de ce refus, je crus qu'il y avoit du mal entendu, et je voulus insister ; ce fut inutilement, on me dit que l'ordre étoit clair et précis. J'allai chez moi, et j'écrivis à madame de Clerval, pour la prier de m'éclaircir cette énigme ; elle me renvoya ma lettre sans l'avoir ouverte. Ma surprise augmentoit à chaque instant, lorsqu'on m'annonça une de ses femmes, qui me dit que madame de Clerval ne se plaignoit nullement de moi ; mais que mon aventure ne lui en étoit pas moins injurieuse, et que, pour empêcher qu'elle ne devînt déshonorante, elle me prioit de me dispenser de la voir et de lui écrire. Je voulus entrer dans quelques détails ; cette femme me répondit que sa commission ne portoit exactement que ce qu'elle venoit de me dire, et se retira.

Je ne pouvois pas concevoir qu'une femme, qui paroissoit m'aimer, pût être mécontente de mon procédé, qu'elle prît un parti si singulier, et encore moins qu'elle y persistât. Je me présentai plusieurs fois à sa porte, je lui écrivis ; mais ce fut sans succès : mes lettres ne furent point reçues, et sa porte m'a toujours été depuis constamment refusée. Lorsque, très-long-temps après, le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde, je l'avois presque oubliée, et elle s'est

conduite à mon égard avec une politesse si réservée, que j'ai eu celle de ne lui pas demander d'éclaircissemens, ni de lui rappeler rien de ce qui s'étoit passé entre nous.

Le parti qu'elle prit, quoique bizarre en apparence, étoit noble, courageux et sensé. De la part d'une femme connue pour galante, c'eût été une preuve de plus contre elle; mais il est si rare qu'une femme honnête ait ce pouvoir-là sur elle, que le public finit par la justifier. Les femmes les plus raisonnables et les plus sensibles sur la réputation font des plaintes, des reproches, et pardonnent à la fin. La plus forte preuve d'indifférence pour un homme est de cesser de le voir.

En effet, les plus experts en cette matière ont toujours douté que j'aie été bien avec madame de Clerval, et depuis elle auroit pu avoir dix amans, sans qu'on l'eût seulement soupçonnée.

Derville, qui n'avoit été que légèrement blessé, s'étant rétabli, et ayant appris que madame de Clerval n'avoit mis aucune distinction entre nous deux, et nous avoit également défendu de la voir, sentit le tort qu'il avoit eu, vint m'en faire excuse, et devint si sincèrement mon ami, que, si j'avois eu besoin de cent indiscretions, il n'en eût pas fait une en ma faveur, tant il étoit

naïvement persuadé que j'avois sujet de me plaindre de lui.

J'eus bien des motifs de consolations. Je fus d'abord aussi célèbre que je pouvois l'être : quoiqu'il fût déjà gothique de se battre pour une femme, la plupart d'entre elles m'en savoient gré ; et, s'il s'en trouvoit quelques-unes qui me taxoient d'étourderie, cela ne me faisoit aucun tort. Pour un homme qui veut se distinguer dans la carrière où j'entrois, il est assez indifférent qu'on en parle bien ou mal ; il suffit qu'on en parle beaucoup. Je me vis recherché par des femmes qui, peu de temps auparavant, ignoroient jusqu'à mon nom. Parmi celles-là il y en eut une dont la conquête me tenta.

Elle étoit distinguée entre celles que l'on connoît sous le titre d'intrigantes. Elles sont en assez grand nombre, sans cependant former un corps ; car, quoiqu'elles se connoissent toutes, ce n'est que pour être en garde les unes contre les autres, et s'éviter de peur de se trouver en concurrence et de se traverser. Il y en a de toutes conditions, et toutes ont le même tour d'esprit, souvent les mêmes vues, avec des intérêts opposés. Elles ont quelquefois des départemens séparés, comme si par une convention tacite elles s'étoient partagé les affaires ; cependant elles n'excluent rien. Elles peuvent admettre des pré-

férences, mais jamais de bornes. La dévotion et l'amour s'allient également avec l'intrigue. Ce qui seroit passion ou genre de vie pour d'autres, n'est qu'un ressort pour les intrigantes; elles n'adoptent rien comme principe, elles emploient tout comme moyen. On les méprise, on les craint, on les menace, on les recherche. Cependant il s'en faut bien que leur crédit réponde à l'opinion qu'on en a, ni aux apparences qu'on en voit; leur vie est plus agitée que remplie. On leur fait honneur de bien des événemens où elles n'ont aucune part, quoiqu'elles n'oublient rien pour le faire croire: c'est la fatuité de leur état. Elles ont le plus grand soin de cacher le peu d'égards et souvent le mépris qu'ont pour elles ceux dont elles s'autorisent avec le plus d'éclat. Qu'il y a de gens en place dont le nom seul sert ou nuit à leur insçu! combien d'intrigantes dont le crédit tire son existence de l'opinion qu'on en a! On le détruiroit en le niant; c'est un fantôme qui s'évanouit quand on cesse d'y ajouter foi.

On commence ce métier-là par ambition, par avarice, par inquiétude; on le continue par habitude, par nécessité, pour conserver la seule existence qu'on ait dans le monde. Une intrigante qui, tant qu'elle est à la mode, est à la fois l'objet du mépris et des égards, tombe dans un

opprobre décidé, quand elle est obligée de rester oisive, parce que son impuissance est démasquée.

On est souvent étonné du peu d'esprit de la plupart des femmes qui se mêlent d'intrigues, et ce ne sont pas celles qui réussissent le moins bien. Il est encore certain que la plus habile intrigante ne l'est jamais assez pour en éviter la réputation. Cette réputation peut nuire quelquefois à leurs projets; mais elle leur sert aussi comme l'enseigne d'un bureau d'adresses.

Madame de Saint-Fal, qui étoit une illustre dans ce genre-là, se prit donc de goût pour moi, et j'y répondis. Outre que l'aventure me parut singulière, j'avois ouï dire que ces sortes de femmes font toutes les fortunes qu'elles entreprennent; et, comme j'étois alors fort éloigné de vouloir travailler à la mienne, je trouvai qu'il me seroit assez commode d'en charger quelqu'autre que moi. Pour la Saint-Fal, elle comptoit avoir à ses ordres un homme répandu, fêté, instruit, et qui, indiscret à l'égard de l'univers, n'auroit de confiance qu'en elle. Nos caractères étoient trop opposés pour que notre liaison pût subsister. Chaque jour elle me donnoit une nouvelle leçon de prudence, et à chaque instant je faisois quelque nouvelle indiscretion. Elle m'en dit son sentiment avec beaucoup de dignité; je

n'y répondis pas avec tout le respect qu'elle avoit pour elle , et je commençai à la négliger beaucoup. Elle en eut un cruel dépit; mais, sans chercher à me retenir, elle ne jugea pas à propos de rompre totalement. Elle m'auroit perdu si elle avoit cru pouvoir le faire sans éclat, peut-être y travailla-t-elle sourdement; mais elle continua à dire froidement du bien de moi. C'est assez le style des intrigantes; elles nuisent, mais elles ne disent pas de mal; la médisance leur paroît une faute de conduite et une maladresse; suivant les circonstances, elles peuvent aller jusqu'à servir hautement ceux qu'elles détestent en secret, en attendant une occasion sûre de se venger; car la haine tient mieux dans leur âme, que l'amour dans celle des autres femmes.

Le genre de vie que j'avois embrassé, mes liaisons de plaisir, l'espèce de femmes à qui j'étois livré, tout cela avoit si peu de rapport avec la maison et le caractère de madame de Canaples, que, lorsque je lui faisais des visites de devoir, je me trouvois étranger chez elle. J'y allois quelquefois dans les momens de mes plus brillans succès, quand mon nom faisoit le plus de bruit. Je voulois lire dans ses yeux l'impression que ma renommée et ma gloire faisoient sur elle; je n'y remarquai que du sérieux, ou un intérêt qui ressembloit assez à de la compassion. Je n'y

comprendois rien, et cependant cela m'humilioit. Le comte de Canaples, uniquement occupé du service, ne me parloit que de mon régiment. Si je voulois lui faire modestement sentir le nombre des femmes qui s'intéressoient à moi, il ne se doutoit seulement pas de mon motif; il supposoit que je ne les voyois que par des vues d'ambition, comme des ressorts pour ma fortune. Il m'exhortoit à ne pas perdre mon temps avec un tas de folles, à faire ma cour au roi, à m'attacher aux ministres, à m'appliquer à mon devoir.

D'un autre côté, madame de Canaples ne me parloit que de choses indifférentes, et me répondoit plutôt qu'elle ne m'adressoit la parole. J'avois beau chercher à étaler ma gloire, je me trouvois interdit en sa présence, moi qui étois avantageux partout ailleurs. Ce n'est pas la seule fois que j'ai reconnu que l'insolence et la timidité ne sont pas incompatibles dans le même caractère. J'allois enfin chez madame de Canaples avec des projets de vanité, j'y étois avec contrainte, et j'en sortois humilié.

Quelque penchant que je sentisse toujours pour elle, je ne me sentois pas en état de lui immoler continuellement mon amour-propre; je cessai presque d'y aller, et je pris le parti de préférer à la femme que je respectois le plus,

celles que j'estimois le moins, mais qui m'estimoient davantage.

Si mon aventure avec la Saint-Fal ne fut pas fort délicate, elle ne laissa pas de me donner une sorte de considération. La plupart des femmes ne doutèrent pas que je n'eusse un mérite supérieur pour en avoir traité si cavalièrement une qui étoit en possession de se faire redouter. Dès que cette opinion fut établie, je me vis si recherché, que ce n'étoit pas un petit embarras pour moi que de concilier tant d'affaires différentes. J'en ai manqué quelques-unes qui m'auroient plu beaucoup, mais qui ne convenoient pas aux circonstances où je me trouvois ; de sorte que j'ai quelquefois été sur le point de demander du temps et de proposer des termes ; et je ne doute pas que, si j'avois eu l'impertinence naïve de faire de telles propositions, il ne se fût trouvé des femmes assez naïvement viles pour les accepter. Ceci n'est point une exagération ; les experts en cette matière me rendront justice.

Je devins, en peu de temps, ivre d'airs et d'extravagance. Il n'y a point de sottise que je ne regardasse comme faisant partie de mes devoirs, et je les remplissois dans toute leur étendue. Je hasardois tout ce qu'un homme sensé a soin de s'interdire, tout me réussissoit, et je fus dans peu l'objet de l'émulation de tous les fats, qui é-

toient alors en plus grand nombre qu'aujourd'hui, parce qu'il y avoit plus d'occasions de l'être. Ce que j'avance est bien contraire à l'opinion commune, et n'en est pas moins vrai.

Si l'on y fait attention, on verra que tous les travers de mode ont, comme les arts de goût, leurs différens âges, leur naissance, leur règne et leur décadence.

Il y a si long-temps que l'amour étoit un sentiment tendre, délicat et respectueux, qu'on regarde cet amour comme absolument romanesque. Cependant il y a eu un âge d'honneur et de probité en amour; la discrétion étoit inséparable, et faisoit partie du bonheur; elle étoit un devoir si essentiel et si commun, qu'elle ne méritoit pas d'éloge; l'indiscrétion eût été un crime déshonorant. Ce temps-là est passé.

La première marque de l'affoiblissement du bonheur, ainsi que de la vertu, c'est lorsque l'on commence à en faire gloire. La vanité vint donc s'unir à l'amour, et par conséquent le corrompre. La vanité donna naissance à l'indiscrétion, et celles qui en furent les premières victimes se livrèrent au désespoir. Ce fut alors le beau siècle de la fatuité; mais ce malheur devint si commun, il y eut tant de sujets de consolation dans les exemples, que les motifs de honte disparurent, et les âmes les plus timides se rassurèrent.

Enfin, les choses en sont venues par degré au point qu'on voit des femmes prévenir l'indiscrétion par l'éclat qu'elles font elles-mêmes, et mettre par leur indifférence sur les propos du public la fatuité en défaut.

On ne pourra plus se faire un honneur de divulguer ce qui ne sera ni caché ni secret; et je ne doute point qu'on ne voie bientôt la fatuité périr, comme les grands empires, par l'excès de son étendue.

Il n'y a point de travers qui ne puisse être en honneur, et qui ne tombe ensuite dans le mépris. Tel a été le sort des *petits maîtres*. On ne donna d'abord ce titre qu'à des jeunes gens d'une haute naissance, d'un rang élevé, d'une figure aimable, d'une imagination brillante, d'une valeur fine, et remplis de grâces et de travers. Distingués par des actions d'éclat, dangereux par leur conduite, ils jouoient un rôle dans l'état, influoient dans les affaires, méritoient des éloges, avoient besoin d'indulgence, et savoient l'art de tout obtenir. Ce fut ainsi que parurent les d'Épernon, les Caylus, les Maugiron, les Bussi d'Amboise, etc. Cette espèce d'êtres singuliers, presque aussi rares que des grands hommes, n'a pas subsisté long-temps; leurs successeurs, c'est-à-dire, ceux à qui on en donna le nom, n'ayant avec les premiers, rien de commun que la nais-

sance et l'étourderie, le titre est presque resté vacant à la cour. On en voit peu qui soient dignes de le soutenir, de sorte qu'aujourd'hui il est relégué dans des classes subalternes ou dans les provinces; on le donne, par abus ou par dérision, à de plats sujets qui ne sont pas faits pour des ridicules de cette distinction.

Il n'y a pas jusqu'au vice qui ne puisse dégénérer. Ce qu'on appeloit autrefois un *homme à bonnes fortunes* ne pouvoit l'être que par les grâces de la figure et de l'esprit. Avant que d'oser s'annoncer sur ce ton-là, il étoit averti de son mérite par les prévenances dont il étoit l'objet, et qu'on lui marquoit d'une façon peu équivoque. Trop recherché pour être constant, il étoit entraîné par la quantité des objets qui venoient s'offrir; l'inconstance étoit quelquefois moins de son caractère que l'effet de sa situation. Il étoit léger, sans être perfide : cela est encore changé.

Il ne paroît pas que plusieurs de ceux qui sont à la mode aujourd'hui, eussent une vocation bien marquée pour le rôle qu'ils jouent. C'est une profession qu'on embrasse par choix, comme on prend le parti de la robe, de l'église ou de l'épée, souvent avec des dispositions fort contraires. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cela est parfaitement indifférent pour le succès,

Pour être admis et réussir dans cette carrière, il suffit de s'annoncer sur ce pied-là. Vous y voyez briller des gens à qui vous auriez conseillé de travailler à se faire estimer par des vertus pour se faire pardonner leur peu d'agrément.

Mais comment sont-ils tentés d'un métier si pénible? Il n'y a point de profession, point d'objets d'ambition ou de fortune, point de macérations religieuses qui imposent autant de soins, d'embarras, de peines et d'inquiétudes que la prétention d'être un homme à la mode. Tel s'y livre de dessein formé qui, s'il y étoit condamné, se trouveroit le plus malheureux des hommes. Quoi qu'il en soit, on est homme à bonnes fortunes, parce qu'on a résolu de l'être; et l'on continue de l'être, parce qu'on l'a été. On commence ce rôle là sans figure, on le soutient sans jeunesse; cela devient un droit acquis. On n'auroit pas cru que la prescription pût trouver là sa place.

Il y a même, sur cet article, un contraste assez bizarre entre le sort des hommes et celui des femmes.

Un homme à la mode conserve sa célébrité, et confirme quelquefois ses droits dans un âge où il devoit les perdre. Après avoir cessé de plaire, il est encore long-temps capable de séduire. Il semble au contraire que la célébrité d'une

femme double son âge. On s'ennuie de certaines beautés, moins parce qu'il y a long-temps qu'on en parle, que parce qu'on en a beaucoup parlé. Il s'en trouve parmi celles-là qui s'attireroient une attention marquée, si elles ne faisoient que de paroître, sans être plus jeunes qu'elles ne le sont. Le public traite assez les femmes comme les spectacles qui sont courus ou désertés.

Si plusieurs réussissent sans avoir les qualités propres à ce qu'ils entreprennent, on en voit d'autres, nés avec les plus grands avantages excepté le caractère avantageux, rester dans l'obscurité par excès de modestie.

Les intrigues s'engagent ou se dénouent par convenance et non par choix. La société dans laquelle on vit, en décide, à peu près comme on résout un mariage dans une famille; de sorte qu'on voit des intrigues de convenance comme des mariages de raison. Il n'est pas même sans exemple qu'on emploie la gêne, et que l'on contrarie le goût des deux amans; il y a de ces liaisons qui se font presque aussi tyranniquement que de certains mariages.

Je commençois à être moins sensible à bien des folies, je me blaisois, et les vapeurs alloient me gagner. J'avois trop de part à la dépravation de mon siècle, pour ne pas m'apercevoir moi-même que ma vanité perdoit à suivre trop

long-temps les ridicules que j'avois mis à la mode.

Je crus devoir chercher les plaisirs dans quelque société aussi brillante et plus honnête que celles où je vivois habituellement.

J'avois entendu faire beaucoup d'éloges de celle de madame de Saintré. C'étoit une jeune veuve qui, par son rang, sa fortune et son goût, rassembloit chez elle l'élite de la meilleure compagnie. Je m'y fis présenter par un de mes parens qui y étoit admis, et je sus depuis que ce n'avoit pas été sans peine qu'il l'avoit obtenu pour moi. Il eut la discrétion de ne me le pas dire alors, et se contenta de me recommander de me comporter, dans cette maison-là, avec une liberté plus décente que je ne l'avois fait ailleurs.

Quoique j'eusse la tête assez gâtée, j'avois les mœurs souples, et sans fausseté ni contrainte ; je n'étois déplacé ni dans la bonne, ni dans la mauvaise compagnie. J'eus bientôt pris le ton de la maison de madame de Saintré. Je n'ai point connu de compagnie qui fût mieux choisie et plus variée, sans être mêlée. C'est là que j'ai vu de la différence dans les caractères, sans opposition ; des esprits d'un tour singulier et naturel, sans affectation ni bizarrerie ; de la raison sans pédantisme ; et de la liberté sans extravagance. Rien n'étoit exclus de la conversation, rien n'étoit préféré. Les propos, sans

être ni froidement compassés , ni follement déçousus, rouloient sur tous les sujets qui peuvent naître entre des personnes de différent état, instruites ou aimables, et qui toutes étoient estimables dans leur classe.

Quand un heureux hasard a réuni une telle société, il est inutile de prendre des précautions pour qu'elle subsiste ; elle reste unie par un aimant naturel que la mauvaise compagnie ne vient point altérer. On croit communément qu'il faut des soins pour l'écartier ; point du tout : la mauvaise compagnie se fait justice elle-même, et s'exile de la bonne, parce qu'elle y est aussi ennuyée que déplacée. Si cela n'étoit pas, quelles ressources auroit-on contre certains importuns privilégiés à qui leur rang ouvre toutes les portes, si leur propre ennui n'étoit pas un préservatif contre leur importunité ?

Madame de Saintré étoit plus faite que personne pour être l'âme de la compagnie qu'elle rassembloit. Indépendamment des charmes de la figure qui font toujours une illusion agréable, elle avoit l'esprit étendu, juste, fin, naturel et facile. Je ne parlerai point de son caractère ; sa conduite le fera connoître.

J'avois éprouvé plus d'une fois que la beauté ne fait pas toujours naître l'amour, et peut n'exciter qu'une admiration froide ; madame de Sain-

tré me fit connoître que l'esprit joint à une figure piquante est toujours sûr de son effet. Je m'y trouvai si fortement attaché, que j'en étois encore à croire simplement qu'elle m'amusoit un peu plus qu'une autre. Mon erreur ne dura pas, et ce qui fortifia mon goût et me piqua, fut de m'apercevoir que le brillant de ma réputation, loin d'être un mérite auprès d'elle, étoit un titre contre moi. Elle étoit de ces femmes assez modestes ou assez fières pour ne vouloir pas que leur nom serve à orner une liste; plus elle est étendue, plus elles la trouvent déshonorante, à moins qu'elles ne soient sûres d'en faire le dernier article; et les femmes qui s'estiment le plus sont celles qui s'en flattent le moins: c'est une de ces occasions où l'amour-propre ne donne pas de confiance.

Il ne s'agissoit donc pas ici de suivre mon plan ordinaire; pour peu que j'eusse marqué d'espérance, madame de Saintré l'eût regardée comme un outrage, et m'eût mis hors d'état d'en jamais former.

Un amant qui a des préventions à vaincre, doit les détruire par degrés, se conduire avec prudence, et ne pas compter sur un simple goût qu'on lui marque; dans une telle circonstance on n'a rien à prétendre, si l'on ne vient jusqu'à inspirer une vraie passion.

Jé le sentis, et, sans oser encore me flatter du succès, je suivis la seule route que l'esprit m'indiquoit. Je m'attachai à plaire à madame de Saintré, et sur-tout à lui paroître estimable : on commence à le devenir par le seul désir de le paroître. Je n'oubliai rien pour lui persuader que mes travers n'avoient été que ceux de mes liaisons, et que mon attachement pour elle avoit suffi pour m'en corriger. J'étois d'autant plus persuasif, que j'étois persuadé moi-même; j'intéressai son cœur en intéressant son amour-propre. C'est l'appât le plus sûr pour les gens d'esprit qui sont sensibles, sans quoi ils ne seroient jamais dupes.

Je m'aperçus bientôt de l'impression que je faisois dans son cœur, et que de jour en jour elle devenoit plus profonde. Madame de Saintré commençoit à être plus sérieuse avec moi qu'elle ne l'avoit été. Je jugeai que son âme n'étoit pas tranquille, et qu'elle éprouvoit des combats intérieurs; j'en devins plus vif et plus pressant, sans en être moins respectueux, et je me gardai bien de triompher, pour mieux assurer ma victoire. Je l'obtins enfin, et je fus d'autant plus heureux, que son bonheur parut égal au mien.

Je ne fus nullement tenté d'en faire trophée; le plaisir me suffisoit; et, quand il est à un certain degré de vivacité, il suspend la vanité mê-

me. Ma gloire n'y perdit rien. Je continuois d'attirer l'attention, et les plus jaloux d'entre ceux qui avoient les yeux fixés sur moi, me voyant aussi distingué dans la meilleure compagnie que je l'avois été partout ailleurs, passèrent de la jalousie à l'admiration. Une continuité de succès variés oblige à penser que les honneurs ne se multiplient que pour ceux qui les méritent. Je m'en aperçus, et je compris que je n'avois jamais eu autant de raison d'être satisfait de moi, que j'en avois alors.

Si l'admiration dont nous sommes l'objet nous emporte hors de nous-mêmes, elle nous y ramène quelquefois; nous cherchons, par une secrète complaisance, à nous examiner, pour jouir en détail des perfections dont l'assemblage peut, en éblouissant nos admirateurs, les empêcher de connoître notre mérite dans toute son étendue. En voulant me procurer cette satisfaction intérieure, je trouvois en moi un vide qui me donnoit des scrupules; je ne pensois pas distinctement; mais je sentois confusément qu'il y avoit dans le public un préjugé en ma faveur, dont le principe ne m'étoit pas aussi avantageux que l'effet. J'écartois aussitôt une idée importune, je recourois à ma réputation pour me rassurer sur mon mérite, je rentrois dans le monde, et j'y repuisois la confiance. J'ai senti plus d'une fois

que, si nous ne jugions que d'après nous-mêmes, nous nous rendrions une justice assez exacte, et que nous nous estimons plus par l'opinion d'autrui que par notre propre sentiment.

Ce qui peut nourrir notre présomption excessive, est l'espèce de cour soumise que nous font ceux dont la naissance égale souvent la nôtre ; mais qui sont réduits à nous la faire connoître, parce que leurs pères ne se sont pas avisés de venir à la cour, et que la fortune les a tenus, depuis plusieurs générations, dans une obscurité qui ne répond pas à l'éclat de leurs aïeux. Une indifférence dédaigneuse nous empêche de leur contester aucune de leurs prétentions ; mais, les regardant comme des hommes qui ne tiennent à rien, nous nous contentons de les écarter avec une politesse froide qui les réduit à s'humilier eux-mêmes, pour se rapprocher de nous, sans avoir le droit de s'en plaindre.

Ces espèces d'inférieurs, ces petits-cousins de province ne sont pas les seuls à nous gêner ; ce qu'on appelle communément de vieux seigneurs y contribuent encore. Ils laissent quelquefois échapper contre nous l'humeur d'une fausse misanthropie ; mais ces accès sont courts ; une longue habitude de respecter la cour leur inspire une considération machinale pour ceux qui y paroissent avec éclat, et dont on y est oc-

cupé, fût-ce par des folies. Nos propos ne leur sont point indifférens; ils nous flattent, nous recherchent, et se servent de notre indiscretion pour leurs desseins. Ils savent que c'est par nous qu'ils seront instruits des intrigues des femmes, et souvent des affaires par les intrigues. En effet, ils ne peuvent avoir pour nos travers ni cette compassion qui naît de l'humanité, ni ce mépris qui pourroit partir de la raison, parce qu'ils ne sont ni citoyens, ni sages. Ce sont des hommes blasés sur les plaisirs, qui, à un certain âge, se livrent à l'ambition, ou plutôt à l'intrigue. Ils veulent achever par leurs soins une fortune qu'ils trouvent presque faite, sans qu'ils y eussent jamais songé. Il n'y a plus que deux caractères dans les gens du monde, la frivolité et l'intrigue.

La naissance et le rang décident de la carrière où nous entrons, et de la facilité que nous trouvons à la parcourir; de façon que tous les gens de notre espèce arrivent ordinairement à des termes à peu près pareils, à moins qu'ils ne se soient jetés eux-mêmes dans un avilissement qui les met au-dessous de tout.

Ce n'est pas même assez que de s'être avili, pour être écarté des routes de la fortune; il faut encore être malheureux; sans quoi la guerre, l'intrigue, l'hypocrisie, le pédantisme et mille

circonstances fournissent les moyens de se réhabiliter à la cour. On y a presque toujours le choix de sa réputation ; on la perd , on la renouvelle , on en change dans l'espace d'une année , et l'on peut avoir successivement le coup d'œil de plusieurs hommes différens ; enfin on remarque tout à la cour , on ne s'y souvient de rien.

Je suis très-éloigné de penser que ma sincérité puisse inspirer de l'indifférence pour les devoirs : on ne sauroit croire combien il est important de s'en occuper. J'avoue qu'on ne méprise point à la cour , mais on y estime quelquefois ; et , quelque rang qu'on y tienne , cette estime personnelle répand sur ceux qui la méritent , un éclat qui efface celui des places.

Je reviens à ce qui me regarde : j'étois donc dans l'admiration de moi-même , lorsque je reçus une leçon qui , sans me corriger , ne laissa pas de m'humilier , et commença à me faire réfléchir. Si un homme sage s'étoit avisé de me faire des représentations sur mes travers , je les aurois prises pour l'effet d'une basse jalousie ou d'une stupidité risible , et je n'y aurois répondu que par une compassion méprisante , ou des plaisanteries avantageuses ; mais le propos qui me fut tenu ne partoit pas d'une bouche suspecte. Ce fut la marquise elle-même qui commença à

m'ouvrir les yeux. Il y avoit trois mois que nous jouissions d'une vie délicieuse, lorsque je m'avisai de la troubler. Comme ses attentions augmentoient chaque jour pour moi, les miennes se relâchèrent pour elle. La société qu'elle rassembloit, faisoit, après moi, le bonheur de ses jours; j'entrepris de la déranger. C'étoit à un homme du bel air qu'un si beau projet étoit réservé, et j'aurois eu la gloire de diviser une société honnête, si je n'avois pas trouvé dans la marquise une femme d'un caractère plus ferme que je ne l'aurois soupçonné.

Parmi ceux qui lui faisoient une cour assidue, le chevalier de Nisarre étoit celui avec qui elle paroissoit avoir le plus de familiarité.

Il est à propos que je le fasse connoître. C'étoit un homme d'environ cinquante ans, qui, après avoir servi avec distinction, moins par ambition que par devoir, avoit quitté le service à la paix. Il avoit le cœur droit et les mœurs douces. Son esprit, plus étendu que brillant, ressembloit à une lumière égale qui éclaire sans éblouir, et se porte sur tous les objets. Des hommes médiocres auroient pu vivre long-temps avec lui, sans soupçonner sa supériorité; il n'appartenoit qu'à des gens d'esprit de la reconnoître. Son imagination, toujours soumise à la raison, en paroissoit moins brillante. Des traits

marqués sont quelquefois des éclairs qui ne brillent que par l'opposition des ténèbres. Il y a des têtes à qui leur désordre fait honneur ; la confusion imite assez l'abondance. C'est ainsi que les ruines d'un bâtiment médiocre occupent plus d'espace qu'un palais bien proportionné.

Je n'ai jamais connu d'esprit dont toutes les parties fussent dans un équilibre plus parfait. Ce j'en sais quoi, si sensible dans certaines physionomies et si difficile à définir, il falloit que le chevalier l'eût dans le caractère pour se faire pardonner son mérite ; car, en faisant honneur à la vertu, il étoit respecté par l'envie. Il pouvoit n'être pas le premier partout ; mais il n'auroit jamais été le second : on l'auroit toujours distingué. Enfin, si j'avois voulu peindre l'honnête homme parfait, je n'aurois pas choisi d'autre modèle ; mais j'étois alors bien éloigné d'en connoître tout le prix : les hommes sensés ne plaisent guère qu'à ceux qui sont près de le devenir.

Le chevalier, tel que je viens de le peindre, fut celui dont je m'avisai de jouer le jaloux. Je n'étois pas susceptible de cette jalousie qui suppose un amour délicat, qui part d'une défiance modeste de soi-même, et qui est flatteuse pour l'objet aimé. Il y a une autre espèce de jalousie, cruelle pour celui qui la ressent, et assez inju-

rieuse pour la personne qui l'inspire ; mais l'amour-propre me défendoit encore de celle-là. Ma jalousie étoit un pur caprice ; las d'être uniment heureux , je voulus exercer un empire tyrannique sur la marquise , amuser ma vanité , et faire l'épreuve de sa complaisance. Les hommes gâtés aiment les sacrifices , et j'en exigeai ; je témoignai froidement à la marquise que les assiduités du chevalier m'étoient quelquefois importunes.

Vous n'êtes pas jaloux ? me dit-elle. Non , assurément , répondis-je ; j'ai su jusqu'à présent me préserver d'un pareil ridicule. C'est donc un caprice ? reprit-elle. Un caprice , madame ? mais caprice est fort bon ; je ne croyois pas avoir des caprices ; j'avoue que je ne le croyois pas. Mais comment , répliqua-t-elle , voulez-vous que j'appelle l'humeur que vous me faites paroître ? Quelles seroient mes raisons pour rompre avec un ancien ami ? Vous ne le voudriez pas. Oh ! madame , repris-je , je ne veux rien ; je vois assez que j'aurois mauvaise grâce d'avoir une volonté. J'avois imaginé que les amans n'étoient occupés qu'à chercher , pénétrer et satisfaire les sentimens l'un de l'autre , et ne se rendoient ni ne se demandoient des raisons. Je pense au contraire , reprit la marquise , que les amans doivent se dire naïvement ce qui les blesse , s'en avouer

avec candeur les motifs raisonnables ou frivoles ; l'amour-propre ne doit pas en être humilié ; et, quand il pourroit l'être, c'est à l'amour qu'on en doit le sacrifice. Avez-vous quelque sujet de plainte ? Parlez, expliquez-vous, n'êtes-vous pas sûr de mon cœur ? Je vous ai trop sacrifié pour que vous puissiez en douter ; je serois bien à plaindre de vous avoir déplu avec le plus vif désir de vous plaire : vous ne me répondez rien , il semble que vous preniez plaisir à m'affliger. Je m'aperçus en effet que ses yeux se mouilloient, et je fus tenté d'abandonner mon projet insensé ; mais ma fatuité encore plus forte l'emporta, et je voulus achever de soumettre la marquise, en affectant d'appuyer d'une fausse délicatesse mon impertinence outrée. Il est inutile, madame, lui dis-je, d'insister plus longtemps là dessus ; nous pensons trop différemment, mes idées sont sans doute trop délicates, romanesques même ; mais enfin, soit raison ou caprice, je suis piqué de votre résistance ; peut-être la réflexion vous rendra-t-elle plus complaisante.

Je n'attendis pas la réponse de la marquise, et je sortis, bien persuadé que je recevrais bientôt de sa part un billet soumis, qui me procureroit la satisfaction de me laisser fléchir avec dignité.

Le lendemain, je fus d'autant plus surpris de ne point entendre parler de la marquise, que j'en recevois régulièrement un billet tous les jours pour quelque arrangement de souper, de spectacle ou de promenade, et très-souvent sans sujet. Les amans n'ont pas toujours quelque chose à se dire; mais ils ont toujours à se parler.

Trois jours s'étant passés, sans qu'on me donnât le moindre signe de vie, je devins inquiet; je ne doutai point que la marquise ne fût malade, et que mes rigueurs ne fussent capables de la faire périr de désespoir. Enfin, soit générosité, soit curiosité simple d'éclaircir les motifs d'un silence si opiniâtre, je passai chez elle. Je la trouvais avec le chevalier, et je m'aperçus que mon arrivée avoit coupé une conversation intéressante. Je fus reçu poliment, et, après quelques propos vagues et décousus, tels que les tiennent ceux qu'on interrompt mal-à-propos, le chevalier sortit.

La marquise et moi, étant restés seuls, nous fûmes assez de temps sans nous rien dire; j'attendois qu'elle commençât, mais, voyant qu'elle n'en faisoit rien, et piqué d'être obligé d'entamer une conversation dont le début ne laissoit pas de m'embarrasser: Je ne croyois pas, lui dis-je d'un ton amer, que le chevalier vous fût si nécessaire;

je vois que c'étoit un vrai sacrifice que j'exigeois ; mais... Monsieur, dit la marquise en m'interrompant, le ton que vous prenez me feroit craindre qu'il ne dégénérait en aigreur, et, comme je veux éviter qu'il y en ait jamais entre nous, écoutez-moi.

Je m'étois flattée que l'espèce d'incartade que vous me fîtes, il y a trois jours, n'étoit qu'un caprice passager, un accès d'humeur, dont je ne vous aurois peut-être pas reparlé ; mais, comme je ne puis plus douter que ce ne soit un dessein formé, ou un vice de caractère, je veux en prévenir les suites.

Je vous ai aimé, et je vous aime peut-être encore ; mais l'amour n'a pas sur moi tous les droits qu'il a sur les autres femmes, qui n'ont communément dans la tête que ce qui reflue du cœur. Je veux vous faire connoître mon âme.

Je n'ai jamais confondu l'amitié avec l'amour. L'amitié est un sentiment éclairé qui peut commencer par l'inclination, mais qui doit être confirmé par l'estime, et qui, par conséquent, suppose un choix libre, du moins jusqu'à un certain point. L'amour est un transport aveugle, une espèce de maladie qui prend aux femmes. La préférence que l'amour nous fait donner à un homme sur les autres, est une grâce forcée ; l'estime une justice. L'amitié participe de l'une

et de l'autre. L'ami a des droits que le temps et la réflexion ne peuvent que confirmer; l'amant n'a que des privilèges qu'un caprice lui donne, qu'un autre caprice lui fait perdre, et que la raison peut toujours lui ôter. Une femme seroit trop heureuse de trouver les qualités de l'un et les charmes de l'autre réunis dans la même personne.

Mais, pour en venir à ce qui nous regarde, vous avez été mon amant; le chevalier est mon ami. Je vous avois donné toute ma tendresse, j'ai eu sujet de m'en repentir; je lui ai livré toute ma confiance, je dois m'en applaudir. J'ai goûté avec vous des plaisirs plus vifs qu'avec lui; mais il est plus nécessaire que vous à mon bonheur; le plaisir n'est qu'une situation, le bonheur est un état: jugez si je dois vous le sacrifier.

Comme je crus entrevoir dans le discours de la marquise le manège d'une adroite coquette, qui ne vouloit m'associer un ami que pour me faire ensuite souscrire à la pluralité des amans, je résolus sur-le-champ de la subjuguier, de profiter de sa passion pour moi, et de l'ascendant que je croyois avoir sur elle, pour faire la loi.

J'admire prodigieusement, lui dis-je, la dissertation philosophique et les distinctions fines que vous venez de faire; pour moi, qui ne sais pas tant subtiliser sur l'amour, je vous déclare

que je ne vivrai jamais avec une femme dont je n'aurai pas toute la confiance, et qui me préférera un ami; ainsi voyez si vous voulez me perdre.

La facilité, me répondit la marquise, avec laquelle vous prenez un parti, suffiroit pour décider celui qui me convient; mais, avant de répondre, souffrez que je vous présente la différence des procédés du chevalier et des vôtres.

Le chevalier a pour moi un sentiment tendre qui se trouve naturellement entre deux amis de différent sexe, et qui, sans être précisément de l'amour, et encore moins de la passion, échauffe le cœur, inspire les attentions, anime les devoirs de l'amitié, et la rend le charme de la vie.

Ce n'est pas qu'il m'ait fait l'aveu de la disposition de son cœur, il la sent et l'ignore. Croyant avoir passé l'âge d'aimer, et trop modeste pour se croire en droit d'inspirer de l'amour, il cède à un sentiment qui n'est jamais plus délicieux, que lorsqu'on l'éprouve sans le reconnaître.

Une telle amitié est ordinairement jalouse, et la conduite du chevalier avec vous est ce qui m'a prouvé la générosité, la candeur et la beauté de son âme. Mon goût pour vous ne lui a pas échappé; cependant il vous a fait plus d'accueil qu'à qui que ce soit; il vous a aimé, dès qu'il a

connu que vous m'étiez cher. Il a respecté notre secret, il a eu la même discrétion que si nous le lui avions avoué, et il regarde comme une confiance de notre part ce qu'il ne sait que par notre imprudence, s'il pouvoit y en avoir avec lui. Ma foi, dis-je à la marquise en l'interrompant, le chevalier n'est qu'un sot de n'avoir pas entrepris davantage. Aux dispositions que je vous vois, il auroit sûrement réussi. Vous convenez qu'il vous aime ? J'en suis sûre, me dit-elle. — Qu'il vous est cher ? Beaucoup, ajouta-t-elle. Je ne conçois donc pas, repris-je, ce qui eût pu l'arrêter. Bien des choses, répliqua-t-elle, que vous êtes bien éloigné de supposer, et que je ne vous ferois pas sentir aisément. Quoi qu'il en soit, j'ai été charmée que le chevalier n'ait pas eu des sentimens assez vifs, ou qu'il ne les ait pas assez démêlés, pour m'en faire l'aveu, parce que je n'y aurois peut-être pas répondu favorablement, et qu'il eût été malheureux. Un tel aveu de la part d'un homme à la mode n'est pas même une preuve d'amour ; de la part d'un homme du caractère du chevalier, c'est l'engagement le plus fort qu'il puisse prendre. Il ne lui auroit peut-être plus été possible de se guérir de sa passion, ou son amitié m'auroit toujours été suspecte. On ne veut pas se défaire forcément d'une passion, l'amour-propre humilié l'irrite de

plus en plus; au lieu qu'un homme qui croit sentir l'impossibilité du succès, et qui ne s'est pas compromis, réfléchit, combat ses désirs, et se trouve payé de ses efforts par la gloire de remporter une victoire qu'il ne doit qu'à lui-même. Il lui en reste un sentiment tendre, et l'on est quelquefois aussi heureux par l'amour qu'on ressent, que par celui qu'on inspire.

Mes idées vous paroissent encore des subtilités ridicules; mais, pour prévenir les questions que vous croiriez les plus embarrassantes pour moi, je vous avouerai naïvement que, si j'avois un ami unique dont l'amour fît le malheur, je ne me croirois pas fort criminelle de le conserver par quelque complaisance, et que j'aimerois mieux donner à un ami les privilèges de l'amant, que de donner témérairement ma confiance à un homme qui n'auroit que le mérite de me plaire. Je vous dirai de plus que, si j'avois une telle complaisance pour mon ami, je voudrois qu'il fût persuadé que je ne lui ferois pas un grand sacrifice, afin qu'il ne le jugeât pas lui-même assez important pour triompher en amant, c'est-à-dire, en abuser. Il y a de certains principes que je veux désormais respecter dans ma conduite; mais que je réduis intérieurement à leur juste valeur. Cependant les choses sont bien comme elles sont; et, loin de vouloir trop donner à

L'amitié, je crois que la décence la plus sévère est la sauve-garde du plaisir, et sur-tout de la constance en amour.

Vous m'avez conseillé de faire des réflexions, et de plus vous m'en avez fourni le sujet. Je les ai faites, et en conséquence je suis très-déterminée à n'avoir que des amis; je crois en mériter, et, quand une femme est digne de l'amitié, elle ne doit pas se perdre par l'amour.

Je vois par expérience combien l'éducation qu'on nous donne est defectueuse et maladroite. On nous vante la vertu, et on nous la présente sous un aspect rebutant; on veut nous dégoûter des plaisirs, et c'est l'unique désir que la nature inspire. La curiosité nous porte à éclaircir nos doutes, ne fût-ce que pour sortir de la gêne où nous met la contrariété de la nature et de l'éducation. Il vaudroit beaucoup mieux, sans exagérer la vertu ni imposer sur le plaisir, faire connoître les suites de l'un et de l'autre. Il n'y a point de passion qui nous soit aussi naturelle que l'amour-propre: toutes les autres doivent composer avec lui; et je doute fort qu'une personne, n'eût-elle que l'orgueil pour vertu, fût tentée du sort de la femme galante la plus heureuse. Que de dégoûts et d'humiliations, qu'il faut prévenir à force de complaisances, ou dévorer avec un dépit caché! J'ai sans doute fait ces réflexions

un peu tard ; mais il est toujours temps d'en profiter : ainsi, monsieur, si vous voulez être de mes amis, j'en serai très-flattée ; car ne comptez pas avoir dorénavant d'autre titre avec moi.

Le discours de la marquise me parut si singulier, et si peu dans l'ordre commun des femmes, que je ne pouvois pas me persuader qu'il fût aussi sérieux dans le motif que dans les expressions. Craignant néanmoins de l'aigrir, je ne jugeai pas à propos de soutenir le ton avantageux que j'avois d'abord pris avec elle. Madame, lui dis-je, vous voulez sans doute m'éprouver ; car il seroit inoui qu'un instant d'humeur entre deux amans aboutît à une rupture. Monsieur, répondit-elle, j'ai été sincère dans ma foiblesse ; je le suis dans le repentir, et je serai ferme dans ma résolution ; n'en parlons plus, je vous prie. Je fus d'autant plus consterné des dernières paroles de la marquise, que je ne remarquois dans son ton ni dureté, ni colère : je l'aimois, j'étois piqué, humilié, et je crus n'avoir d'autre ressource que de m'humilier de plus en plus devant elle, et de chercher à la fléchir à force de bassesses. L'orgueil en fait faire, parce qu'il compte les effacer par le succès. Je me jetai à ses genoux ; je lui dis ce que j'imaginai de plus touchant ; je la pressai par les prières les plus soumises ; le dépit m'arracha même des larmes que je voulois lui

dérober, et que je désirois qu'elle aperçût. Ce sont des mouvemens rapides de l'amour-propre qui se succèdent et se détruisent tour à tour, qui paroissent contradictoires et partent du même principe.

La marquise parut émue; mais elle fut inébranlable. Je vous conjure, me dit-elle, d'abandonner une entreprise inutile; je veux croire que vous avez encore du goût pour moi; mais je lis dans votre cœur mieux que vous-même, et dans ce moment l'orgueil est plus offensé que l'amour. Si vous persistez à me presser, ce sera sans succès, mon parti est pris; vous croirez vous être avili, vous en rougirez, et me prendrez en aversion. Je ne veux pas vous perdre; oublions l'un et l'autre ce qui s'est passé; restons amis, c'est le meilleur parti que nous puissions prendre.

Madame, lui dis-je, en me relevant avec fureur (car j'étois encore à ses genoux), vous me mettez au désespoir, vous me haïssez; s'il vous restoit le moindre sentiment d'amour, vous n'auriez pas la liberté d'esprit que vous faites paroître; l'amour sent et suit ses mouvemens, la haine raisonne. Il n'y a que la haine qui puisse porter si loin la cruauté; songez qu'elle peut être funeste à vous-même. Vous craignez peu l'éclat, ou vous comptez beaucoup sur moi. Vous me rendez sans doute justice; mais on n'est pas tou-

jours maître de ses transports , et la passion peut égarer la probité.

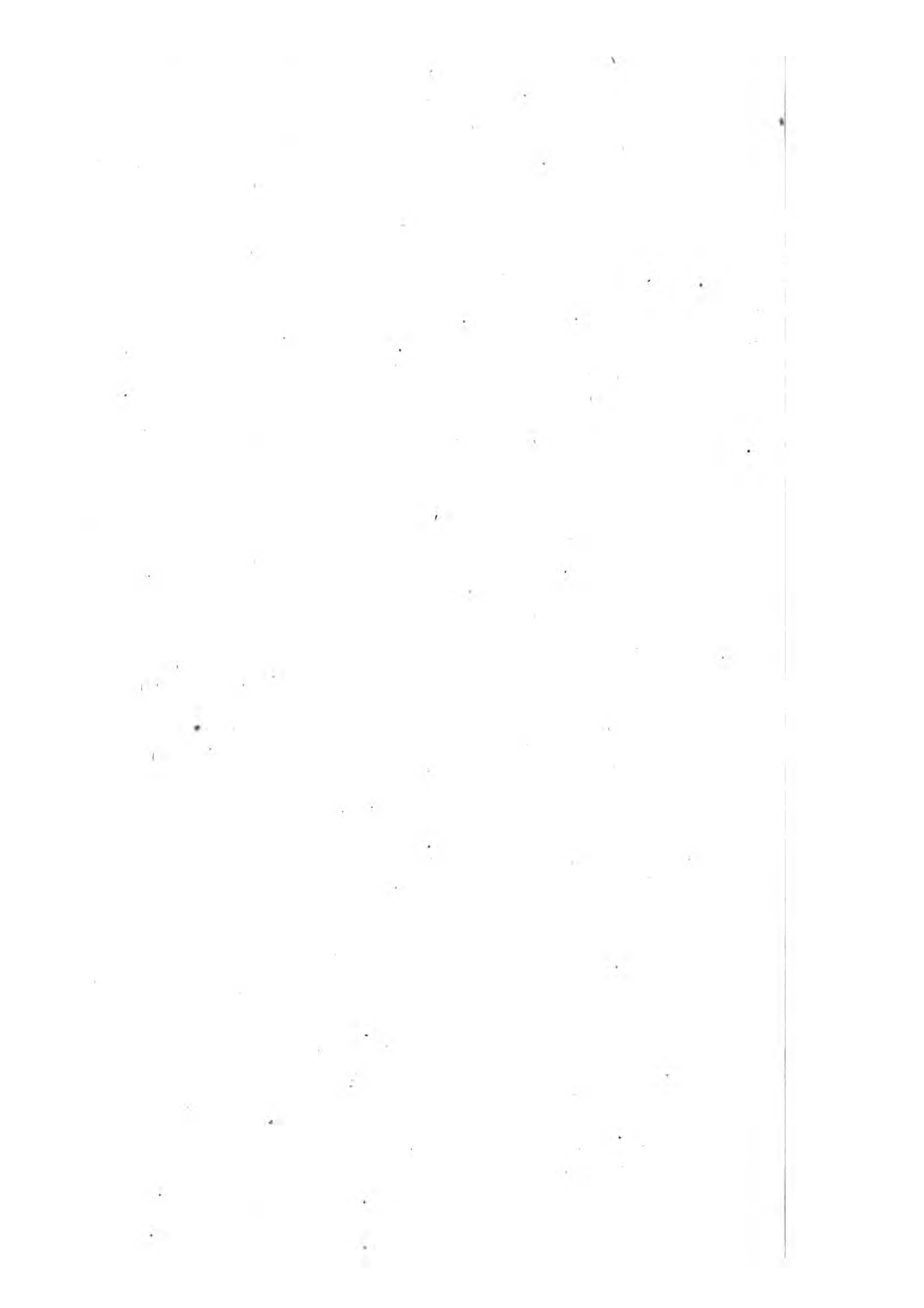
A ce mot, la marquise, me regardant avec une indignation froide : Je vous entends , dit-elle , et je ne veux pas vous laisser la moindre ressource de fausseté. Si je ne vous inspire pas des sentimens de probité, je vous réduirai du moins à toute la franchise que peut avoir la scélératesse. Vous sentez tout l'odieux d'une menace ouverte, qui seroit cependant le langage le moins suspect de la passion, et, en me préparant les procédés les plus bas, vous cherchez à vous ménager une excuse dans les imprudences que la passion fait faire. Détrompez-vous, ou cessez de croire que vous puissiez tromper qui que ce soit sur votre motif.

L'amour heureux peut se déceler, et trahir son objet par l'indiscrétion ou l'imprudence, par l'excès du sentiment ; par son bonheur même ; mais la vengeance, souvent aveugle dans ses motifs, ne l'est jamais dans ses desseins ; on peut se croire autorisé dans la vengeance ; mais on n'ignore pas qu'on veut se venger. D'ailleurs, si vous rendez public ce qui s'est passé entre nous, vous n'apprendrez rien qu'on ne suppose déjà ; mais vous prouverez encore mieux que vous êtes un malhonnête homme. Croyez-vous que je me flatte que notre intimité n'ait jamais

été soupçonnée? Avec quelque prudence qu'une intrigue soit conduite, on peut empêcher qu'on ne la sache; mais on n'empêche pas qu'on ne la croie. Quoi qu'il en soit, je n'ai rien à vous demander : ma prière seroit superflue, si vous avez de l'honneur; et inutile, si vous en manquez.

La marquise, sans attendre ma réponse, ou plutôt, pour la prévenir, passa dans un cabinet dont elle ferma la porte, et me laissa interdit et partagé entre le dépit, la honte et l'admiration. Je sortis aussitôt, dans la crainte de laisser apercevoir le trouble où j'étois à ceux qui pouvoient entrer, et j'allai m'enfermer chez moi pour tâcher de débrouiller mes idées et prendre un parti. Je fus deux jours sans pouvoir me décider; enfin, soit remords, soit espérance de la ramener un jour, j'écrivis à la marquise la lettre la plus soumise, et j'y allai ensuite. Elle me reçut parfaitement bien; mais elle se conduisit avec tant de précaution que, sans qu'il parût rien d'affecté, je ne pus jamais la trouver seule, que lorsqu'elle me vit bien convaincu de l'impossibilité de reprendre mes anciens privilèges.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



MÉMOIRES

SUR

LES MOEURS

DE CE SIÈCLE.

SECONDE PARTIE.

J'EUS d'autant plus de soin de voir assidûment madame de Saintré, que je ne voulois pas qu'on soupçonnât ma disgrâce; et, pour sauver mon honneur, je résolus d'en imposer au public par une inconstance apparente. Peut-être aurois-je pu mieux choisir que je ne fis; mais j'étois pressé de paroître infidèle, et j'aimois mieux être taxé de faire un mauvais choix, que d'être soupçonné d'avoir essuyé un dégoût. La comtesse de Vergi étoit alors l'objet de l'attention, par la figure et les grâces, et par les avantages de la naissance et du rang. Elle étoit du petit nombre de celles qu'on cite, lorsque, pour prouver

qu'une promenade a été belle , un spectacle orné et une fête brillante , on ajoute : *Madame une telle y étoit.*

A l'égard de la réputation , je dois avouer aussi que la comtesse étoit de ces femmes dont on exagère le dérèglement , quoique la satire pût se renfermer dans les bornes de la vérité , sans presque y rien perdre ; de ces femmes dont l'amant est souvent embarrassé , et quelquefois obligé de dire à ses amis que c'est une pauvre femme bien malheureuse , qu'elle est fort aimable , bonne amie , très-estimable au fond et à bien des égards ; que le public est injuste , et prend mal à propos de certaines gens en grippe ; que les femmes ne la déchirent que par envie , et que leurs sots amans répètent leurs propos pour leur plaire.

Il y a du vrai et du faux dans ces sortes d'apologies ; mais malheureusement elles ne convertissent personne. Je ne voyois pas exactement madame de Vergi dans son vrai point de vue ; je la trouvois fort jolie , et la conquête en étoit flatteuse par le nombre d'hommes brillans qui s'empressoient auprès d'elle , et parce qu'elle en avoit dédaigné de très-aimables : on ne peut pas être partout. Enfin , le goût que je pris pour la comtesse m'empêcha d'entendre ce qui s'en disoit , ou ne me permit pas d'y faire attention ; et,

si l'on est étonné de mon aveuglement, on le sera encore plus de la manière dont il cessa. Sans m'arrêter ici sur les préludes de notre liaison, il suffit de dire qu'elle fut flattée de mon hommage, et qu'elle me donna une préférence si marquée, que mes rivaux les plus présomptueux furent obligés de renoncer à leurs prétentions, ou du moins de les suspendre.

Mon triomphe étoit si public, que l'indiscrétion de ma part eût été une sottise, et la discrétion un ridicule; un extérieur indifférent sur ma gloire étoit le seul maintien convenable, et je le gardois avec beaucoup de dignité. Heureuse situation d'un homme à la mode, de n'être obligé ni au manège, ni aux ménagemens!

Si je trouvois madame de Vergi à la promenade, je ne l'abordoïs que lorsqu'il y auroit eu de l'affectation à m'en dispenser. Au spectacle, on ne me voyoit jamais dans sa loge; ce ne pouvoit être une distinction que pour d'autres que moi. Je prenois une place au hasard, et j'avois le plaisir de voir les yeux se porter alternativement sur elle et sur moi. Que cette curiosité publique dit de choses à celui qui en est l'objet! Que je goûtois de plaisir en considérant que j'occupois toutes les têtes, et que j'étois la matière de tous les discours! L'ivresse de l'amour n'est pas comparable à celle des airs. Si j'avois

pu me voir de sang-froid, je me serois trouvé bien fou, bien fat et bien sot.

Je n'étois alors inquiet que d'une chose dont on n'a pas coutume de faire grand compte; c'étoit du mari. Outre qu'il avoit pour moi une amitié singulière, il jouissoit d'une très-grande considération; et l'on n'outrage pas sans scrupule ceux qu'on estime.

Le comte de Vergi étoit un homme d'une probité rare, d'un sens droit, et de beaucoup d'esprit; son caractère étoit franc, un peu dur, et assez caustique; estimant peu de gens, et en aimant encore moins; il avoit une espèce de compassion pour les sots, ne se contraignoit nullement avec les fripons, et s'amusoit aux dépens des ridicules, ou ne gardoit le silence que par un excès de mépris. Il avoit d'abord été amoureux de sa femme, et il étoit devenu fort indifférent pour elle, sans qu'il parût que la conduite qu'elle tenoit y eût aucune part; car il avoit d'ailleurs avec elle les meilleurs procédés.

Je ne concevois pas qu'un homme d'autant d'esprit, et croyant si peu à la vertu des femmes, fût si grossièrement la dupe de la sienne; je ne pouvois attribuer un tel aveuglement qu'à cette grâce particulière qui fait que les maris ne sont presque jamais instruits de ce qui les regarde: c'est peut-être le seul égard dont le public soit capable.

Cependant mon estime pour lui et son amitié pour moi, me faisoient toujours craindre qu'il ne vînt enfin à ouvrir les yeux, parce qu'il auroit pu regarder comme une trahison de ma part, ce qui n'auroit été qu'un affront tout ordinaire, venant d'un homme qui n'auroit pas été aussi intimement lié avec lui que je l'étois.

Ainsi, quoique je traitasse quelquefois sa femme assez cavalièrement, je me tenois avec elle, devant lui, dans une réserve respectueuse; pour elle, qui ne s'observoit pas tant, ni devant lui, ni devant le public, elle donna un jour une de ces scènes d'éclat, qui scandalisent jusqu'à la cour. Il est beaucoup plus ordinaire d'y trouver des femmes qui, par des mœurs pures, une conduite irréprochable et une piété sincère, sont l'ornement de leur sexe, que de celles qui franchissent toutes les bornes que les femmes simplement galantes n'oseroient passer. Il n'y en a jamais à la fois que trois ou quatre qui soient comme les plénipotentiaires du vice, pour protester contre la vertu et les bienséances; et la comtesse étoit du nombre.

Je fus si outré et si confus du scandale qu'elle avoit donné, que j'allai pour lui en faire des reproches. Je ne la trouvai point, et, par un contre-temps fâcheux, dans l'agitation où j'étois, je rencontrai Vergi, qui remarqua mon trouble,

et m'en demanda le sujet. Je ne crois pas avoir jamais été dans un embarras pareil, et l'on peut juger combien il m'importoit de lui en dérober la cause. Je lui dis donc que j'avois une migraine effroyable. La plus plate réponse est toujours celle qui se présente à un homme qui n'en peut trouver une bonne, parce qu'il la cherche. Cette migraine-là, me dit-il, ne vous est pas ordinaire; et je parierois qu'il y a quelque chose dont vous craignez de m'entretenir : vous avez tort; on peut, avec un ami, toucher certaines matières dont on ne feroit pas part à d'autres. Je compris sur-le-champ qu'il étoit instruit de l'aventure de sa femme, et qu'il m'en croyoit pénétré par amitié pour lui. Je fus fort soulagé en lui voyant prendre le change, et, pour entrer dans son idée : Il est vrai, lui dis-je, que c'est une consolation de voir nos amis s'intéresser.... Vous pouvez compter, reprit Vergi, que personne ne prend plus d'intérêt que moi à ce qui vous regarde; mais, ma foi, mon ami, il faut savoir prendre son parti, et n'estimer les choses que ce qu'elles valent.

J'avois cru d'abord être au fait; mais n'y comprenant plus rien : Qu'entendez-vous, lui dis-je, par ce qui me regarde? Eh, parbleu! sans doute, reprit-il : n'êtes-vous pas l'amant de ma femme? et, dans ce cas-là, qui diable voulez-vous

qui soit blessé de sa conduite ? sera-ce moi ? Ma foi, dis-je, mon cher Vergi, j'étois assez innocent pour le croire ; vous me soulagez beaucoup. Cela me surprend, répliqua-t-il ; vous qui êtes homme du monde, vous êtes bien peu instruit. Il y a long-temps que madame de Vergi et moi n'avons rien de commun que le nom. Vous êtes , après plusieurs autres, en possession de mes droits ; trouvez bon d'être chargé du ridicule. Je suis très-persuadé que vous le pensez comme moi ; mais vous croyez me devoir une politesse qui est pourtant assez mal entendue. Je vous estime trop pour penser autrement ; et j'aurois très-mauvaise opinion de votre probité, si, étant mon ami et croyant m'outrager, vous aviez séduit ma femme. Je vous déclare donc que ses procédés les plus extravagans sont indifférens pour moi, ridicules pour vous, et déshonorans pour elle , supposé qu'elle puisse encore être déshonorée. J'avoue, repris-je, que vous êtes dans les bons principes ; mais vous êtes peut-être le seul mari, sans vouloir vous flatter, qui en soyez si vivement frappé, et qui les avouiez avec courage. Je vous assure, répliqua Vergi, que, sans prétendre en tirer beaucoup d'honneur, je n'avois d'abord d'autre dessein que de vous donner quelque consolation dans votre disgrâce, si je vous avois trouvé plus piqué que

de raison ; mais , puisque nous en sommes sur cette matière , j'acheverai de vous dire ce que j'en pense. Vous croyez que les autres maris ne sont pas aussi convaincus que moi de ces principes , parce qu'ils ne le disent pas ; c'est qu'ils ne croient seulement pas qu'on en doute ; vous seriez dans la même erreur à mon égard , si le hasard ne venoit de vous instruire de ma façon de penser. Cela doit vous faire juger de celle des autres , sur - tout lorsque vous les voyez agir en conséquence. L'activité de votre vie ne vous a pas permis encore de rien remarquer ; si vous y réfléchissez , vous verrez que les choses sont précisément comme elles doivent être.

Les lois sont faites pour régler nos actions ; mais les préjugés décident de nos sentimens : ces préjugés naissent des usages , et ceux de la cour diffèrent totalement de ceux de la ville. Par exemple , un simple particulier est-il trahi par sa femme , le voilà déshonoré , c'est-à-dire , ridicule ; car en France c'est presque la même chose. Pourquoi ? C'est que , s'étant marié à son goût , il est au moins taxé d'avoir fait un mauvais choix. Il n'en est pas ainsi des gens d'une certaine façon , dont les mariages sont des espèces de traités faits sur les convenances de la naissance et de la fortune. Voilà pourquoi nous ne connois-

sons point parmi nous cette qualification burlesque qu'on donne, dans la bourgeoisie, à un mari trompé par sa femme.

En effet, à qui peut-on appliquer ce titre qu'à un homme qui, étant amoureux de sa femme et s'en croyant aimé, en est trahi? Nous ne sommes point dans ce cas-là *nous autres*; ou, s'il s'en trouve quelqu'un, c'est une exception rare. Remarquez même qu'il n'y a que la première infidélité d'une femme qui donne un pareil ridicule à son mari; pour peu que les amans se multiplient, ou que la chose fasse éclat, il est bientôt détrompé, prend son parti, et rentre dans nos privilèges.

C'est par une suite de cette façon de penser qu'un bourgeois, qui, après s'être séparé de sa femme avec scandale, vient à la reprendre, est plus déshonoré qu'auparavant, parce qu'il s'en déclare publiquement par là le vil esclave. Il y a aujourd'hui plus de séparations, qu'il n'y a eu autrefois de divorces. S'il étoit encore permis, peu de gens de la cour quitteroient leurs femmes, parce que la manière dont on y vit est une espèce de divorce continuel. Les maris et les femmes y vivent ensemble sans aigreur, et sont toujours en état de se reprendre. Le mari n'est pas obligé d'en rougir; c'est alors un tour qu'il joue aux amans, car il est presque sûr de ne pas trou-

ver de résistance. Les femmes sont naturellement timides; les plus décidées subissent l'ascendant du mari, le craignent et le respectent quand il le veut, à moins qu'il n'en soit amoureux. Si je voulois, je vous enleverois la mienne; mais je la méprise trop pour en avoir jamais le dessein. Elle me seroit à charge, je la trouve ennuyeuse; on lui croit de l'esprit, elle en a fort peu, je la connois mieux que vous. Quand vous la verrez de sang-froid, vous remarquerez que tout son mérite vient de sa méchanceté et du tour singulier qu'elle sait donner à la médisance, ce qui lui fait tant d'ennemis, d'admirateurs et d'esclaves. Si jamais la bienséance se mettoit en honneur, on la regarderoit comme une imbécile, et il y en a beaucoup dans ce cas-là. Vous ne pouvez nier, lui dis-je, qu'elle n'ait de la grâce. Oh! je m'y attendois bien, reprit Vergi; c'est l'éloge bannal qu'on donne à toutes les femmes qui ont l'art de préparer les noirceurs par quelques fadeurs préliminaires qu'elles emploient pour séduire les hommes. Vous êtes tous d'étranges dupes.

Au surplus, je vous demande pardon, si je vous parle si librement de votre maîtresse; mon dessein n'est pas de vous en dégoûter. J'aime beaucoup mieux qu'elle vous ait qu'un autre, parce que je suis bien aise de vivre avec vous, et que

vous la retirerez peut-être de l'opprobre où elle est. Il y a des femmes qui se réhabilitent par un bon choix. Si cela arrivoit, vous me rendriez ma maison plus agréable, en la purgeant d'une foule d'étourdis, vifs sans idées, empressés sans objet, extravagans sans imagination, ennuyeux avec fracas, parlant mal de tout le monde souvent sans méchanceté, d'eux-mêmes sur le même ton par indiscretion, et toujours mal à propos, faute de caractère; ayant enfin tous les inconveniens de l'esprit sans agrément et de la sottise sans tranquillité. Je n'ose me flatter d'une telle réforme chez moi; mais, quoi qu'il en arrive, je n'en serai pas moins de vos amis.

Je fus si touché de la confiance de Vergi, j'entraî si fort dans ses sentimens, que de ce moment-là je me pris pour lui de l'amitié la plus vive, et sa femme me devint aussi indifférente que si elle eût été la mienne. Je rompois sans cela avec elle, et je n'aurois pas cru qu'elle s'en fût aperçue, sans quelques plaisanteries qu'elle m'en fit. Vergi, qui remarqua notre rupture, en badina avec moi, et me dit que, si je m'avisois de devenir délicat, je perdrois bien des plaisirs, à moins que la raison ne devînt à la mode.

Je ne crois pas, lui dis-je, que la mode étende jamais son empire jusque-là. Je n'y compte pas

non plus, reprit-il ; mais cela peut arriver ; tout est de son ressort en France.

Comme je ne veux pas vous tenir des propos d'humeur, et que je vois tout avec assez d'indifférence, je ne vous dirai point qu'il n'y a jamais eu de siècle aussi corrompu que celui-ci. Sur le fond des vices, un siècle n'en doit guère à un autre ; peut-être même faudroit-il, pour être juste, rabattre sur la corruption de celui-ci ce qui appartient à la folie ; mais je crois qu'il n'y en a point eu de plus indécent. Par exemple, lorsque, vous imaginant me tromper, vous vous cachiez de moi, vous me faisiez beaucoup trop d'honneur ; j'étois fort éloigné de vous tenir compte d'une discrétion dont je ne vous soupçonnois pas, et je parierois bien que madame de Vergi ne vous en avoit point donné le conseil. Une femme n'a pas communément tant d'égards pour un mari ; mais elle pourroit les avoir pour un amant qu'elle ne voudroit pas perdre, et à qui elle voudroit cependant faire une infidélité. Elle use alors de quelques ménagemens, et croit faire beaucoup. Si cela arrive, c'est que l'infidélité faite à un amant, peut avoir un attrait que n'a plus celle qu'on fait à un mari. Si l'amant trompé vient à s'en apercevoir, et veut se rendre incommode, il est aussitôt réformé : s'il est, au contraire, assez vil, ou, si vous voulez, assez sage pour

fermer les yeux, il est l'objet des égards et des attentions. Il peut quelquefois essayer de l'humeur; mais il a aussi la permission d'en avoir, pourvu que ce ne soit pas celle de la jalousie; il devient enfin un mari dans les formes, et le véritable n'est plus qu'un étranger fort content de n'être rien.

Le siècle, comme je vous le disois donc, ne deviendra pas meilleur, il ne se corrigera pas; mais il changera du moins, ne fût – ce que par l'ennui et le dégoût de l'indécence. C'est en vain que la vertu s'est élevée contre les désordres de l'amour; l'attrait du plaisir à dû l'emporter. C'est à l'excès de la dépravation, au dégoût du désordre, à l'avilissement des mœurs, c'est au vice enfin qu'il appartient de détruire les plaisirs et de décrier l'amour. On réclamera la vertu jusqu'à un certain point pour l'intérêt du plaisir. Croyez qu'il arrivera du changement, et peut-être en bien.

Il n'y a rien, par exemple, qui soit aujourd'hui si décrié que l'amour conjugal: ce préjugé est trop violent, il ne peut pas durer; et voici de quelle façon la révolution peut se faire.

Un homme d'un rang distingué, cité pour l'agrément, l'esprit et les grâces, avec une pointe de fatuité; j'exige, comme voyez, beaucoup de qualités, parce qu'il en faut beaucoup dans

un chef de secte ; cet homme rare pourra se trouver amoureux de sa femme. Je comprends qu'il combattra d'abord son penchant, ou que, s'il ne peut le vaincre, il tâchera d'en dérober la connoissance au public ; mais il y a des gens bien clairvoyans sur les défauts d'autrui. Malgré toute son adresse, son secret sera pénétré, et, avant que d'être parfaitement démasqué, il prendra son parti de bonne grâce ; il jouera l'intrépidité : c'est quelquefois un moyen de parvenir au courage, et c'en est déjà un commencement : enfin, un nouveau genre de singularité piquera son amour-propre, il se déclarera donc. Pendant que les femmes chanteront ses louanges de peur qu'il ne se rétracte, et avant que les hommes soient convaincus que c'est un parti sérieux, son état sera confirmé. Qu'arrivera-t-il ? Quelques jeunes gens, qui regarderont cette conduite comme un ridicule neuf, voudront y avoir part, ne fût-ce que pour ravir à l'inventeur la gloire d'être unique. Le vice et la vertu sont également d'imitation. Ils joueront auprès de leurs femmes l'amour sans le ressentir, et ils y seront pris. Un mauvais principe aura un bon effet ; ils deviendront véritablement attachés, après avoir affecté de l'être. D'autres, qui seront réellement amoureux, seront charmés d'avoir des autorités pour ne se plus contraindre ; on n'entendra peut-être

parler que d'époux unis; le bon air s'en mêlera, et il pourroit arriver telle circonstance qui mettroit la vertu à la mode.

L'horoscope que Vergi tiroit du siècle, me paroissoit fort hasardé; cependant j'en ai déjà vu quelques exemples, et cela pourroit bien gagner.

Mon aventure avec madame de Saintré avoit déjà humilié ma fatuité; les réflexions que Vergi me fit faire, m'en guérissent totalement. Je commençai à soupçonner que ma gloire n'étoit pas aussi généralement établie que je le supposois; que les fondemens en étoient fragiles; que bien les succès en amour ne constatent pas un mérite auquel le public soit obligé de souscrire; que le sentiment se trouve rarement intéressé dans le commerce des femmes, et qu'on est assez heureux d'y rencontrer le plaisir. Je résolus de n'y pas chercher autre chose; et, loin de tirer vanité des conquêtes que je pourrois faire, de les cacher avec soin, et de demander moi-même le secret aux femmes qui ne s'aviseroient pas de l'exiger; je reconnus, enfin, que la considération dont je croyois jouir, n'avoit d'existence que dans quelques têtes folles, et que je n'avois rien de mieux à faire, que de travailler à perdre cette sorte de considération, pour en acquérir une toute différente.

En repassant sur mes aventures, je me rappelai

le rôle humiliant que j'avois souvent vu jouer à des hommes estimables à beaucoup d'égards, qui, après avoir été autrefois aussi à la mode et aussi gâtés que je l'étois encore, faute de s'être retirés à propos d'un genre de vie que le privilège de la jeunesse fait seul pardonner, étoient tombés dans le mépris. J'en voyois chaque jour de ceux-là sacrifiés à des étourdis comme moi, exposés aux caprices, aux infidélités ouvertes des femmes qu'ils aimoient forcément, et à qui ils étoient obligés de les passer ; trop heureux de pouvoir feindre de les ignorer. Je remarquai que l'habitude des plaisirs subsiste, et peut se tourner en nécessité, quoique le goût en soit usé. En conséquence de ces réflexions, je résolus de ne pas m'exposer à partager quelque jour un sort que je trouvois si avilissant, ni à devenir un vieil agréable, dont les disgrâces en amour sont méprisables, et les succès des ridicules.

J'étois précisément alors dans une position à pouvoir sortir avec honneur de la vie dissipée. Ceux qui n'ont jamais scandalisé le public, en sont moins considérés que ceux qui savent se retirer à propos du scandale. Rien ne m'en imposoit encore la nécessité ; et ce fut sans doute ce qui me déterminâ à prendre ce parti. J'avoue de bonne foi que je n'eus pas un grand effort à faire sur moi.

Quoique ma vie parût être un enchaînement de plaisirs, j'en goûtois peu, parce qu'ils s'étoient, pour ainsi dire, tournés en métier. Aucune aventure n'étoit plus en état de piquer mon goût, si elle n'avoit quelque singularité; et celles de cette espèce sont fort rares. L'amour suffit pour occuper le cœur, et n'a pas besoin de variété, la continuité du sentiment en augmente le charme; mais le plaisir s'éteint dans l'uniformité, et je n'étois entraîné que par le torrent de ce qu'on appelle communément des plaisirs.

Ce n'est pas que je n'aie essuyé des refus; j'en compterois autant que de succès. J'ai même éprouvé quelques-unes de ces disgrâces-là à la cour; mais c'étoit, la plupart du temps, dans un ordre mitoyen, où les femmes n'ont pas reçu cette éducation polie qui fait regarder la vertu comme un préjugé, et le devoir comme une sottise.

L'ignorance et le mépris des devoirs produisent le même effet: l'un part d'une éducation fautive; l'autre vient d'un défaut absolu d'éducation. Voilà pourquoi on trouve quelquefois parmi des gens d'une classe supérieure les mêmes mœurs que dans le bas peuple. Mais il y a un ordre dans la société où l'on n'a pas droit aux abus ni aux scandales, et où l'on rougiroit de s'avilir. L'éducation y laisse des traces que les



passions n'effacent qu'avec peine. Quand une femme de cet état succombe, elle cède à une passion long-temps combattue; elle se rend avec des regrets, et conserve des remords. C'est pour elle qu'on peut dire qu'il y des momens malheureux, peu de plaisirs et encore moins de tranquillité. J'apprenois quelquefois que celle qui m'avoit refusé avec le plus d'indifférence, avoit pris un amant. Si j'avois la curiosité de le connoître, j'étois tout étonné de voir que c'étoit quelqu'un qui avoit pour tout mérite une figure aimable, de la jeunesse et de la retenue; mais qui d'ailleurs n'étoit pas connu, et que personne ne pouvoit nommer. J'avoue que je sentois alors autant de mépris ou de compassion que de dépit. Cependant je gardois alors inviolablement le secret sur le refus que j'avois essuyé; rien ne me l'auroit fait trahir, ce qui prouve que l'indiscrétion ne part pas uniquement de la légèreté de caractère. Je n'avois pas toujours, en pareil cas, la même discrétion à l'égard d'une femme du monde, parce que je m'imaginois lui donner par là un ridicule.

La plupart des femmes avec qui j'avois vécu, n'avoient été que des fantaisies souvent de part et d'autre, sans délicatesse, et même sans dissimulation.

Quelques-unes avoient voulu me faire croire

qu'elles avoient de l'amour pour moi, et celles-là n'avoient jamais que les mêmes preuves à donner, jusqu'à ce que tout fût assez prouvé pour nous quitter.

D'autres, plus précieuses, avoient tâché de me persuader que leur complaisance pour mes empressemens ne partoît que de la force de leur amitié pour moi. Le nom de l'amitié sert également à la vraie et à la fausse pudeur.

Après la rupture, il ne me restoit guère d'autre soupçon que les unes et les autres avoient pu m'aimer, que les horreurs qu'elles disoient de moi, comme si elles avoient été capables de dépit. Je trouvois ce procédé souverainement injuste; j'ai souvent pris la liberté de leur représenter que nous n'avions pas acquis le droit de nous haïr, et j'ai quelquefois eu la précaution de faire là dessus mes conditions avant de m'engager.

Je ne parle point du petit nombre de celles qui auroient eu une conduite régulière, si elles n'avoient pas eu malheureusement le cœur tendre et les sens trop vifs. Leur franchise en aimant, les remords qu'elles peuvent avoir, les reproches qu'elles se font, la honte qu'elles laissent quelquefois paroître, tout annonce qu'elles ont trahi la vertu. Ce qui contribue à les décrier, ne devoit que les faire plaindre; mais les remords

d'une femme timide encouragent les âmes basses à l'outrager. Il y a des femmes dans l'humiliation, faute d'avoir quelques vices de plus pour s'en retirer; ce sont les plus exposées aux railleries cruelles de ces femmes intrépides et tranquilles dans le dérèglement, qui n'ont pas même l'excuse du plaisir, qui le cherchent et l'inspirent sans le ressentir. Il semble qu'elles ne parcourent tous les degrés du désordre qu'avec dégoût, et par une curiosité froide qu'elles ne sauroient venir à bout de satisfaire.

Mon dessein n'est pas de rappeler ici toutes les femmes avec qui j'ai vécu; la plupart sembloient l'oublier, et je ne m'en souvenois quelquefois pas trop moi-même. Je n'ai voulu parler que de celles avec qui mes liaisons ont eu quelque chose de singulier, et je ne dois pas en oublier une pour qui j'avois beaucoup de goût, mais dont le commerce étoit trop orageux, pour qu'il fût supportable.

Une figure piquante, le caractère impétueux, le cœur droit, l'esprit vif et l'imagination bouillante; c'étoit madame de Remicourt.

Il n'étoit pas aisé de juger si ses sentimens venoient de ses idées, ou si elle pensoit d'après ses sentimens. Ce ne fut point entre nous une liaison qui naît insensiblement du penchant, qui est préparée par degrés et se forme par le

temps. Nous nous primes au même instant du goût le plus vif l'un pour l'autre. Elle crut trouver en moi un rapport singulier avec elle, et, soit que cela fût, ou que ces sortes d'imaginations soient contagieuses, j'en fus bientôt aussi persuadé qu'elle.

Comme notre ivresse étoit pareille, je lui dis qu'il falloit laisser aux âmes froides, aux amans vulgaires, la prudence injurieuse de s'éprouver réciproquement ; qu'une confiance prompte devoit répondre à la sincérité de nos cœurs ; que l'unique moyen de prévenir les indiscretions que la violence d'une passion contrainte nous feroit infailliblement faire, étoit de nous y livrer avec une franchise mutuelle ; que c'étoit même l'es-pèce de prudence qui convenoit seule à notre caractère.

Si madame de Remicourt n'eût eu qu'un sens commun tout ordinaire, elle n'eût pas trouvé ce raisonnement-là trop bon ; mais les imaginations vives prennent les motifs extraordinaires pour les meilleurs raisons. Il n'est pas si facile de les persuader par un raisonnement suivi, parce qu'elles sont incapables de suite.

Sa passion, ou plutôt son engouement pour moi devint extrême. J'étois un homme admirable à ses yeux, et rien n'approchoit de mon mérite. Je trouvois quelquefois ses éloges si excès-

sifs, que je la priois de ne me pas juger avec une prévention si favorable, parce que je ne pourrois jamais justifier son opinion, et qu'elle finiroit peut-être par me mettre dans la suite au-dessous de ma valeur, ce qui seroit fort désagréable. Elle se récrioit aussitôt contre mon injustice, m'accusoit d'un excès de modestie, et prétendoit que je n'avois que le défaut de ne pas sentir tout ce que je valois. Je croyois cependant n'avoir aucun reproche à me faire là dessus; il falloit qu'elle fût difficile en amour-propre. Sa conduite à mon égard étoit une espèce de culte, une sorte de dévotion fanatique et d'enthousiasme; il entroît dans ses attentions pour moi des délicatesses, des recherches, des scrupules, de la superstition. Cela étoit toujours flatteur, quelquefois incommode; mais cela devient tyrannique.

Apparemment que sa ferveur se relâcha; car elle commença à trouver que la mienne n'y répondoit pas. Cependant, soit par reconnoissance, soit que j'eusse adopté ses idées, je n'avois jamais eu d'attentions aussi recherchées que j'en avois alors. Cela ne suffisoit pas encore, et notre commerce ne fut bientôt qu'une vicissitude de délicatesses, de reproches, de bouderies et de réconciliations; de sorte que de raffinemens en raffinemens nous faisons réciproquement notre

supplice. Cela alloit souvent jusqu'à des projets de rupture. Nous soupçonnâmes enfin que nous ne nous convenions pas autant que nous l'avions cru, et que c'étoit peut-être parce que nous nous ressemblions trop.

Enfin les choses en vinrent au point qu'après une altercation très-vive, nous convînmes de bonne foi que nous ne pouvions absolument plus vivre ensemble et qu'il falloit cesser de nous voir, pour continuer du moins de nous estimer et peut-être de nous aimer. Nous nous jurâmes une séparation éternelle avec autant de solennité, de protestations et de sermens, que nous en avions employé autrefois pour nous jurer un amour immortel. Madame de Remicourt me rendit mes lettres, et je sortis pour lui renvoyer les siennes.

Je ne m'étois jamais trouvé si content. Je me sentois soulagé, délivré d'un poids accablant, et je respirois comme un homme qui sort d'esclavage.

Je rentrai chez moi, je pris les lettres; mais, avant que de les envoyer, je voulus les relire en commençant par la première. Je n'allai pas loin sans me sentir attendri, je poursuivis, et mon émotion alla jusqu'au saisissement. Je n'eus pas la force d'achever; je ne vis plus que l'excès de l'amour que madame de Remicourt avoit eu pour moi. J'en

conclus qu'il étoit impossible qu'elle eût cessé de m'aimer, et que je serois le plus ingrat des hommes, si je n'allois pas lui demander mille pardons; je partis à l'instant.

Moins la démarche que je faisois étoit attendue, plus elle étoit propre à toucher madame de Remicourt. Elle me reçut avec des transports incroyables. Je voulois lui demander grâce, elle vouloit avoir tous les torts; jamais raccomodement ne fut plus vif, et nous passâmes plusieurs jours dans un état aussi délicieux que nous en eussions jamais éprouvé.

Notre félicité ne fut pas longue; les orages recommencèrent, et nous nous séparâmes enfin sans retour. Je me souviens qu'avant de lui renvoyer ses lettres, je relus les dernières, c'est-à-dire, celles que je n'avois pas lues lors de la brouillerie dont je viens de parler, parce que les premières avoient suffi pour me ramener. Si j'avois ce jour-là achevé la lecture, je n'aurois pas été tenté de renouer. J'aurois vu que, si les premières étoient pleines de transports, les dernières annonçoient la froideur: ce n'étoit plus qu'un tissu de galanteries d'usage qu'on emploie pour couvrir le refroidissement, et qui en font la preuve.

Madame de Remicourt est la seule femme pour qui j'aie conservé un intérêt de compassion.

Elle étoit de cet état où l'on se regarde comme femme de condition ; mais qu'à la cour on ne prend jamais que pour de la bourgeoisie. Je l'ai revue dans la suite, et même avec amitié ; elle m'a assuré que, depuis notre rupture, elle avoit eu la conduite la plus régulière, sans avoir pu effacer dans les sociétés de son état l'impression qu'on y avoit de sa vie passée ; qu'on ne lui faisoit plus le même accueil ; qu'on cherchoit même à l'écarter, et que sa vie étoit fort triste.

Qu'il y a de femmes d'un rang mitoyen qui se perdent sans ressource, pour avoir le travers, plutôt que le plaisir, de partager les folies du grand monde ! Après avoir paru sur les listes des gens à la mode, il ne reste pas à une bourgeoise les moyens de se réhabiliter, comme si elle n'étoit pas sortie de sa classe. Ses pareilles s'élèvent contre elle par jalousie encore plus que par honneur, et les femmes du monde cherchent à la punir d'avoir eu l'insolence de vivre comme elles, et à leur préjudice. Une foiblesse d'éclat pour une bourgeoise, et une lâcheté pour un militaire, sont de ces choses dont on ne se relève point ; au lieu que la galanterie n'est souvent, dans un rang plus élevé, que le présage de la dévotion et de la considération qui la suit.

Je crois que madame de Remicourt a pris,

dans la suite, le parti de la dévotion ; et, avec son caractère, elle doit y être aussi tourmentée et aussi malheureuse qu'en amour.

Sans m'arrêter davantage sur le détail de mes égaremens, je reviens au projet que je formois d'embrasser un genre de vie plus convenable. La mode et la contagion m'avoient engagé dans la carrière de la fatuité ; j'y avois ensuite mis du dessein, de la méthode et du système ; je résolus d'en employer encore pour m'en retirer, et me faire une existence nouvelle.

Croiroit-on qu'il n'est pas toujours permis d'abjurer la folie avec un éclat qu'un certain public regarde comme un nouveau scandale ? On a imaginé une sorte de décence à ne pas abandonner trop brusquement ses travers ; il faut tourner à la raison par degrés. Pour cet effet, je pris le parti de m'occuper sérieusement de ma fortune, de m'appliquer au service, et de sortir ainsi du tourbillon qui m'emportoit vers tous les objets, excepté ceux qui auroient dû me fixer.

J'avois remarqué plus d'une fois que le service est, en France, la profession la plus honorée, la plus suivie et la moins perfectionnée. Elle sera toujours celle de la noblesse, parce qu'elle en est l'origine ; que les fondateurs de la monarchie étoient des conquérans, et que la constitution de l'état est militaire. On exerce cette profession

avec honneur, rarement avec application, et presque jamais comme un objet d'étude. La plupart de ceux qui s'y livrent avec le plus d'ardeur, ne soupçonnent pas que la guerre exige autre chose que du courage, et croient que d'avoir vieilli, c'est avoir de l'expérience.

Les subalternes roulent de garnison en garnison, où l'oisiveté fait leur existence. Ils savent le détail du régiment où ils servent, et n'ont jamais pensé qu'il y eût un art de la guerre. Ceux que leur naissance place dans un rang plus élevé, n'en ont pas plus d'idée, et remplacent l'oisiveté par les plaisirs. Ainsi toute la valeur qui est naturelle à la nation, lui seroit souvent inutile et quelquefois funeste, s'il ne s'élevoit de temps en temps des génies heureux qui naissent avec le talent, et acquièrent l'art d'employer tant de bras et de courage pour la défense et la gloire de l'état.

Je ne prétends pas que cette négligence de s'instruire soit un vice universel. Il faut même avouer qu'il y a déjà quelque temps que les choses commencent à changer. On voit des officiers de différens grades observer, réfléchir et se former une théorie. Peut-être l'émulation deviendra-t-elle générale, et alors il sera aussi honteux d'ignorer les principes de sa profession, qu'il a fallu d'abord de courage pour chercher à s'en instruire.

Un grand homme a dit que la guerre étoit un art pour les hommes ordinaires , et une science pour les hommes supérieurs ; il y en a encore beaucoup pour qui ce n'est qu'un métier.

Ces réflexions me vinrent d'autant plus à propos , qu'on étoit près d'entrer en campagne. Je joignis mon régiment plutôt qu'à l'ordinaire. On sait qu'il n'y a pas un colonel qui ne soit sincèrement persuadé que son régiment est le mieux composé de l'armée , celui où l'exercice se fait le mieux , où la discipline est la plus exacte , la subordination la mieux établie ; que ce bon ordre est particulièrement dû à ses soins , et qu'il ne s'en est pas reposé sur un vieux lieutenant-colonel.

J'étois plus que personne dans cette opinion , et il est certain que personne n'avoit jamais été plus que moi le modèle de son régiment. Je m'en applaudissois ; mais , lorsque j'y revins avec l'esprit du devoir , je fus fort étonné du peu de discipline que j'y trouvai ; la valeur étoit la seule qualité militaire qui s'y fit remarquer avec éclat.

Comme j'étois dans la disposition de réfléchir , je ne fus pas long-temps à reconnoître que j'étois le principal auteur du désordre que je voyois. Tous , jusqu'aux derniers subalternes , étoient mes imitateurs ; et ils m'avoient si fidèlement copié , que tous étoient gens de bonne compagnie ; aucun n'étoit officier , mais aussi aucun n'auroit

été déplacé dans le monde, et la plupart auroient été, comme leur modèle, extravagans à la cour, impertinens à la ville, et partout insupportables aux gens sensés.

J'avois trop de part au dérangement qui me blessoit, pour être en droit de le reprendre avec hauteur. Je résolus donc de détruire le mal comme je l'avois fait naître, c'est-à-dire, par mon exemple.

Après avoir donné les premiers jours au plaisir de me retrouver avec mes camarades, je m'appliquai à gagner leur confiance sur nos devoirs, comme je l'avois eue sur les plaisirs.

Je leur dis que je désirois fort qu'il y eût dorénavant plus d'application au service qu'il n'y en avoit; que je le demandois d'amitié, et que c'étoit la plus grande marque qu'ils pussent me donner de la leur. Ils me répondirent d'une manière assez satisfaisante; mais ils crurent apparemment que ce n'étoit de ma part qu'un caprice de raison, qui ne devoit pas avoir le privilége de durer plus qu'un autre; car je ne m'aperçus pas que mes exhortations produisissent beaucoup d'effet. Je leur en fis mes plaintes avec sécheresse; et, voyant que je n'opérois rien, je parlai avec dureté; et, m'adressant à un des principaux officiers, je le traitai publiquement avec une hauteur outrageante. Je crus que l'exemple seroit

d'autant plus frappant que c'étoit, de tout le corps, l'homme le plus estimé.

Ce fut, sans doute, ce qui m'engagea à m'adresser à lui de préférence, pour faire plus d'impression sur les autres. J'aurois dû faire attention que cet officier, d'une naissance obscure, n'étoit parvenu que par une sagesse égale à sa valeur ; que je lui avois même rendu des services ; et que, s'ils imposent des devoirs d'obligation à ceux qui les reçoivent, ils en exigent de délicatesse de ceux qui les rendent. J'avois épuisé les airs ; je commençois à avoir des sentimens ; mais j'ignorois encore les égards.

Je ne tardai pas à faire ces réflexions, et à me reprocher ma vivacité. J'aurois fait à cet officier une excuse publique, si je n'avois pas craint de donner atteinte dans cette circonstance au projet que j'avois de rétablir la subordination. Je résolus donc de réparer, à force de distinctions, la mortification que j'avois pu causer à un homme estimable.

J'étois dans ces dispositions, lorsque le lendemain matin il vint chez moi. Vous n'ignorez pas sans doute, me dit-il, ce qui m'amène ; ne croyez pas cependant que je fasse une telle démarche sans répugnance. Je vous ai des obligations, je vous sacrifierois ma vie ; mais je ne dois pas vous sacrifier mon honneur, et vous l'avez

blessé. Je sais la distance qu'il y a de vous à moi ; plus d'égalité me rendroit peut-être moins sensible ; quelques-uns de mes camarades pourroient trouver des dédommagemens dans leur naissance et leur fortune ; pour moi qui , sans naissance et sans biens , n'ai d'existence que dans l'honneur , il ne m'est pas permis d'y être insensible.

Mon premier mouvement fut d'être révolté que le moindre subalterne fût en droit de demander raison à son supérieur d'une offense , quelle qu'elle fût , dont le service eût pu être l'occasion. La subordination n'est sans doute pas parmi nous telle qu'elle devrait être , et je fus sur le point de le traiter encore avec plus de hauteur que je ne l'avois fait ; mais , comme il y a dans nos mœurs des points délicats sur lesquels il eût été dangereux pour un homme de mon âge d'écouter la raison au mépris du préjugé , je répondis froidement à cet officier que j'allois le satisfaire. Je m'habillai sur-le-champ , nous sortîmes ensemble , et nous fûmes nous battre dans un lieu écarté. Le combat ne fut pas long ; je fus dangereusement blessé , et je tombai. Il courut à l'instant me chercher les secours dont j'avois besoin , et me fit transporter chez moi.

Je ne doutois pas qu'il ne prît aussitôt la fuite : mon premier soin fut de lui faire signe de

s'approcher. Il le fit avec toutes les marques du désespoir ; je lui dis à l'oreille que je lui défendois de s'éloigner , de fournir par sa retraite des preuves contre lui , et qu'il pouvoit compter sur ma discrétion. Il resta donc auprès de moi , son obéissance coûtoit à ses remords, il en paroissoit déchiré , et l'excès de sa douleur auroit suffi pour découvrir la vérité , qui d'ailleurs ne fut ignorée de personne. Ce sont de ces occasions où l'on ne dit rien , parce qu'on sait tout.

Je fus plusieurs jours dans le plus grand danger , et il n'étoit pas encore cessé , lorsque je vis arriver le comte de Canaples. Je fus également touché et confus de son attention par les raisons que je dirai.

Il étoit, avec madame de Canaples, dans une de ses terres qui n'étoit qu'à quelques lieues de la ville où mon régiment se trouvoit alors ; et , sur la nouvelle de mon aventure , il étoit parti pour venir me chercher, et me faire transporter chez lui, où il jugeoit que je serois plus agréablement pendant ma convalescence que dans une ville de garnison.

A peine fus-je en état de souffrir le transport , qu'il donna des ordres en conséquence , sans me consulter, et me dit, avec l'autorité de l'âge et de l'amitié , qu'il falloit partir avec lui. Je me laissai plutôt conduire que je n'y consentis ; je ne

savois pas trop moi-même quelles étoient mes dispositions. Le fonds de tendresse que j'avois conservé pour madame de Canaples, portoit une secrète satisfaction dans mon âme ; mais le respect que je lui devois, la négligence que je lui avois témoignée depuis plusieurs années , me faisoit rougir intérieurement de paroître devant une femme avec qui j'avois de ces torts qui blessent le sentiment, et qu'elle devoit sentir d'autant plus vivement, qu'elle avoit trop de hauteur pour me les reprocher, et qu'elle s'étoit fait un devoir d'en oublier les motifs.

En effet, depuis que je m'étois livré au torrent de la dissipation, la maison du comte de Canaples étoit celle où je paroissais le moins ; je n'y allois plus que par devoir : et, quand on ne fait que ces sortes de visites, on n'en fait pas même autant que le devoir l'exige.

Je ne doutois point que la comtesse ne l'eût remarqué, et je ne m'estimois pas assez peu pour croire que c'eût été avec indifférence. Pour le comte de Canaples, c'étoit l'homme le plus essentiel, le moins attentif, et qui exigeoit le moins d'attentions. Il m'aimoit, il m'avoit rendu service, et cela lui suffisoit pour compter sur mon amitié et ma reconnoissance ; du reste, il s'embarassoit peu que je lui rendisse des soins ; il mettoit mes absences sur le compte des plaisirs

qu'il regardoit comme une excuse, et comme le privilège de mon âge.

Madame de Canaples me reçut avec toutes les marques de l'amitié la plus tendre ; elle eut pour moi toutes les attentions possibles, et telles qu'elle auroit pu les avoir pour l'amant ou le fils le plus cher. Les sentimens que je n'avois jamais perdus, et qui se réveillent si aisément pour le premier objet qu'on a aimé, se ranimèrent bientôt dans mon cœur. Je jugeai qu'elle n'avoit pu cesser de m'aimer ; que mes dissipations, loin de l'avoir guérie, n'avoient fait qu'irriter sa passion ; que j'avois eu trop d'impatience, et que, si j'avois persévéré encore quelque temps auprès d'elle, j'en aurois infailliblement triomphé. Je conclus de là que mon bonheur n'avoit été que différé, et qu'il n'en étoit que plus sûr. Je n'étois plus comme autrefois ce jeune homme timide, modeste, présument peu de soi, et dont les desirs pouvoient être réprimés par le respect ou par sa propre vertu.

J'étois bien dans la résolution de quitter le rôle méprisable d'homme à la mode, que je jouois depuis quelques années avec le scandale le plus brillant ; mais je ne voulois pas renoncer aux plaisirs. Je pensois au contraire qu'un attachement honnête étoit ce qui convenoit le mieux au nouveau plan de vie que je projetois.

Plein de ces idées, je résolus de m'expliquer et de renouer avec madame de Canaples ; car je n'y voyois seulement pas la moindre difficulté. Je me croyois si sûr de son cœur, j'étois si persuadé de la satisfaction que lui causeroit mon retour, que je crus devoir par générosité lui demander pardon de mes crimes, pour ménager du moins son amour-propre.

L'image que je me formois de la vie délicieuse que j'allois mener, me rendit en peu de temps la santé ; et, comme il ne m'étoit pas difficile de trouver l'occasion d'entretenir madame de Canaples, je lui dis un jour que j'étois bien honteux d'avoir si peu senti le bonheur de lui plaire, et d'avoir préféré au charme de vivre auprès d'elle, les vains amusemens où je m'étois livré ; que les remords que j'en avois.... J'allois continuer, et me répandre en protestations vives ; mais je fus si étonné de voir madame de Canaples me regarder avec une hauteur imposante, que je n'eus pas la force de poursuivre. Elle ne m'en laissa pas même la liberté ; car elle me quitta sur-le-champ, et, pour toute réponse, laissa tomber sur moi un regard fier et méprisant.

Qu'on se figure un homme avantageux, gâté, convaincu de son mérite, et qui se voit humilié par celle à qui il croyoit aller faire grâce. Je fus étourdi de l'accueil ; cependant ce ne fut pas ma

vanité qui souffrit le plus : je ressentis plus de douleur que de honte , parce que j'avois autant d'amour que de respect pour madame de Canaples.

Aussitôt que je fus revenu à moi, je fis beaucoup de réflexions sur le mauvais succès de ma démarche; je tâchai de pénétrer si je devois absolument renoncer à tout espoir, et je restai dans l'indécision, sans pouvoir prendre de parti.

Dès ce moment, madame de Canaples ne me mit plus à portée de la trouver seule; au lieu de me traiter avec amitié devant le monde, comme auparavant, elle se bornoit à la politesse, et je voyois qu'il n'y avoit que la prudence qui l'empêchât d'aller jusqu'au dédain.

Je compris que je devois renoncer à mes prétentions; mais, comme je ne voulois renoncer ni à son amitié ni à son estime, je ne cherchai plus qu'à lui marquer le repentir de lui avoir déplu. Je me flattois de le lui prouver par ma conduite; mais, comme je devois bientôt partir avec le comte de Canaples pour l'armée, je ne croyois pas que le peu de temps que je resterois chez lui, fût suffisant pour que madame de Canaples pût apercevoir, dans ma conduite seule, les dispositions où j'étois à son égard; ainsi je résolus de lui parler, quelque précaution qu'elle prît pour m'éviter.

Deux jours après, l'ayant vue entrer seule dans le parc, je la suivis sans être aperçu, et je la laissai s'engager assez avant, pour qu'elle n'eût pas le temps de retourner si promptement au château, que je ne pusse m'expliquer. Je pris si bien mes mesures, que je la croisai au détour d'une allée. Aussitôt que je me présentai à ses yeux, elle se détourna pour s'éloigner. Madame, lui dis-je en la suivant, daignez m'entendre. Alors, voyant qu'elle ne pouvoit m'éviter, elle s'arrêta; et, me regardant avec une fierté mêlée de colère : Je trouve bien singulier, dit-elle, que je ne sois pas libre chez moi, et que vous osiez me suivre sans mon aveu. Je suis persuadé, lui dis-je, madame, que le motif de ma témérité me le fera pardonner. J'ai eu le malheur de vous déplaire : j'en suis assez puni par mon repentir; mais je le serois trop, si vous l'ignoriez. Je n'aurois pas eu la force de partir sans vous en instruire; je serois trop malheureux, si, en renonçant aux sentimens les plus chers à mon cœur, je ne conservois pas du moins quelques droits à votre compassion, à votre estime, et, si je l'ose dire, à votre amitié. Je vous promets que vous n'aurez pas lieu de regretter de m'avoir accordé la grâce que je vous demande, et, quels que soient mes sentimens, vous n'aurez pas le moindre reproche à me faire. Je ne vous en ferai donc point,

reprit madame de Canaples, puisque vous reconnoissez votre faute; je l'oublie dès ce moment, n'en parlons plus, et soyez sûr qu'à ce prix vous n'aurez point de meilleure amie que moi.

La douceur de sa réponse m'ayant rassuré: Me permettez-vous, lui dis-je, madame, de vous demander par quelle raison vous avez eu avec moi deux procédés si différens sur le même sujet? Lorsque j'osai, il y a quelques années, vous déclarer l'impression que vous aviez faite sur mon cœur, vous m'interdîtes à la vérité toute espérance; mais vous me parlâtes du moins avec intérêt, votre bonté tâcha de me consoler de la loi sévère que m'imposoit votre vertu. Qu'ai-je fait depuis, que de vous déclarer que j'ai conservé des sentimens que leur constance n'a rendus que plus excusables? Cependant, loin d'y compatir, avec quel mépris n'en avez-vous pas reçu l'aveu! Suis-je devenu méprisable à vos yeux? Pardon, madame, si j'ose vous rappeler vos bontés passées, et si je vous prie de m'éclaircir. S'il me restoit le moindre doute sur un article si important pour moi, comment pourrois-je me flatter de l'amitié, et par conséquent de l'estime à laquelle vous me permettez de prétendre?

Quoique la question que vous me faites, ré-

pondit madame de Canaples, soit presque déjà manquer à la promesse que vous venez de me faire de ne jamais me rappeler le passé, je compte assez sur votre parole à l'avenir, pour vous donner le dernier éclaircissement que vous désirez sur un sujet dont il ne sera désormais plus question entre nous.

Si je reçus avec une sorte d'indulgence l'aveu que vous osâtes, dites-vous, faire autrefois, ce fut précisément parce que vous ne l'osâtes pas ; ce ne furent pas la témérité, la confiance et encore moins l'espoir qui vous guidèrent ; vous cédâtes à un sentiment ignoré, à un mouvement involontaire ; une surprise réciproque, ajouta-t-elle en rougissant, nous fit obéir à une impression dont l'effet seul nous dévoila le principe. Mais aujourd'hui que le commerce du monde vous a éclairé, et peut-être perverti ; aujourd'hui que vous connoissez vos devoirs, et que vous devez respecter les miens, l'aveu de vos sentimens, qui pouvoient être innocens dans leur naissance, et peut-être flatteurs si mon état l'eût permis, ne seroit maintenant pour moi qu'un outrage qui vous rendroit criminel et méprisable à mes yeux. Pourriez-vous, sans rougir, oublier ce que vous devez à moi, à M. de Canaples, à ses bontés, à sa confiance, je dirai plus, à l'erreur où il est à votre égard, ce qui vous

rendroit plus coupable que si vous lui étiez suspect ?

Quoique le discours, ou du moins le dessein de madame de Canaples ne tendît pas à m'inspirer de l'espoir, peut-être s'en glissa-t-il dans mon cœur ; car je cherchai à prolonger cette conversation : c'étoit au moins parler de ma passion ; et, fût-elle sans retour, c'est déjà une faveur que d'en occuper l'objet aimé. J'allois donc répondre ; mais madame de Canaples m'imposa silence. Brisons-là, dit-elle ; en voilà peut-être trop ; souvenez-vous de votre parole, et que ce soit pour la dernière fois. Nous étions alors près du château, où elle rentra ; je la suivis sans oser lui répliquer, et nous rejoignîmes la compagnie.

Depuis ce moment-là je fus plus occupé que jamais de madame de Canaples ; mais je ne tentai pas de lui reparler de mes sentimens : j'aurois même été fâché, ou embarrassé de me trouver seul avec elle, dans la crainte de l'irriter par mes discours, ou de me rendre suspect par la façon dont j'aurois gardé le silence. Je me bornai à l'aimer en secret, et à lui prouver mon respect et ma soumission, sans examiner quel pouvoit être le fruit de ma persévérance.

La manière dont j'étois obligé de vivre avec madame de Canaples étoit pour moi une contrainte assez dure ; cependant je la quittai avec

un regret infini, lorsqu'il fallut partir avec M. de Canaples.

Je servis presque toute la campagne sous ses ordres ; et, comme il n'aimoit pas à écrire, il me chargeoit de répondre pour lui à toutes les lettres qu'il recevoit de sa femme. Je m'acquittois de cette commission avec un plaisir vif, mais avec autant de simplicité qu'un secrétaire l'auroit pu faire : à peine me permettois-je de parler de mon respect, tant je craignois d'y mêler d'autres sentimens qu'elle m'avoit défendu de lui rappeler. M. de Canaples n'avoit pas la moindre part à ma discrétion ; car il ne se donnoit seulement pas la peine de lire ce que j'écrivois ; mais il remarqua bientôt que sa femme ne faisoit pas dans ses lettres la moindre mention de moi ; il en parut piqué, et me dit de lui en faire des reproches dans la première lettre. Je m'en étois aussi bien aperçu que lui ; mais je n'en avois pas été aussi piqué. Je savois qu'elle étoit incapable d'une telle impolitesse ; elle m'avoit permis de compter sur son amitié, ainsi son procédé ne pouvoit partir ni du dédain ni de l'indifférence. J'en conclus donc qu'elle ne gardoit le silence, à mon égard, que dans la crainte d'en parler avec trop d'intérêt ; je vis enfin ce qu'elle vouloit me cacher, et ce fut par les précautions mêmes qu'elle prenoit pour me

le cacher : les précautions des âmes honnêtes sont presque toujours des indiscretions.

Je me gardai bien de lui faire les reproches dont M. de Canaples m'avoit chargé ; mais , lorsque je lui présentai la réponse que je lui avois faite , il me demanda si j'avois eu soin de dire à sa femme ce qu'elle méritoit. Je crois que oui , lui dis-je. J'en suis bien aise , reprit-il ; voyons un peu : et là dessus , il prit la lettre et la lut : Eh que diable ! dit-il après avoir lu , il n'y en a pas un mot ; voilà de beaux ménagemens que vous avez-là , oh ! je vais ajouter , moi , ce qui manque à l'épître. Il prit la plume et écrivit à madame de Canaples qu'elle ne méritoit guère l'attachement que j'avois pour elle , par l'indifférence qu'elle montrait pour moi ; qu'il m'avoit toutes les obligations possibles ; que je lui étois devenu nécessaire ; qu'il ne pouvoit trop se louer de mon amitié , ni me donner assez de marques de la sienne ; qu'il falloit bien qu'il lui fît des reproches , puisqu'elle les méritoit , et que je refusois de les lui faire. Il finissoit par l'exhorter à m'aimer un peu plus qu'elle ne faisoit.

J'ignore quelle eût été sa réponse ; car elle n'eut pas le temps de la faire : elle reçut presque aussitôt une nouvelle trop intéressante , pour qu'elle fût occupée d'autre chose. Nous étions à la veille d'une action , et nous avions jugé à

propos de n'en rien marquer à madame de Canaples , pour lui épargner des inquiétudes. Il y eut en effet le lendemain une affaire fort vive, où monsieur de Canaples et moi fûmes blessés.

Madame de Canaples apprit bientôt avec le public la nouvelle de la bataille ; et, son mari étant un officier trop considérable pour n'être pas nommé dans les nouvelles générales, elle sut qu'il étoit blessé ; ne recevant point alors de lettres particulières qui calmassent ses craintes, elle partit et arriva peu de jours après nous dans la ville où nous avions été transportés.

L'état où elle trouva M. de Canaples la pénétra de la plus vive douleur. La blessure, qui d'abord n'avoit pas paru dangereuse, l'étoit devenue au point qu'il n'y avoit plus d'espérance. M. de Canaples le sentit lui-même ; il témoigna à sa femme combien il étoit sensible à l'empressement qu'elle avoit eu de le venir voir, lui demanda son amitié pour moi, la pria de me faire ses adieux, de me donner tous les soins dont j'aurois besoin, et mourut entre ses bras.

Je ne fus pas témoin d'un si triste spectacle, quoique je fusse dans la même maison : ma blessure me retenoit au lit malgré moi, et j'y demurai encore long-temps. Je n'ai jamais éprouvé de douleur plus vive et plus sincère que celle que me causa la mort de M. de Canaples. Je ne

sentis alors que la perte de mon ami ; je ne vis dans madame de Canaples qu'une femme à qui la mémoire de son mari devoit être chère. Il sembloit que l'amour que j'avois pour elle fût suspendu dans mon cœur, pour le laisser tout entier à l'amitié.

Madame de Canaples ne m'avoit fait qu'une visite en arrivant, après avoir vu son mari ; et, depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, elle ne l'avoit pas quitté ; mais un objet si affligeant ne lui permettant pas de demeurer ensuite dans son appartement, elle passa dans le mien. Nous pleurâmes ensemble, et ce ne fut qu'en partageant sa douleur que j'essayai de la consoler. Elle me fit part des derniers sentimens de M. de Canaples, me témoigna qu'elle étoit fâchée que sa situation et la décence ne lui permissent pas de me donner elle-même les soins dont je pouvois avoir besoin, et partit le jour même pour retourner dans ses terres.

A peine étoit-elle partie qu'on me remit le testament de M. de Canaples, qui, n'ayant que des parens éloignés, donnoit à sa femme généralement tous ses biens. Je lui écrivis à l'instant pour l'en instruire, et lui mandai qu'aussitôt que je serois en état de partir, j'irois lui rendre compte de ses affaires. J'y allai un mois après. Il ne parut pas que les biens considérables dont elle se trouvoit maîtresse absolue, eussent dimi-

nué le sentiment de la perte qu'elle avoit faite. Mais si elle étoit peu sensible à une fortune brillante, ceux de la cour qui pensoient à des établissemens, n'eurent pas la même indifférence. Madame de Canaples étoit, par elle-même, en état de prétendre à tout ; et les nouveaux avantages qu'elle tenoit de la fortune, faisoient que peu de gens étoient en droit d'aspirer à elle. Belle, jeune encore (à peine avoit-elle trente-deux ans), riche et jouissant de la considération qu'une conduite soutenue donne toujours à une femme raisonnable, elle fut recherchée par tous ceux qui pouvoient se présenter sans présomption, et il n'y en eut aucun à qui elle n'interdît toute espérance ; de sorte qu'on la regarda bientôt comme une femme qui étoit déterminée à jouir tranquillement de son opulence, et de l'indépendance de son état de veuve ; et je le crus comme les autres.

Je n'en avois jamais été aussi amoureux que je l'étois alors, parce que je ne l'avois jamais si bien connue, et j'osois moins lui en parler qu'au paravant. Le rang et l'état de ceux qu'elle avoit refusés, n'étoient pas propres à me donner des espérances ; et il y auroit encore eu plus de témérité et d'offense à lui parler de ma passion, sans lui avouer en même temps que j'osois aspirer à m'unir avec elle. Je me bornois à chercher

de plus en plus à lui plaire, sans porter mes vues plus loin.

Il y avoit déjà du temps que je vivois ainsi chez elle; et, comme il n'eût pas été décent que j'y eusse passé, pour ainsi dire, ma vie, sans le prétexte de ses affaires, je n'en avois pas pressé la conclusion. On étoit près de rentrer en campagne, et j'aurois voulu, avant de partir, être moins incertain que je ne l'étois sur mon sort; madame de Canaples m'en fournit enfin l'occasion.

J'avois eu la discrétion de ne lui pas parler des différentes propositions de mariage qui lui avoient été faites; elle m'en fit elle-même la confidence. Je n'ai point été étonnée, me dit-elle, qu'on ait supposé que ma fortune présente me feroit penser à quelque établissement brillant; mais il ne feroit pas mon bonheur, et ma vanité n'en seroit pas flattée; et peut-être ai-je celle de croire que je n'en ai pas besoin. Quoi qu'il en soit, je me propose de faire un autre usage des bienfaits de M. de Canaples, un usage qui soit digne de moi et du respect que je conserve pour sa mémoire. C'est ce même respect qui m'a fait accepter le don de ses biens. Quoiqu'il n'eût que des parens assez éloignés pour qu'ils n'eussent pas dû compter avec certitude sur sa succession, s'ils n'ont pas eu part aux dispositions qu'il a faites, je veux qu'ils en retirent les mêmes avanta-

ges : et comme il n'y en a aucun qui lui appartînt de plus près que vous, ni qu'il vous eût préféré, je prétends contribuer à votre avancement, vous mettre en état d'épouser une fille d'une naissance égale à la vôtre, et vous faire un sort qui vous dispense de vous mésallier; sacrifice toujours dur à un homme de qualité, et dont il est rarement dédommagé par les suites.

Ah! madame, lui dis-je, pouvez-vous me marquer à la fois tant de bonté et de rigueur! Vous voulez, dites-vous, contribuer à mon bonheur : vous savez qu'il n'y a qu'un moyen de l'assurer. Vous n'ignorez pas que mon premier sentiment a été de vous aimer; le temps, l'expérience et le parallèle de vous et de toutes les femmes, n'ont fait que le fortifier dans mon cœur. J'ai osé vous en reparler une seule fois, plus emporté par la passion, qu'animé par l'espoir; mais le remords de vous avoir déplu, mon respect pour vous et pour M. de Canaples, la réflexion sur l'amitié dont il m'honorait, m'ont fait garder le silence, et même combattre mes sentimens sans succès. Lorsque nous avons eu le malheur de le perdre, je n'ai d'abord senti que mes regrets et votre douleur; mais enfin, ma passion pour vous n'ayant pu s'affoiblir pendant qu'il vivoit, et étant aujourd'hui devenue légitime, j'ai été retenu par la décence. Les par-

tis distingués que vous avez refusés, et que je n'ignorois pas, m'ont fait voir avec chagrin combien je vous conviendrois peu. Je n'aurois pas craint, en me présentant, d'être suspect d'intérêt, mais de consulter trop peu le vôtre. Les bontés que vous venez de me marquer, m'inspirent la confiance dont j'avois besoin ; dispensez-moi de les accepter, madame, ou mettez-y le comble en m'accordant votre main ; je ne dois les recevoir qu'à ce prix.

Avez-vous dû penser, reprit madame de Canaples, qu'une augmentation dans ma fortune m'eût rendue plus considérable à mes yeux que je ne l'étois auparavant, et que, si je vous eusse dans un temps jugé digne de mon choix, j'eusse pu dans un autre penser différemment, sans autre raison que le caprice du sort ? Croyez que je m'estime assez pour ne pas faire dépendre des événemens l'opinion que j'ai de moi. Ce dont je pourrois encore être plus offensée, est la répugnance que vous montrez à recevoir quelques légers services de ma part. Votre délicatesse seroit placée à l'égard de tout autre ; mais les offres que je vous fais ne sont qu'une disposition naturelle, un usage honnête et légitime des biens de M. de Canaples ; et, quand il en seroit autrement, si vous m'estimez autant que vous le dites, vous ne devez pas craindre ni être humilié

de m'avoir obligation. L'amitié ne se prouve pas moins par les biens qu'on reçoit d'un ami que par ceux qu'on lui fait ; trop de délicatesse est une défiance injurieuse, et l'on en doit quelquefois le sacrifice au plaisir qu'il a de nous obliger.

Non, madame, lui dis-je, je ne rougirois point de vous devoir ; l'intérêt que vous voudriez bien prendre à mon sort, ne pourroit que me faire honneur ; mais j'attends encore plus de vos bontés. Pourquoi vous occuper simplement de ma fortune, quand vous pouvez faire mon bonheur ? Si quelqu'un est assez heureux pour avoir touché votre cœur, j'en gémirai, je respecterai votre goût, et me condamnerai au silence ; mais, si je puis me flatter que cela n'est pas, qu'il me soit permis de vous rappeler que vous avez daigné m'avouer autrefois que votre cœur m'étoit favorable. Si votre devoir me fut contraire, il ne l'est plus ; rendez-moi le plus heureux des hommes en unissant mon sort au vôtre.

Comme je n'ai point à rougir de mes sentimens pour vous, répondit-elle, je ne chercherai point à les dissimuler. Vous êtes le seul pour qui j'aie eu ceux que je n'aurois dus qu'à M. de Canaples, et que j'aurois eus pour lui, si l'estime et les efforts les faisoient naître. Le peu de liaison

qu'il y a eu entre vous et moi, depuis que je m'aperçus de mon goût pour vous, a empêché qu'il ne devînt peut-être une passion, qui, sans me rendre criminelle, m'eût rendue malheureuse. Cependant vous m'avez toujours été cher; et les sentimens où je me suis habituée pour vous, sans troubler mon repos, me préserveront d'avoir la même sensibilité pour qui que ce soit. Je vous donne tous les droits qu'on peut avoir à l'amitié, et je serai très-flattée de la vôtre.

Vous savez que je vous ai toujours parlé avec candeur; je vais vous en donner une nouvelle preuve. Quoique je sois persuadée que mes sentimens seront toujours les mêmes, l'habitude de vivre avec vous, et la liberté de m'y livrer, pourroient les rendre plus vifs; mais je sais par expérience ce que le devoir peut sur moi, et je suis sûre qu'aussitôt que votre sort sera lié à celui d'une autre, et qu'il me sera défendu de vous regarder autrement que comme un ami, rien ne pourra altérer l'habitude, l'innocence et la tranquillité de mon amitié pour vous. Ne pensons donc point à un engagement qui ne feroit point notre bonheur; et, pour en perdre toute idée, prêtez-vous aux vues d'établissement que je vous ai proposées.

Non, madame, lui dis-je, je n'en voudrois jamais qu'avec vous; il feroit certainement mon

bonheur : sur quoi jugez-vous qu'il seroit contraire au vôtre ? Sur la disproportion de nos âges, reprit-elle. Quoiqu'elle ne soit pas considérable, elle le deviendra un jour davantage, ou sera jugée telle, ce qui revient au même dans le public. Les avantages de la fortune que je veux vous procurer, que je compte pour peu, mais que le monde compte pour beaucoup, me feroient regarder comme une femme peu sensée, qui n'auroit pu résister à la foiblesse d'acheter la complaisance d'un jeune homme, au hasard d'en essuyer un jour les mépris. J'aime mieux que vous deviez tout à mon amitié.

Quoi ! madame, repris-je, vous dont l'âme et les vertus ont si peu de rapport avec les idées du vulgaire, ne céderez-vous à son opinion que lorsqu'elle est contraire à mon bonheur ?

Elle n'est que trop fondée sur l'expérience, répliqua madame de Canaples ; j'aurois d'ailleurs tout à craindre de la différence de nos caractères, de la vivacité du vôtre, de la dissipation dont vous avez contracté l'habitude, et peut-être la nécessité. Tous ces plaisirs que vous croyez avoir usés, soit pour en avoir joui, soit par la simple facilité d'en jouir, peuvent vous être devenus nécessaires même en vous devenant insipides. Quelle seroit ma douleur si, après m'être flattée d'être aimée aussi constamment que je croirois

mériter de l'être, et que j'aimerois moi-même, je vous voyois remplacer les sentimens, par des procédés d'autant plus cruels, qu'ils interdisent les plaintes dont ils sont les motifs les plus amers. Je connois cette sorte de respect que certains maris perfides ont pour leurs femmes, et dont ils ont l'audace et la lâcheté de se faire honneur. Qui dit aujourd'hui une femme respectée, dit une infortunée trop décente pour se plaindre de certains torts, et qui se respecte assez elle-même pour dévorer ses chagrins. Eh ! que gagneroit-elle en effet à réclamer l'équité naturelle, si différente de la justice humaine, puisque le mari le plus injuste et le plus authentiquement méprisable trouve souvent encore de la protection dans les lois et de l'approbation parmi les hommes ? Il faut qu'il ait bien scandaleusement tort avant que d'en être taxé. Je veux croire que vous seriez moins injuste que les autres ; mais ce n'est pas à moi qu'il convient d'en faire l'épreuve. Ainsi, monsieur, je ne dois point..... N'achevez pas, de grâce, lui dis-je, madame ; laissez-moi nourrir l'espoir que vous consentirez un jour à combler mes vœux. Cette idée contribuera à me rendre plus estimable par les efforts que je ferai pour être digne de vous.

Madame de Canaples sourit, et ne me répondit rien. Depuis ce moment je m'attachai de plus en plus à lui plaire, et, sans lui parler positive-

ment de ma passion, je vécus avec elle dans cette intimité qui, sans être celle de l'amour, est fort au-dessus de la simple amitié. Je n'ai jamais mieux senti combien la vertu, l'amour, le respect et la confiance peuvent rendre heureux.

Il fallut cependant m'arracher d'auprès d'elle, pour joindre l'armée. Je me livrai plus que jamais à mes devoirs, afin de dissiper l'ennui d'être séparé d'elle, et l'impatience de la revoir.

Je ne fus pas long-temps à remarquer que l'application à mes devoirs, me donnoit de la considération; mais je m'aperçus aussi, avec un étonnement que je n'aurois pas aujourd'hui, que l'estime qu'on mérite ne va guère sans jaloux qui, dans la route de la fortune, deviennent des ennemis suivant les occasions.

Mes folies passées, en me faisant des censeurs parmi les gens sages, les engageoient quelquefois eux-mêmes à me donner des conseils. A peine commençai-je à me faire une réputation honnête, que je devins suspect à mes concurrents. Je fus bientôt regardé comme un ambitieux adroit; les étourderies qui avoient pensé me perdre, étoient données pour des vues fines et du manége. Combien de fois ai-je vu donner à la conduite la plus louable des interprétations plus dangereuses qu'une accusation ouverte, qui fourniroit à un homme l'occasion de confondre

ses ennemis ? Il est bien moins cruel pour un honnête homme d'être accusé que suspect ; et je n'oserois pas décider si le mal qu'on fait à la cour, l'emporte sur celui dont on y est fausement accusé.

J'étois fort indifférent sur tout ce qu'on pouvoit penser de moi : l'amour ferme le cœur à tout autre sentiment. Je n'avois d'autre plaisir que d'écrire continuellement à madame de Canaples. Ce fut d'abord avec beaucoup de circonspection ; mais, soit que mes sentimens devinssent trop vifs pour que je pusse long-temps les contraindre, ou que les lettres donnent plus de hardiesse que le tête à tête à un amant respectueux, je me permis insensiblement de parler de ma passion, et bientôt je m'y livrai sans réserve. Madame de Canaples ne me répondoit pas sur le même ton ; mais elle ne me faisoit aucun reproche sur le mien, et je me trouvai en droit de retourner auprès d'elle amant déclaré et avoué. Je soupirois après ce moment, et, aussitôt que l'armée fut séparée, je partis.

Quelques jours avant mon départ, madame de Canaples m'avoit écrit qu'ayant su qu'il y avoit dans un couvent de province une jeune personne parente de M. de Canaples, elle l'avoit fait venir auprès d'elle ; qu'elle s'y étoit crue obligée par respect pour la mémoire de son ma-

ri et par humanité; que mademoiselle de Foix (c'étoit le nom de cette personne) étoit une orpheline, ayant à peine de quoi subsister, et d'autant plus à plaindre, qu'un nom illustre, qui peut être une ressource et un moyen de fortune pour un homme, n'est qu'un malheur de plus pour une fille de qualité que sa naissance met au-dessus des secours d'une certaine nature, et au-dessous d'un établissement convenable, et qui souvent n'a pas même le choix des partis dont elle auroit à rougir.

Madame de Canaples ajoutoit que ce qu'elle avoit connu du caractère de mademoiselle de Foix, depuis qu'elle l'avoit avec elle, la faisoit s'applaudir du parti qu'elle avoit pris, et qu'elle étoit persuadée que j'y donnerois mon approbation.

L'action de madame de Canaples étoit très-louable; mais, comme elle n'avoit pas besoin de mon aveu, je trouvai que la politesse qu'elle me faisoit à ce sujet, étoit une sorte d'engagement de sa part, une façon adroite et obligeante de me faire connoître qu'elle regardoit nos intérêts comme les mêmes. J'arrivai donc avec la certitude du bonheur que je désirois si ardemment.

Ce fut avec le plaisir le plus sensible que je me trouvai auprès de madame de Canaples, et j'eus encore celui de voir que sa satisfaction égaloit la mienne. Après avoir donné les premiers

momens aux épanchemens dont le cœur a tant de besoin quand il a souffert une longue absence, madame de Canaples fit avertir mademoiselle de Foix, à qui elle me présenta.

Je fus frappé de sa figure; je n'en ai point vu de plus noble, ni de physionomie qui réunît à la fois tant de modestie et de fierté; et ses propos me parurent pleins de décence et de raison.

Comme rien n'affoiblit plus un droit que de paroître en douter, et qu'on l'établit souvent en le présentant comme certain, je résolus, dès le lendemain de mon arrivée, de presser madame de Canaples de consentir à me donner la main. Je lui en parlai avec autant de respect que d'empressement; et j'y mis cette confiance qui ne convient qu'à ceux à qui on a permis d'avoir de l'espoir. Elle me répondit à peu près ce qu'elle m'avoit dit avant mon départ; mais ce fut avec le ton d'une personne qui ne veut pas paroître avoir oublié sitôt ses principes, et qui veut bien s'en laisser dissuader; elle ajouta que son deuil étant à peine fini, il n'y avoit pas de décence dans le parti que je voulois lui faire prendre. Enfin elle n'employa que de ces raisons qui laissent la liberté de suivre son penchant. Je compris qu'elle céderoit bientôt à mon empressement, et que je n'avois plus que peu de temps à attendre. Au lieu d'insister davantage, je lui fis

une espèce de remerciement , comme si elle eût consenti à ce que je venois de lui proposer.

Je passai un mois avec elle , n'ayant que mademoiselle de Foix en tiers , qui , en coupant quelquefois le tête à tête , y mettoit plus d'agrément que d'importunité. Nous prenions chaque jour , madame de Canaples et moi , une estime plus forte pour elle , à mesure que nous la connoissions davantage.

Cette estime devint insensiblement de ma part , et sans que je m'en aperçusse , plus tendre que je n'aurois dû l'avoir. Je n'avois d'abord eu pour mademoiselle de Foix que les égards dus à sa naissance , et le respect dû à son infortune ; mais un sentiment plus vif mit bientôt dans mes attentions , une chaleur que la simple générosité n'inspire pas , et je crus remarquer qu'elle les recevoit avec une sensibilité que ne donne pas la simple reconnoissance.

Ce que je n'apercevois pas encore distinctement , fut bientôt senti par madame de Canaples. Elle connoissoit trop mon caractère , pour que mes sentimens échappassent à son attention. En effet j'étois naturellement impatient dans mes désirs , et , s'ils avoient eu la même vivacité , j'aurois pressé madame de Canaples d'accepter ma main , et je n'aurois point cessé qu'elle n'y eût consenti , ou qu'elle ne m'eût absolument in-

terdit tout espoir, ce qu'elle n'avoit pas fait.

Je pris d'abord de bonne foi ma conduite pour une discrétion respectueuse; mais le respect est très-différent du refroidissement. Une femme qui en est l'objet, ne s'y méprend point. La réserve que je remarquai bientôt moi-même dans la manière d'agir que madame de Canaples prit avec moi, m'ouvrit les yeux. Je m'examinai avec attention, je sondai mon cœur, je sentis des remords, et je ne pus me dissimuler que j'aimois mademoiselle de Foix. Je m'en fis des reproches, et je voulus combattre mon penchant; mais les reproches que nous nous faisons, étant un témoignage à nous-mêmes de notre vertu, achèvent de nous la faire perdre, parce qu'en flattant notre amour-propre, ils nous empêchent de nous mépriser, même en nous condamnant. D'ailleurs, comme je commençois à me flatter de n'être pas indifférent à mademoiselle de Foix, je trouvois une sorte d'injustice à trahir les sentimens que j'avois pu lui inspirer. Insensiblement je me trouvai plus malheureux que coupable : on se juge avec tant d'indulgence, quand on est justifié par son cœur, et qu'on n'est accusé que par la raison !

Il n'y avoit qu'un parti qui pût être digne de madame de Canaples et de moi; c'étoit de lui faire un aveu sincère de l'état de mon cœur,

et de la prier de prononcer sur mon sort.

Ce parti que l'honneur me prescrivait, qu'il étoit humiliant pour moi ! Il falloit donc avouer à une femme respectable, digne d'être aimée, qui avoit dédaigné les partis les plus brillans, et qui avoit de plus sur moi le droit des bienfaits; il falloit, dis-je, lui avouer qu'une passion qui étoit, pour ainsi dire, née avec moi, que la dissipation n'avoit point altérée, que le temps auroit dû fortifier puisqu'il ne l'avoit pas éteinte, que cette passion ne s'évanouissoit que lorsqu'elle devenoit un devoir. Quelle opinion madame de Canaples alloit-elle prendre de mon caractère ?

Je voyois la nécessité d'un tel aveu, et je frémissais de le faire. Cependant, plus je le retardois, plus il devenoit indispensable; et, en le différant davantage, j'allois en perdre le mérite. La contrainte, qui augmentoit de jour en jour entre madame de Canaples et moi, commençoit à se faire remarquer par mademoiselle de Foix, et lui donnoit à elle-même une sorte d'embarras.

Cet aveu, si nécessaire, n'étoit pas la seule chose qui m'inquiétoit. Quel seroit le fruit de ma démarche ? Pouvois-je me flatter que mademoiselle de Foix prendroit pour moi les sentimens qu'elle m'inspiroit; et, quand elle y auroit eu du

penchant, ma légèreté ne suffisoit - elle pas pour l'empêcher d'y céder ?

Quoique madame de Canaples n'eût pris avec moi aucun engagement, j'en avois pris avec elle, et ma proposition n'ayant pas été rejetée formellement, elle étoit libre, et je ne l'étois plus.

J'étois agité de tant de réflexions différentes, que j'avois toutes les peines du monde à me déterminer. Je pris enfin le parti d'aller la trouver, et de lui découvrir l'état de mon âme. Mais à peine fus-je devant elle, que je me trouvai interdit; je n'osois proférer un mot : mon inquiétude n'en étoit que plus marquée; et j'allois me retirer sans lui rien dire, si elle ne m'eût elle-même adressé la parole.

Votre état, me dit-elle, me fait compassion; je lis dans votre âme tout ce que vous craignez de me dire, et je dois vous épargner un si cruel supplice, puisque votre cœur est assez vertueux pour l'éprouver.

A ces mots, je fus pénétré de douleur. Quoi ! madame, lui dis-je, pouvez-vous porter la bonté au point de me trouver de la vertu, quand je n'ai que des sujets de remords, et que j'en suis déchiré ? Mais je me suis, sans doute, alarmé sans motifs; non, il n'est pas possible que j'aie cessé de vous adorer : j'ai craint mal-à-propos d'avoir cédé aux charmes de ma-

demoiselle de Foix. Quelque digne qu'elle soit d'être aimée, il n'est pas possible de vous la préférer; ma raison réclame, en ce moment, contre un moment de surprise. Madame de Canaples ne me permit pas de continuer : Songez-vous, me dit-elle, que les remords que vous osez me faire paroître, sont très-offensans pour moi? Sur quoi jugez-vous que vous ayez le droit de vous faire des reproches à mon sujet? Ah! pardon, lui dis-je, madame; j'ai pour vous le respect le plus inviolable, et mon dessein n'est assurément pas.... Monsieur, reprit-elle en m'interrompant, j'approuve les sentimens que vous avez pour mademoiselle de Foix, et je désire fort qu'elle y réponde; voilà tout ce que je vous permets de croire.

Elle me quitta en finissant ces mots, et me laissa dans la plus pénible des situations. Je voyois que je l'avois perdue sans retour, sans prévoir ce que je devois attendre de mademoiselle de Foix. Madame de Canaples ne parut point du reste de la journée; le soir elle nous fit dire qu'elle étoit incommodée, et qu'elle avoit besoin de repos. Nous restâmes donc ensemble, mademoiselle de Foix et moi. L'inquiétude que nous avions sur la santé de madame de Canaples, fit d'abord le sujet de notre entretien; et, mademoiselle de Foix saisissant cette occasion

d'exprimer sa reconnoissance à l'égard des procédés qu'elle en avoit éprouvés, je ne pus m'empêcher de l'interrompre. Madame de Canaples, lui dis-je, mademoiselle, est capable des sentimens les plus généreux ; mais permettez-moi de vous dire que vous ne pouvez pas être regardée comme en étant la preuve. Si elle mérite d'ailleurs tous les éloges possibles, on ne peut que lui envier le bonheur de vous avoir obligée. J'ignore, reprit mademoiselle de Foix, si j'aurois trouvé en quelqu'autre la même bienveillance ; mais il est heureux pour moi de l'avoir éprouvée de la seule personne qui, par l'honneur que j'ai de lui appartenir, fût en droit de me faire accepter ses services.

J'avois déjà reconnu que mademoiselle de Foix avoit de la noblesse dans le caractère, je remarquai que sa situation y mettoit de la fierté : l'indigence relève encore ceux qu'elle ne sauroit avilir.

Soit qu'elle fût embarrassée d'une conversation sur un sujet toujours un peu humiliant pour la reconnoissance la plus courageuse ; soit qu'elle jugeât qu'un tête à tête avec moi n'étoit pas assez décent pour elle, elle me quitta, sous prétexte d'aller s'informer des nouvelles de madame de Canaples, si elle ne pourroit pas la voir.

Je n'osai la suivre, dans la crainte de la gêner, ou peut-être parce que je redoutois la présence de madame de Canaples. Le tourment que j'éprouvois, venoit d'aimer à la fois deux personnes estimables. Ce partage me rendoit déjà criminel aux yeux de l'une, et pouvoit bientôt produire le même effet sur l'autre.

Le lendemain je sus que mademoiselle de Foix avoit été long-temps enfermée avec madame de Canaples : j'envoyai demander à celle-ci la permission de la voir, qu'elle m'accorda ; et, malgré l'agitation cruelle où j'étois, j'allai lui rendre les devoirs dont je n'aurois pu me dispenser sans indécence. Je crois, dit-elle, aussitôt que j'entrerais, que vous serez bientôt heureux ; j'y ai déjà disposé mademoiselle de Foix.

Je ne pourrois pas exprimer les sentimens que ces paroles excitèrent dans mon âme. Je fus frappé d'une admiration à laquelle je n'étois pas préparé, et qui étoit mêlée de honte et de douleur. Je connoissois trop madame de Canaples pour la soupçonner de la moindre dissimulation, et je fus confondu de tant de générosité. Je restai quelques momens interdit, et, tombant à ses genoux : N'attendez point, lui dis-je, mes remerciemens, je suis trop humilié de l'excès de vos bontés ; j'en serois indigne, si j'osois en profiter. Laissez-moi les mériter par mes refus, et par un

respect inviolable : je ne dois plus vivre que pour vous consacrer mes jours.

Levez-vous, reprit-elle. Je ne suis point étonnée des sentimens que vous me faites paroître. Vous avez à vous louer des miens dans ce moment, vous le sentez ; et, avec une âme noble, on n'est jamais l'objet d'un procédé estimable, qu'on ne soit d'abord échauffé d'une reconnoissance généreuse. Mais, croyez-moi, l'amour que vous a inspiré mademoiselle de Foix est trop bien fondé, pour qu'il ne reprenne pas bientôt son empire. Je ne veux pas vous laisser vous abuser vous-même. Vous n'avez eu pour moi que le goût qui naît de l'impression que la première femme aimable doit faire sur le cœur d'un jeune homme, impression qui se fortifie par l'habitude de vivre auprès d'elle. Vous avez conservé ce goût, parce que vous n'avez point apparemment rencontré de femme assez estimable pour vous attacher constamment. Mademoiselle de Foix, unissant la vertu aux grâces de la jeunesse et de la beauté, a droit de vous plaire et de vous fixer. Si j'acceptois les sermens que vous m'offrez, le repentir ne tarderoit pas à les suivre ; l'honneur ou la honte vous les feroit garder quelque temps ; dans peu, je serois à charge ; vous finiriez par vous rétracter avec éclat, et mon injustice vous justifieroit.

Ah ! madame , m'écriai-je , devez-vous penser qu'après tout ce que je vous dois , je pusse jamais cesser d'avoir pour vous l'attachement le plus vif. Qui ! moi , je deviendrois un ingrat ! Quand vous m'auriez , répliqua-t-elle , les obligations que vous prétendez m'avoir , je sais jusqu'où doit s'étendre la chaîne de la reconnoissance. Un bienfaiteur injuste est bien plus à craindre qu'un ingrat. L'ingratitude doit exciter plus de mépris que de douleur ; la plus cruelle situation pour une âme haute est d'avoir à se plaindre de ceux à qui l'on doit ; et vous seriez dans ce cas-là à mon égard.

J'écoutois madame de Canaples avec un étonnement qui me mettoit hors d'état de lui répondre. Elle m'en épargna l'embarras ; elle sortit de son appartement , et je la suivis dans le salon , où nous trouvâmes mademoiselle de Foix.

Les différentes réflexions dont nous avions tous trois l'esprit occupé , mettoient nécessairement de la contrainte entre nous. Nous n'avions plus cette confiance qui naît d'un état tranquille. Quelque liberté d'esprit que madame de Canaples tâchât de faire paroître , j'y démêlois un fonds de tristesse qui redoubloit la mienne. Mademoiselle de Foix paroissoit inquiète sur madame de Canaples , et embarrassée avec moi. Il n'y avoit enfin entre nous que des propos com-

mencés, coupés par des intervalles de silence , et renoués par réflexion.

Nous passâmes ainsi la journée, et, sur le soir, madame de Canaples passa dans son appartement pour quelques affaires. Je vis bien que mademoiselle de Foix ne tarderoit pas à la suivre; je crus devoir profiter de cet instant pour lui parler, non dans le dessein de chercher mon bonheur particulier, et de retirer le fruit de la générosité de madame de Canaples; mais pour tenter de faire cesser la gêne que je pouvois causer à l'une et à l'autre.

Est-il vrai, lui dis-je, mademoiselle, que madame de Canaples ait eu la bonté de vous instruire de mes sentimens, et que vous ayez daigné ne les pas rejeter? Il est vrai, répondit mademoiselle de Foix en rougissant, que j'ai assuré madame de Canaples, qu'elle étoit la maîtresse absolue de mon sort, et qu'elle pourroit toujours compter, quels que fussent ses desseins, sur une obéissance aveugle de ma part.

Je ne devrois donc rien, repris-je, qu'à votre soumission pour elle, et je lui devrois toute ma reconnoissance? Il me semble, répondit-elle, que, respectant madame de Canaples comme vous faites et comme elle le mérite, vous devez approuver que je ne me conduise que par ses conseils. D'ailleurs ce que je dois à vos sentimens

ne me fait pas oublier ce que je me dois à moi-même ; et il me reste une inquiétude sur celle que je remarque depuis quelques jours dans madame de Canaples. J'en ignore le sujet ; mais il me semble que ce n'est que depuis qu'elle s'occupe de mon établissement. Serois-je l'objet de son chagrin ? et , dans ce cas - là , pourquoi s'intéresseroit-elle à mon sort ? Je ne sais que penser , et je n'en suis que plus inquiète. Vous , qui êtes son ami , vous ne l'ignorez peut-être pas ; daignez m'en instruire : on doit pardonner la curiosité qui ne part que du sentiment.

La question de mademoiselle de Foix me causa une émotion dont elle auroit pu s'apercevoir. J'en fus d'autant plus interdit que je n'étois pas en état d'y répondre. Je n'aurois jamais osé avouer mes torts avec madame de Canaples. Le respect que je lui devois me faisoit un devoir de la dissimulation sur ce sujet ; c'eût été l'outrager à l'excès que de présenter son chagrin comme un effet de mon inconstance.

Madame de Canaples , qui rentra dans ce moment , me tira de la peine où j'étois. Comme je m'étois fait une loi de ne lui rien cacher , aussitôt que je me retrouvai seul avec elle , je lui rendis compte de ce que j'avois dit à mademoiselle de Foix , et de ce qu'elle m'avoit répondu , sans dissimuler l'inquiétude qu'elle m'avoit fait pa-

roître. Madame de Canaples me dit qu'elle la convaincroit bientôt de la sincérité avec laquelle elle s'intéressoit à son sort.

Dès cet instant, je crus remarquer, dans madame de Canaples, plus de sérénité, ce qui me procura aussi un peu plus de calme. Je passai quelque temps sans oser hasarder le moindre propos qui eût rapport à la situation où je me trouvois, me bornant à rendre des soins à mademoiselle de Foix, et des devoirs à madame de Canaples, et me remettant de tout au temps et à la fortune.

Enfin madame de Canaples me dit qu'ayant reconnu que mademoiselle de Foix avoit du penchant pour moi, elle la regardoit comme le parti qui me convenoit le mieux, et qu'elle vouloit contribuer à notre union ; que, pour cet effet, elle assuroit ses biens à mademoiselle de Foix, et me remettoit dès ce moment tous ceux de M. de Canaples.

A ces mots, je fus saisi de honte plus que de reconnoissance ; je lui répondis que je ne souscrirois jamais à tant de générosité, et que, si elle avoit absolument résolu de m'unir avec mademoiselle de Foix, ma fortune étoit suffisante pour elle et pour moi.

Je ne veux pas, reprit madame de Canaples, que mademoiselle de Foix vous doive trop, même pour votre intérêt ; sa tendresse pour vous

en sera moins contrainte, et peut-être plus vive. A mon égard, puisque vous m'obligez à vous parler plus ouvertement que je ne me le proposois, je croyois que vous aviez assez à réparer avec moi, pour ne pas gêner mes arrangemens. Quoique je n'aie jamais eu dessein de céder à l'empressement que vous marquiez de vous unir avec moi, peut-être a-t-il fait sur mon cœur plus d'impression qu'il ne l'auroit dû. J'ai pu me prêter à vos sentimens avec trop de complaisance. Si cela étoit, pourrois-je me répondre à moi-même des foiblesses et de l'injustice de l'amour-propre ? Malgré l'amitié que j'ai pour vous et pour mademoiselle de Foix, vous pourriez être dans des momens des objets un peu humilians pour moi. Peut-être est-il nécessaire que je contribue à votre bonheur pour le voir toujours avec plaisir. Je ne dois rien oublier pour que vous me soyez chers l'un et l'autre, et vous avez perdu le droit de refuser mes bienfaits ; laissez-moi les répandre sur vous, autant par intérêt que par générosité. Je vous donne en ce moment la plus forte preuve de confiance dont je sois capable et dont vous puissiez être digne. Votre reconnoissance n'y doit répondre que par le silence, et j'ose dire par le respect et par une soumission parfaite à mes volontés.

Je n'aurois pu, quand je l'aurois osé, expri-

mer à madame de Canaples par des paroles les sentimens dont j'étois pénétré ; ceux d'amour , de reconnoissance et de respect étoient au-dessous d'elle : il ne m'étoit plus permis de sentir que la vénération la plus profonde, et je ne l'exprimois que par mon trouble.

Deux jours après, elle fit tous les arrangemens tels qu'elle les jugea à propos pour mon mariage : je remarquai avec quelle adresse décente elle cherchoit à fortifier par des motifs d'estime l'inclination que mademoiselle de Foix paroissoit avoir pour moi. Enfin notre mariage fut célébré ; et depuis ce jour ma femme n'est occupée que du soin de me plaire ; madame de Canaples paroît faire son bonheur du nôtre ; et ce qui augmente notre félicité, c'est de la lui devoir, et de trouver en elle une bienfaitrice, une mère, une amie, un guide et un modèle pour la vertu. La situation tranquille et heureuse dont je jouis, me prouve à chaque instant qu'il n'y a de vrai bonheur que dans l'union du plaisir et du devoir.

FIN DES MÉMOIRES SUR LES MŒURS
ET DU TOME SEPTIÈME.

AVERTISSEMENT (*).

L'AMOUR, la galanterie, et même le libertinage, ont de tout temps fait un article si considérable dans la vie de la plupart des hommes, et sur-tout des gens du monde, que l'on ne connoîtroit qu'imparfaitement les mœurs d'une nation, si l'on négligeoit un objet si important.

Des mémoires qui me sont tombés entre les mains, m'ont paru propres à donner, sur cette matière, une idée des mœurs actuelles. Parmi celles qu'on a peintes, on en trouvera quelques-unes de peu régulières; mais il me semble que l'aspect

(*). Au moment où nous achevions l'impression des *Mémoires sur les Mœurs*, nous avons jeté les yeux sur un exemplaire d'une autre édition que celui qui nous a servi de copie, et nous avons vu que dans cet exemplaire l'ouvrage étoit précédé d'un avertissement de l'auteur, qui ne s'étoit point trouvé dans le nôtre. Comme il étoit trop tard pour mettre cet avertissement à sa véritable place, c'est-à-dire en tête de l'ouvrage, nous avons pris le parti de le reporter à la fin, aimant mieux avouer notre faute en la réparant, que de priver le lecteur de la moindre partie de ce qui est sorti de la plume de Duclos.

sous lequel elles sont présentées, est aussi favorable à la morale que ces mœurs y sont contraires. J'ai cru que l'ouvrage pouvoit être utile : c'est l'unique raison qui m'engage à le donner au public.

FIN DE L'AVERTISSEMENT.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

Contenues dans *le Voyage en Italie*.

- A**LPES (les) retardent le printemps en Italie, page 4.
Anglois (les) accueillis à Rome, 73.
Aquapendente (la ville d'), 169.
Aquaviva, cardinal espagnol, fait tirer sur la populace, 75.
Arcades (l'académie des) n'est qu'une parodie des sociétés savantes, 52.
Assassinats fréquens à Rome, et souvent impunis, 97.
Auberges dégoûtantes en Italie, 23.
Augustin (un) refuse de recevoir l'absolution, 64.

B.

- Bayes et Cumes*, 121.
Benoit XIV, homme d'esprit et populaire, 67.
Bologne, 170.
Bulles et dispenses (les) coûtoient à la France entre trois et quatre cent mille livres, 31.
Bulles d'excommunication, 159.

C.

- Campagnes* d'Italie, moins riantes que les nôtres, 94.
Caravites, cérémonies des flagellans, 162.
Cardinaux (les) ont, en général, des mœurs fort régulières, 79.
Casins, ou petites maisons de Venise, 182.
Caveirac (l'abbé de), son portrait, 151.
Cérémonies religieuses à Rome, 157 et suiv.

Chapeaux donnés *proprio motu*, 70.

Clément XIII, modèle de piété, mais incapable de gouverner, 56.

Conclave (les intrigues du), 58.

Corniche, chemin dangereux qui conduit à Gênes, 13.

D.

Diné (le) est le seul repas à Rome, 33.

Dominicains et *franciscains* fort honorés à Rome, et fort contents du désastre des Jésuites, 42.

Dutillet, ministre de Parme, 194 et suiv.

E.

Écrivains françois redoutés à Rome, 62.

Évêchés trop nombreux en Italie, 168.

Évêques françois soufflant le feu en Italie, 68.

Évêque (un) excommunie les grenadiers qui l'enlèvent, 64.

F.

Fainéantise, première profession des Romains modernes, 92.

Farinelli, castrat, 175.

Femmes publiques (les) ne sont pas plus protégées à Rome que dans les autres capitales, 79.

Florence, 171.

Fontaines publiques (les) sont magnifiques à Rome, 48.

Forestier (le père), jésuite délié, 37.

Franchises (les) des ambassadeurs, grand abus, 74.

Fréjus, évêché pauvre, 10.

Frugalité (la) des Italiens provient de leur misère, 39.

G.

Gênes (arrivée à), 14.

Gouvernement papal (le), nécessairement léthargique, 49.

H.

Herculane, 124.

Hiver (l') est la plus belle saison de Rome, 27.

J.

Jésuites (les) n'ont jamais eu de papes de leur ordre, 43.

Jésuites espagnols éconduits de l'Italie, 39.

Jésuite (un) plus puissant à Naples que le roi, 141.

Infailibilité des papes, prétention très-impolitique, 67.

L.

Libertas, mot écrit sur la porte de la prison à Gênes, 15.

Lomellini (le marquis de), ancien doge, homme de beaucoup d'esprit, 14.

Lucques, république heureuse par sa liberté, 20.

M.

Magnificence publique de Rome, sacrifiée à un luxe privé, 53.

Maison militaire du pape, 88.

Mendiants trop communs à Rome, 95.

Milan, 199.

Modène, 190.

Moines mendiants, plus puissans en Italie que les autres religieux, 143.

Monaco (la ville de), placée sur le plateau d'un rocher, 11.

Monnoies romaines, 91.

Mont-Cenis, 212.

Monumens romains (les) inspirent une douce mélancolie, 45.

Munich (les fils du général), 35.

N.

Naples, dimensions et population de ce royaume, vices de son gouvernement, etc., 107 et suiv.; grande fécondité de son sol, 129; incapacité du roi, 131; nombre prodigieux de légistes, 146; justice trop peu sévère, 147.
Naples (la ville de) extraordinairement peuplée, 111; offre un superbe aspect, 113; air sulphureux qu'on y respire, 114; ses spectacles, 116; autres amusemens, 118.

O.

Observations météorologiques sur le climat de Rome, 26.
Opéra (l') de Pise, 23.

P.

Papier-monnoie fort usité à Rome, 30.
Parme, 191.
Patron génois (le) ne s'embarque jamais sans avoir entendu la messe, 18.
Pépé (le père), jésuite, 140.
Pompeia (la ville de), 126.
Population de l'état ecclésiastique, 86.
Porte du peuple à Rome, moins magnifique que notre place Vendôme, 27.
Pouvoir spirituel (le) de Rome tombe de jour en jour, 60.
Pouzzol, 123.
Prepotenza (la) des cardinaux, 74.
Procaccio, messenger qui conduit de Rome à Naples, 105.

R.

Rezzonico élu pape, et comment, 56
Rome (la ville de), 27.

S.

- Saint Janvier* (miracle de), 144; anecdote à ce sujet, 145.
Saint-Nicandre (le prince de), 131.
St.-Pierre (l'église de), 48.
San-Germano (les bains de), leur usage, 122.
Sienna (la ville de), 171.
Sixte V purgea l'Italie des brigands qui l'infestoient, 54;
 on l'a mal à propos taxé de cruauté, 55.
Spectacles de Rome, 92.
Superga (la), en Piémont, 206.
Superstition (la) est nationale dans le royaume de Naples,
 140.

T.

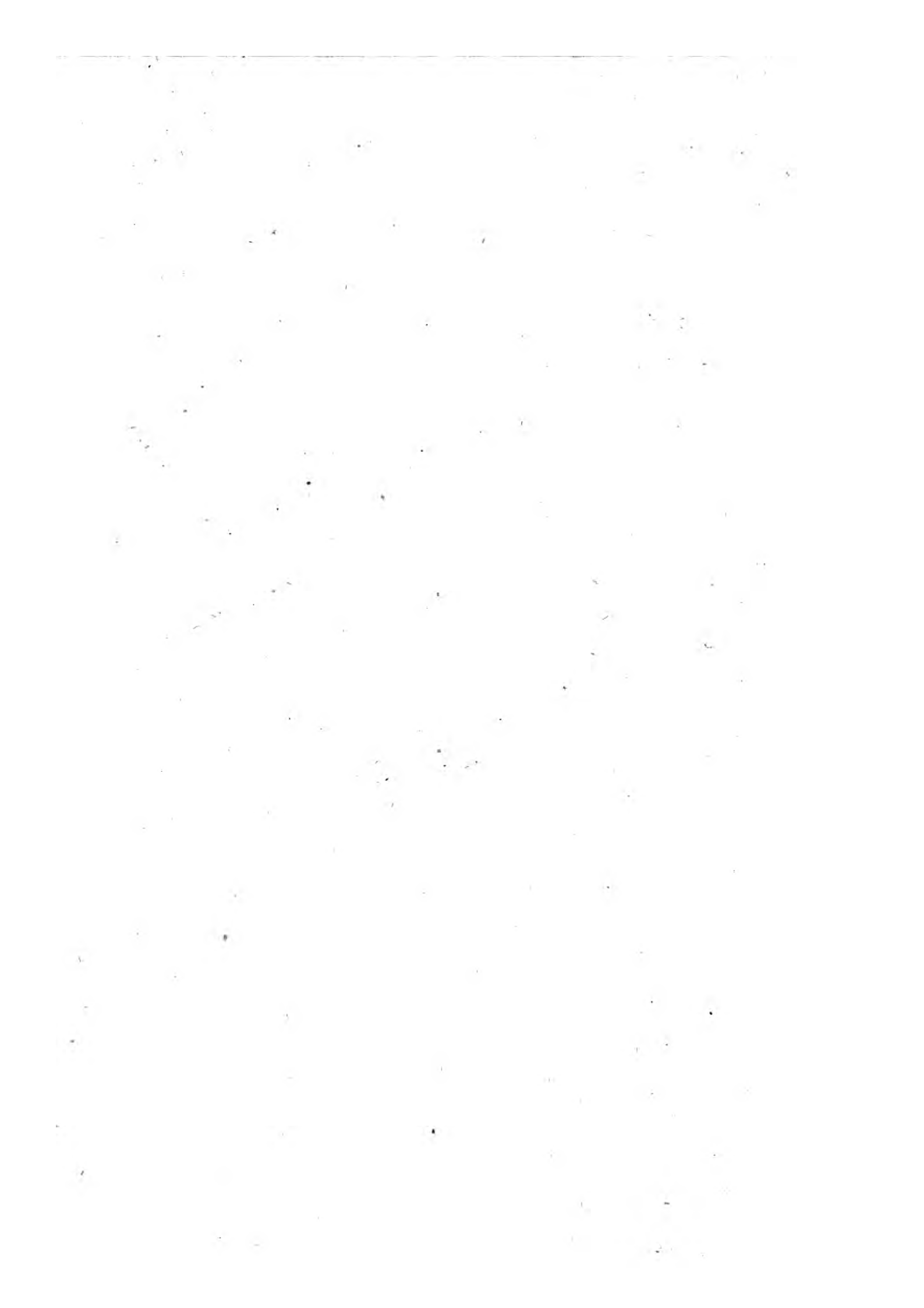
- Tanucci*, principe de son élévation, 130.
Torregiani (le cardinal), son caractère, 59 et suiv.
Transteverins (les), plus courageux que les autres Romains, 88.
Trésors de Sixte V, 100.
Turin (la ville de), 203; population des états du roi de Sardaigne, 209; responsabilité de ses ministres, 210.

V.

- Venise* (la ville de), 181; gouvernement soupçonneux de la république, 183; la régale, 185.
Vésuve (le), 123; fertilité de ses environs, *ibid.*; ses éruptions annoncées d'avance, 126.
Via-Reggio, joli village de la république de Lucques, 20.
Vin de Toscane, excellent, 24.
Winkelman, célèbre antiquaire, sa mort déplorable, 125.

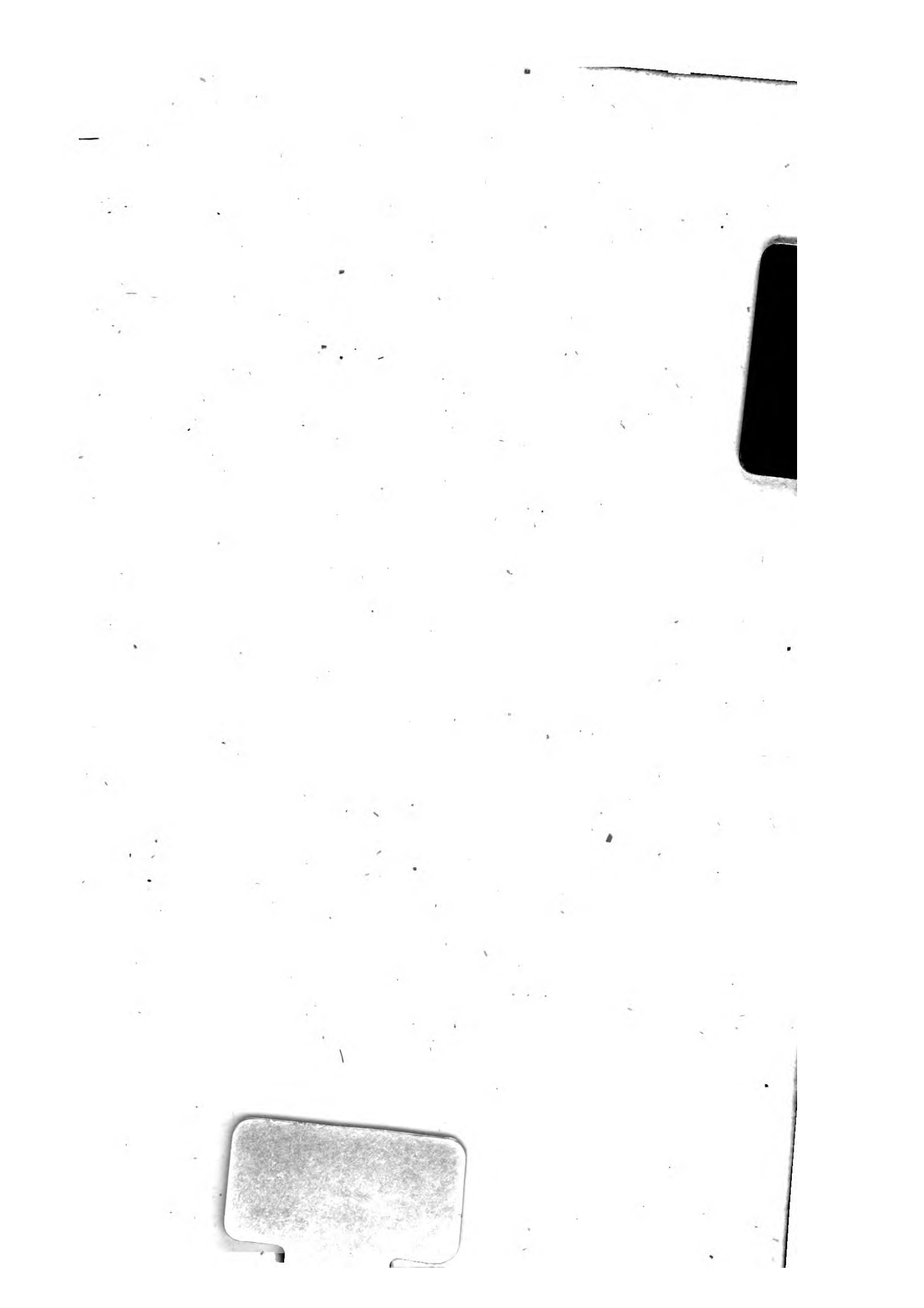
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

8124098



Clavreuil
17.6.82

Clavreuil
17.6.82



Clavreuil
17.6.82



Clareuil
17.6.82



Clavieul
17.6.82